

Badische Landesbibliothek Karlsruhe

Digitale Sammlung der Badischen Landesbibliothek Karlsruhe

Manuel des voyageurs sur le Rhin qui passent depuis ses sources jusqu'en Hollande

Schreiber, Alois Wilhelm

Heidelberg, 1831

Appendice

[urn:nbn:de:bsz:31-120535](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:bsz:31-120535)

APPENDICE.

I. OBSERVATIONS A L'USAGE DES VOYAGEURS SUR LE RHIN.

Le voyageur qui veut parcourir la vallée du Rhin, et qui ne peut pas disposer entièrement de son tems, doit avant tout se faire un *plan* fixe et le suivre exactement. Car ce voyage offre tant d'objets intéressants, et leurs attraits sont si irrésistibles que celui qui s'abandonne au hasard se trouve à la fin dans un embarras inévitable. Néanmoins un pareil plan dépend des vues et du but particulier de chaque voyageur ainsi que de ses rapports individuels. Par conséquent il est impossible de tracer un plan général pour tous. — En tout cas il sera d'une grande utilité pour chaque voyageur de se procurer des *adresses*; par là il économisera beaucoup de tems et d'argent, et très-souvent elles sont le seul moyen de voir certaines curiosités. — Quant à la *saison*, c'est le printems ou l'automne qu'il convient de choisir pour faire un voyage du Rhin; mais celui qui désire d'observer la manière de vivre dans les bains préférera les mois de Juillet et d'Août.

Les *passé-ports* sont encore nécessaires, quoique depuis 1814 les mesures à cet égard aient été beaucoup adoucies, surtout en Allemagne; en France les étrangers sont encore assujétis à quelques formalités. A Strasbourg on jouit de plus de liberté. On espère avec confiance que par la révolution salutaire qui vient de s'opérer, tout ce qu'il y a de vexatoire dans la législation relative aux *passé-ports* sera changé incessamment. En général nous conseillons aux voyageurs qui traversent l'Alsace de prendre avec eux aussi peu de hardes, qu'il est possible à cause des douanes, et d'envoyer sur la rive droite du Rhin leurs malles ou coffres à leur destination.

Celui qui désire jouir complètement des agréments d'un voyage du Rhin, se gardera de le faire ni uniquement en voiture ou à cheval, ni en bateau. Nous conseillons plutôt aux voyageurs de choisir quelque ville sur le Rhin, telles que Mayence, Bingen, Coblenze etc. comme centre et d'en partir pour faire les différentes excursions dans les environs. — Si on part de Mayence pour faire son voyage par eau, il ne faut pas se confier imprudemment à une nacelle. Ces petits bateaux sont très-souvent mal conditionnés. Il vaut mieux de se servir d'un yacht, parceque les bateaux à vapeur vont trop vite.

Lorsqu'on descend à terre pour voir dans le voisinage des vallées, des montagnes, des usines etc. remarquables, il convient de prendre chaquefois un *guide*, non pas au hasard, mais d'après l'avis de l'aubergiste où on loge. Il est supposé que le voyageur donne toujours la préférence aux meilleures auberges. C'est une maxime blâmable de choisir la moins bonne à cause du bon marché; elle est souvent la plus chère à biens des égards.

L'auteur de ce manuel s'est efforcé d'indiquer par tout les meilleures auberges suivant les notices qu'il a recueillies. Cependant il ne sera pas superflu de rappeler ici une observation que fait M^r Schultes dans son livre: Les voyages sur le Danube: «Des expériences répétées dans mes voyages m'ont convaincu, que l'auberge qui a été la meilleure l'année précédente, est devenue une des mauvaises l'année suivante. Très-souvent les aubergistes dont les journaux et les guides des voyageurs font l'éloge, en deviennent fiers, d'autres qu'on a blâmés publiquement, se sont corrigés. Des domestiques négligents et infidèles, que l'aubergiste est forcé de renvoyer, peuvent faire pour quelque tems la plus mauvaise renommée à la meilleure auberge.» Cette assertion n'est pas aussi applicable aux auberges le long du Rhin qu'elle est peut-être vraie à l'égard de celles qui se trouvent le long du Danube. Pour ne pas être trompé, on fera bien, surtout dans les petites villes, de prendre d'abord des informations sur les auberges les plus achalandées.

Si pendant les grandes chaleurs de l'été on voyage par eau, il ne faut pas se placer sur le tillac du bateau pendant les heures du midi. Les rayons du soleil réfléchis par la surface de l'eau, brûlent impitoyablement la peau, et on risque d'être frappé d'un coup de soleil. Nous conseillons aux dames, surtout aux blondes, si elles aiment à conserver leur teint, de ne pas quitter alors la cajute sans voile ou sans parasol. Les enfants doivent prendre les mêmes précautions.

Nous ajoutons encore quelques extraits utiles de l'ouvrage intéressant de Schultes, déjà allégué: Les voyages sur le Danube (*Donaufahrten*):

«Pour peu qu'on soit circonspect en montant en bateau ou en descendant, * ce qui n'exige qu'un pied ferme et l'absence de vertige, surtout aux abords un peu difficiles, il n'arrive guère de malheur à cette occasion. Aussi faut-il se garder de s'approcher des rames ou de s'y asseoir quand elles sont arrêtées. Malgré ces précautions, il arrive quelquefois qu'un passager tombe dans l'eau, et s'il est entraîné sous le bateau, on l'en retire mort en apparence. Je vais donc ajouter quelques mots sur la manière de traiter ces malheureux.

«Comme il importe de secourir les noyés aussi vite que possible, il ne faut pas perdre de tems par le transport; il faut porter les remèdes auprès du malade, et non pas le malade auprès des remèdes. Déjà sur le bord, ou dans la nacelle même, dans laquelle on a déposé le corps du noyé, il faut lui donner les premiers soins, qui consistent à lui ôter sur le champ les habits froids et humides, en les coupant à la hâte. On le couche ensuite sur le côté, la tête un peu plus relevée, et on commence à rechauffer avec circonspection le corps, en le frottant d'abord partout avec la main chaude, ensuite avec de la flanelle ou un drap chauffé, qu'on a soin, s'il est possible, d'arroser avec de l'eau de vie et du vinaigre, ou, ce qui vaut encore mieux, avec de l'esprit de camphre. On chauffe en attendant des pierres, du sable ou des cendres; on place les premières, mais pas trop chaudes, contre les plantes du pied; on enveloppe le sable ou les cendres dans

* Nous croyons devoir observer ici, que lorsqu'on est forcé de monter en bateau ou de descendre, pendant que le bateau poursuit son cours, il faut chaque fois suivre ce mouvement en sautant; si l'on prend la direction opposée, on tombe inmanquablement.

des linges qu'on pose sur l'estomac et le bas-ventre du noyé, pour le réchauffer d'avantage, en continuant sans cesse les frottements. On tient enfin sous le nez du noyé du vinaigre, et si le visage n'est pas fort bleu, de l'esprit de corne de cerf. On le chatouille aussi au nez avec une plume, on peut aussi approcher des narines de tems en tems une plume brûlée. Il faut se garder de donner à l'asphyxié quelque remède par la bouche, avant qu'il soit en état d'avaler quelque chose. La liqueur pourrait entrer dans la trachée-artère et augmenter le danger. Il vaut mieux de faire entrer avec une seringue dans l'anus de l'eau tiède et du vinaigre, ou une décoction de tabac. Enfin quand le corps est bien frotté et réchauffé, on peut faire entrer de l'air dans les poumons, avec un soufflet, par l'une des narines pendant qu'on bouche l'autre. On peut aussi faire la même opération avec la bouche en fermant celle du noyé. Mais auparavant, il faut ôter la glaire qui pourrait embarrasser la bouche ou le nez. Pendant qu'on souffle l'air (ce qui doit se faire bien doucement), il faut frotter sans cesse la poitrine et y appliquer une légère pression alternativement avec le soufflet pour produire par là une respiration artificielle. Il ne faut faire de saignée que lorsque le visage est tout bleu. Souvent il faut continuer ce traitement pendant plusieurs heures de suite, avant qu'on ait le bonheur d'apercevoir quelques signes de vie, tels que quelques mouvements convulsifs dans la figure et les sourcils, quelque rougeur dans les lèvres, quelque douceur dans la peau, quelques soupirs légers et un grouillement dans le bas-ventre. Mais lors même que ces signes annoncent le retour à la vie, il ne faut pas discontinuer le traitement ci-dessus mentionné; enfin il convient de donner au convalescent un peu de vin, ou de l'eau avec de l'eau de vie tiède. Celui qui a eu le bonheur d'être rappelé à la vie par ce procédé, restera encore longtemps sans connaissance. Il sera affecté d'une fièvre, qui exposera de nouveau sa vie au danger; et il sera nécessaire d'appeler au plutôt le médecin, quand même on a suivi le traitement prescrit. — Consultez sur cette matière le meilleur ouvrage qui existe: Antoine Portal instruction sur le traitement des asphyxiés etc. 12. Paris 1812." —

«Ordinairement on soulève les noyés par les pieds parcequ'on s'imagine qu'ils rendront plus facilement l'eau qu'ils ont avalée; on ne pense pas que le noyé ne meurt pas de l'eau qu'il a avalée, mais qu'il a l'apparence d'être mort, parceque l'eau l'a empêché de respirer et que par conséquent il a été suffoqué. Se noyer et être suffoqué est la même chose. Il faut donc traiter les noyés à peu près comme les asphyxiés. Or on ne suspendra pas par les pieds un homme qui a été suffoqué pour avoir manqué d'air, et on se gardera bien d'augmenter par là dans la tête la masse du sang, qui déjà, par la respiration et la circulation du sang arrêtées, s'était accrue. Cette congestion du sang est la seule cause de la mort apparente et qui souvent occasionne la mort véritable. Il est également insensé de placer le corps d'un noyé sur un tonneau et de rouler celui-ci dans le dessein de faire rendre au noyé l'eau avalée; des coups réitérés sur le dos sont également pernicieux.» —

«J'ai vu des personnes, qui n'ont jamais voyagé par eau, surtout quand la course du vaisseau était rapide, s'inquiéter, si, descendues à terre, elles s'asseyaient tranquillement et qu'elles croyaient sentir encore le mouvement du bateau, comme si elles étaient encore sur

l'eau. Ce sentiment, que des voyageurs trop craintifs regardent quelquefois comme une attaque d'apoplexie se perd de lui-même, si le voyage continue quelque tems. Il passe aussi chez les personnes d'une faible constitution, si elles prennent un verre de bon vin; mais je ne conseille pas à ceux qui ont une abondance de sang d'user fréquemment de boissons spiritueuses ou de liqueurs, en voyageant par eau. Il leur convient mieux de prendre quelques verres de limonade et de laver de tems en tems la tête avec de l'eau froide."

II. RÉGIME DE SANTÉ POUR LES VOYAGEURS.

(Tiré de l'ouvrage de M^r le professeur SCHREGER, à Halle.)

RÈGLES GÉNÉRALES.

La saison la plus favorable pour voyager est le milieu du printemps jusqu'à sa fin; et puis la fin de l'été et le commencement de l'automne. — L'air le plus salubre est en général l'air libre, pur et tempéré des montagnes. — Dans la règle l'air *chaud* est moins nuisible aux personnes âgées, phlegmatiques et peu sensibles qu'à celles qui sont d'un tempérament sanguin, bilieux et irritable. C'est pourquoi celles-ci doivent partir de bon matin pour pouvoir se reposer pendant la chaleur. — Pour se garantir du trop *grand froid* et de l'engourdissement, il faut frotter fortement avec de la neige et de l'huile les parties du corps les plus exposées au froid. Nous recommandons en même tems de se donner souvent du mouvement en plein air et d'éviter l'usage immodéré de boissons spiritueuses, de prendre au contraire un bon bouillon ou de la bière chauffée avec des épices suffisantes, et de s'habiller chaudement et de manière que le corps soit également garanti du froid. — Quand vous êtes transi de froid, gardez-vous de rester long-tems dans une chambre très-chaude et surtout près du fourneau. Frottez doucement les *membres gelés* avec de la neige et de l'eau glacée. — Quand l'air est *chaud et humide* ou *nébuleux*, il faut partir tard et rentrer à l'auberge de bonne heure. On peut aussi fumer avec modération. — Si la chaleur du soleil, en plein air, devient ardente, elle produit quelquefois un *coup de soleil* qui peut devenir mortel. — La fraîcheur qui suit un orage engendre facilement des maladies d'inflammation. — Dans les bas-fonds et dans les vallées, surtout au printemps et en automne, le premier air du matin et celui du soir, à l'approche de la nuit, influe malignement sur la santé. Nous déconseillons de voyager pendant la nuit, même en été, surtout à cause des refroidissemens auxquels on est souvent exposé, quand on n'est pas suffisamment couvert. — Lorsqu'on est *échauffé*, il faut se garder de boire froid, de se laver ou de se baigner à l'eau froide; il ne faut non plus s'arrêter dans des grottes fraîches, sur des bancs de pierre, sur du gazon humide, à l'ombre épaisse ou dans un courant d'air. — Avant d'entrer dans des voûtes qui avaient été long-tems fermées, dans des caveaux, dans des caves, avant de descendre dans des mines, il faut s'assurer de la pureté de l'air en y plongeant un flambeau allumé et en observant s'il continue de brûler. Il ne faut non plus aller en de pareils endroits sans guide ou quand on transpire

fortement. Dès qu'on sent la poitrine serrée, il faut quitter ces lieux et laver les mains et le visage avec de l'eau froide aussitôt qu'on s'est retiré. — A l'approche d'un *orage* le voyageur à pied s'éloignera à une trentaine de pas des pointes des rochers, des bois, des arbres, des pâturages, des eaux, des moulins à vent, des chevaux, des meules de paille. Qu'il se garde de courir vite, qu'il dépose les objets de métal qu'il peut avoir sur son corps, qu'il s'étende sur la terre, s'il n'y a ni maison ni grotte dans le voisinage. — Celui qui voyage à cheval ou en voiture descendra et se placera du côté opposé à l'orage approchant, à quelque distance du cheval, s'il peut l'attacher quelque part, ou derrière la voiture. — Lorsqu'il fait un *vent violent* et qu'on *transpire* beaucoup, il faut, si l'on ne peut pas se mettre à l'abri, entretenir la transpiration ou la reproduire par un mouvement plus fort, et il faut éviter le courant d'air. — Si à cheval ou en voiture on est attaqué par un essaim d'abeilles ou de guêpes, on ne peut lui échapper que par la fuite la plus accélérée; qu'on coure, sans se défendre, aussi vite que possible vers l'eau la plus proche pour s'en arroser, ou à l'ombre d'arbres touffus, ou dans un buisson épais, si on est loin d'une maison. Et si tout cela manque, il n'y a d'autre moyen que de se sauver à la hâte, les mains et le visage couverts et s'il est possible dans une direction opposée au côté d'où l'essaim est arrivé. Souvent ces insectes dangereuses s'éloignent, quand on reste tranquille et qu'on ferme vite la bouche et les narines avec les mains couvertes de gants. * — Que les *habits de voyage* soient appropriées à la saison, commodes et larges, surtout les pantalons, les vestes, les corsets, les souliers et les bottes. La cravate ne doit pas serrer le cou; que les jarretières soient élastiques, le pantalon soutenu par des bretelles, les robes des dames peu serrées et soutenues également par une espèce de bretelles. Qu'on couvre la tête, en été, d'un chapeau de paille blanc ou vert et qui ombrage la figure. Qu'on ne se serve que rarement de *lunettes*; elles affaiblissent la vue; lavez plutôt souvent vos yeux d'eau pure. Pour se garantir de l'éblouissement de la *neige*, il faut se servir de lunettes garnies de *crepe noir*. — Les garnitures de métal brillant qui entourent souvent les garde-vue des casquettes nuisent aux yeux; il faut donc les ôter, ainsi que le vernis vert dont l'intérieur de ces garde-vue est enduit, parceque le vert de gris dont il est composé, quand il se dissout par la sueur, cause des pustules et des éruptions sur le front. On gêne encore les yeux quand on regarde les éclairs, et quand on se sert trop souvent et sans nécessité de lorgnettes et de lunettes d'approche. Le mouvement alternatif à pied, à cheval, en voiture contribue le plus à fortifier les yeux. — Nous recommandons pour les redingottes et les manteaux un drap épais et peu pénétrable à l'eau; il n'en est pas de même dans les climats tempérés; qu'on s'abstienne des fourrures, surtout si elles ne couvrent que quelques parties du corps, telles que les bonnets, les collets, les palatins. Si toutefois on veut porter des fourrures, il faut que le poil soit tourné en dehors. — La *propreté* est une chose essentielle pour le voyageur. Il faut donc souvent changer de linge, surtout en été quand il fait beaucoup de poussière, et que ce linge soit bien sec. Il faut également

* (L'esprit d'ammoniac ou seulement de la terre fraîche et un peu humide est un bon remède contre une simple piqûre d'un insecte). Note du traducteur.

changer d'habits et de bas. Il faut en outre soigneusement peigner les cheveux et laver tous les jours le visage, le cou, la nuque, la poitrine, les oreilles, les mains, les dents et la langue. La propreté, en lavant souvent certaines parties du corps, quand elles ne sont pas couvertes de sueur, empêche l'échauffement et l'inflammation de la peau; on guérit celle-ci en se frottant avec de la graisse de cerf fraîche. Que les dames renoncent au fard, surtout en voyage, parcequ'il arrête la transpiration. — Les baigns, après la digestion et quand la peau est sèche et qu'on ne sue pas, sont très-utiles au voyageur, surtout en été. — Rien ne fortifie tant le voyageur fatigué, surtout le piéton, que de laver les jambes et les articulations du pieds avec du vin ou avec de l'eau de vie. — Choisissez votre logement dans les auberges les plus fréquentées et tâchez d'avoir une chambre qui donne sur une place publique, sur une rue large ou sur un jardin et s'il est possible au second étage. Si la chambre a été fermée long-tems, ouvrez pendant quelque tems les fenêtres et faites faire une fumigation. Eloignez-vous des latrines, et ne couchez pas dans une chambre, nouvellement blanchie, humide ou infectée par le champignon des maisons. — Quant aux repas, il faut s'accoutumer successivement à ce qui s'écarte de notre manière de vivre ordinaire. Nous recommandons en général au voyageur la sobriété et les plaisirs que procure la société à table. Nous l'engageons à s'abstenir du dessert, et à boire avec modération. Quelques verres de vin suffiront. Les boissons légères et rafraichissantes et les végétaux conviennent aux personnes qui font beaucoup de sang. — Quand on s'est refroidi, il faut frotter tout le corps avec de la flanelle, avant de se coucher, mettre une chemise chauffée, prendre du thé de sureau, ou de la bière chaude, ou un verre de punch, se coucher dans un lit sec, et se tenir bien tranquille et bien couvert, afin de rétablir la transpiration. Surcharger l'estomac quand on s'est refroidi, est très-dangereux. — Dans le rhume, on se sent ordinairement très-soulagé quand on fait entrer dans le nez la fumée chaude de bon tabac, et il faut en même tems se tenir chaudement. — Pour remédier à la toux, il faut prendre de tems en tems une cuillerée à thé d'oxymel ou de sucre-candi mêlé avec un jaune d'œuf. On prendra aussi quelques tasses de bière chaude ou de thé de gruau d'avoine, mêlé avec du sucre et du beurre non-salé; qu'on s'abstienne des boissons froides et qu'on tâche d'entretenir la libre transpiration de la peau et des poumons. — En cas d'hémorragie ou de fluxion de sang quelconque, il faut éviter tout échauffement, mais le meilleur parti est de suspendre le voyage jusqu'à la guérison du mal. De l'eau pure fraîche, légèrement mêlée avec de l'esprit de vitriol, ou quelques tasses de thé de sureau ou de camomilles, dans lequel on a dissout un peu de crème de tartre, seront aussi plus salutaires aux femmes incommodées que le vin, la bière, le café, le chocolat et le thé. — Quand on saigne au nez après un échauffement, il faut se tenir tranquille et dans une température égale. Aussi faut-il relâcher les pièces de l'habillement qui serrent, telles que la cravatte, la veste, le corset etc. Si le sang ne s'arrête pas et qu'on sent une défaillance, il faut boire de l'eau avec du vinaigre, laver la figure et les mains avec ce mélange, et boucher légèrement les narines avec du coton trempé dans ce liquide. — Nous recommandons particulièrement aux voyageurs la régularité des évacuations ordinaires. Il faut surtout se garder,

lorsqu'on sue, de faire ses besoins à des endroits exposés à l'air libre et vif ou dans des latrines où il y a un courant d'air. Si la nature ne fait ses fonctions pendant quelques jours, il faut consulter un habile médecin, de peur que cette interruption des fonctions vitales, si commune quand on voyage, ne s'enracine. Dans ce cas, il faut éviter tout ce qui échauffe et suéger souvent du fruit soit frais soit cuit. — En cas d'évacuations trop abondantes au point qu'elles affaiblissent et causent des douleurs, il faut mettre sur le bas-ventre des linges chauffés, se laver avec du rhum chaud, manger de la crème de riz ou d'orge, du potage de sago et prendre du bouillon. En général nous engageons les voyageurs à recourir aux conseils d'un bon médecin, dès que les maux deviennent sérieux. — Nous conseillons à celui qui pendant quelque tems a gardé la chambre de s'accoutumer peu à peu à l'air libre et au mouvement avant de continuer le voyage afin que le changement subite de la manière de vivre ne cause pas de rechute. — Fortifié par le sommeil et le déjeuner, il faut partir d'aussi *bon matin* que possible, mais pas immédiatement après le diner, ou il ne faut manger que sobrement; aussi faut-il éviter d'abord un mouvement trop fort. — Le lit exige les plus grandes précautions. Si on ne peut se convaincre de ses propres yeux qu'il a été fraîchement couvert, il vaut mieux s'y coucher avec ses habits. Celui qui peut se contenter d'une couche de paille, la fera préparer de paille sèche qui n'a pas encore servi et ne souffrira pas qu'on prenne du foin pour son gîte. — La *méridienne* ne peut être accordée qu'à celui qui y est accoutumé, mais qu'elle ne dure qu'une demi-heure et qu'elle se fasse dans un fauteuil ou sur un sofa et jamais immédiatement après le diner. Se coucher sur l'herbe et au soleil est ordinairement nuisible à la santé. — Des *travaux assidus* sont contraires au but d'un voyage destiné à la récréation et au rétablissement de la santé. — On ne saurait assez avertir les *jeunes voyageurs* d'être sur leur garde contre les *séductions du beau sexe* qui sont si fréquentes, surtout dans les grandes villes. On n'a qu'à visiter une seule fois un hôpital, et l'on sera saisi d'horreur, en voyant la vengeance cruelle que la déesse de l'amour véritable, pur et saint exerce contre ceux qui l'outragent. — Gardez-vous enfin de vous servir en commune des mêmes pipes, des mêmes gobelets dont se sert une personne connue ou inconnue. Beaucoup de voyageurs ont été les victimes de cette imprudence.

POUR LES VOYAGEURS A PIED.

Un voyage à pied demande un *corps sain et robuste* et qu'on se soit accoutumé de bonne heure à faire cet exercice. Avant le voyage, il faut écarter tous les *obstacles de la marche*: les cors aux pieds, les engelures etc. — Celui qui a les pieds tendres fera bien de frotter les doigts et les plantes du pied pendant quelque tems avant l'excursion, chaque jour, avec du rhum ou de l'eau de vie. — La veille du voyage, et non pas le jour du départ même, prenez un bain de pied tiède et mêlé de savon, rognez avec soin les ongles, sans les raccourcir trop, ôtez avec circonspection les cors et les durillons. — Pour vous garantir des trop fortes *sueurs* aux pieds, saupoudrez tous les jours vos bas avec du son de froment ou d'amandes. — Ne mettez jamais des *bas vieux*, déchirés ou grossièrement raccommodés, il faut qu'ils s'appliquent

Le Guide du voyage du Rhin. 4me édit.

bien aux pieds. Changez-les souvent, surtout dans de grands voyages ou lorsque vous suez beaucoup aux pieds. Si vous avez besoin de *jarretières*, qu'elles soient larges, ouatées, élastiques. — Les *souliers* sans talons, avec des semelles fortes, et des guêtres de nankin ou de casimir ni trop larges ni trop étroits, sont une chaussure préférable aux *bottes*. Si cependant on veut se servir de celles-ci, il faut mettre des *bottines* légères dont la tige soit de cuir élastique et qu'on puisse lacer, avec des talons bas. Que les souliers ou les bottes soient faits exactement suivant la forme du pied, et que les semelles aient parfaitement la largeur de la plante du pied. Rien ne doit trop serrer ou blesser ou gêner. Des semelles de crin couvertes de cheveux humains qu'on met dans la chaussure, sont le meilleur moyen de garantir les pieds du froid et de l'humidité. — Que tous les autres *habits* du voyageur soient larges, commodes, appropriés au climat du pays qu'on se propose de parcourir, pourvus de plusieurs poches pour y mettre les objets nécessaires au voyage. — Gardez-vous de prendre avec vous *trop de hardes* ou une malle lourde; bornez-vous aux objets nécessaires pour la propreté et le but de votre voyage. Faites venir le reste par occasion à l'endroit où vous voulez séjourner plus long-tems. — Que le piéton porte toujours une *canne* forte et propre à la défense, en cas de besoin. — Un *chien* vigoureux, fidèle et bien dressé augmentera la sûreté du voyageur. — Ne partez jamais sans avoir déjeuné; mais que le déjeuner soit modique. — Prenez toujours en marchant les chemins battus, laissez jouer librement vos bras, et pour empêcher l'inflammation des cuisses, écarterez un peu les jambes en marchant. Dans la plaine penchez un peu le corps en avant, faites de petits pas et ne soulevez les pieds que de quelques pouces au-dessus de la terre. — Commencez votre voyage de bon matin, marchez d'abord lentement, accélérez successivement vos pas, et ralentissez-les ensuite peu à peu. Continuez votre mouvement jusqu'à une légère *fatigue*, mais jamais jusqu'à l'épuisement. Celui qui n'est pas accoutumé à marcher, ou qui s'en est désaccoutumé, prolongera successivement ses journées de marche et les bornera au commencement à quelques heures par jour. *Cinq à six milles* (10 à 12 lieues) sont, pour le voyageur ordinaire, le terme qu'il ne doit pas dépasser, s'il s'agit d'un voyage de quelque durée. — En *hiver*, au *printemps* et en *automne* on peut marcher plus vite que pendant les chaleurs de l'été. En *été*, il faut profiter de la fraîcheur du matin et du soir; en *hiver*, on choisira pour la marche les heures avant et après midi. Pendant le *grand froid*, il ne faut pas s'arrêter long-tems, surtout ne faut-il pas s'asseoir ou se coucher en plein air; qu'on redouble plutôt ses pas sans faire de trop grands efforts. Evitez en cette occasion les liqueurs spiritueuses, qui peuvent vous exposer au plus grand danger. — Les haltes fréquentes dans les auberges fatiguent et nuisent. Aussi en *été*, il ne faut pas se reposer trop souvent, et le moins sur des places exposées au soleil ou humides, sur les gazons près de l'eau, dans la forêt ou dans des lieux écartés. — L'*échauffement* des plantes du pied est diminué, quand on trempe les *souliers* dans l'eau fraîche. — Si la chaleur vous accable, suspendez votre surtout sur l'épaule *avant* d'entrer en sueur. Approchant de l'endroit où vous voulez faire halte, remettez-le, marchez lentement, et arrivé à l'auberge, restez encore un peu en mouvement, jusqu'à ce que vous cessiez de transpirer forte-

ment. — Pour vous restaurer, ayez toujours sur vous un peu de fruit ou du sucre ou quelques bonbons. — En montant les *montagnes*, il faut marcher *lentement* et se tenir droit, sans parler beaucoup, sans chanter, sans fumer, surtout si le vent vous soufle dans la figure. — Nous déconseillons par différentes raisons de marcher pendant toute la nuit. — Choisissez pour votre *gîte* les *auberges* les plus fréquentés. — Pour vous garantir de mets corrompus, demandez ce qu'il y a de plus simple: des œufs, du poisson, du gibier, du vin ordinaire. — Le frottement des pieds avec un linge sec, un bain de pieds, le changement du linge et de la chaussure mouillés, laver les mains, la poitrine et le visage doit être la première occupation à l'arrivée au gîte. On fortifie les plantes du pied et les articulations, en les frottant avec de l'eau de vie. Ce n'est qu'après quelque repos qu'il faut prendre un souper frugal en mangeant lentement. — Nous conseillons en général de manger souvent et peu à la fois, et se contenter d'une nourriture très-simple. — Gardez-vous de boire quand vous êtes échauffé, et préférez pour apaiser la soif de l'eau pure de source ou de la panade, mêlée avec un peu de rhum ou de sucre, à de la bière aigre et à du vin mauvais.

POUR LES VOYAGEURS DANS LES MONTAGNES.

Habillement: Mettez un *habit court* ou une *jaquette* d'une étoffe légère, un pantalon long, des souliers et des guêtres bien justes. — On a besoin de deux paires de *souliers*; l'une forte, avec des talons épais et larges, garnis de cloux à grosse tête pour les sentiers rocailleux, et une légère pour les chemins des vallées. Un *bâton* garni d'une pointe de fer est indispensable, de même qu'un *manteau de toile cirée* et un *chapeau de paille*. Portez sur vous un *gilet de finette*, qui est le meilleur moyen de vous garantir des refroidissements, un *pantalon léger de laine*, une *rédingotte chaude*, un flacon d'*eau de cerise*, qui prise par gouttes ou coupée avec de l'eau vous fortifie; et si vous enfrottez de tems en tems les membres, vous leur donnerez des forces nouvelles. — Ne voyagez jamais *seul* dans les hautes montagnes; mais prenez un *guide* probe et expérimenté qui portera en même tems votre bagage. — Si vous n'êtes pas accoutumé à grimper les montagnes, faites d'abord de petites journées. — Montez sur les hauteurs, s'il peut se faire, le matin et du côté occidental, marchez lentement et à petits pas et après avoir reposé suffisamment. — Si vous êtes *échauffé*, ne vous arrêtez que peu de tems pour ne pas vous refroidir. — N'ébranchez jamais la *soif* dans une source froide, mais prenez quelques gouttes de vin ou un morceau de sucre. — En montant il est nuisible de *fumer du tabac*; en haut et en descendant, surtout s'il fait du brouillard, on peut se permettre ce plaisir. — Aussi long-tems qu'on est menacé des *avalanches* du printemps, il ne faut pas se hasarder de parcourir les hautes montagnes. — Après de longues et fortes *pluies*, il ne faut pas voyager dans les *hautes vallées*, mais il faut attendre quelques jours. — Dans les régions couvertes de neige et de glace, il faut garantir les yeux d'un *crêpe noir* ou *vert*. — Après une neige récemment tombée, il ne faut pas visiter un *glacier*. — Les douleurs provenant du réffet du soleil peuvent être calmées par de l'eau de Cologne, coupée avec de l'eau et passée autour les yeux fermés.

POUR LES VOYAGEURS A CHEVAL.

Quelque grand que soit l'effet salutaire de monter à cheval dans plusieurs maladies, p. e. l'hypocondrie, il vaut pourtant mieux, sous plusieurs rapports, de marcher à pied. C'est pourquoi nous conseillons d'aller à cheval et de marcher devant le cheval alternativement. — Ne montez à cheval ni l'estomac vide ni le ventre plein. — Nous recommandons au cavalier voyageant une ceinture large. — Si vous êtes maladif et que vous voulez voyager à cheval, consultez d'abord votre médecin, puisque ce mouvement, salutaire contre quelques infirmités, peut devenir très-dangereux dans d'autres maux. — Les femmes ne doivent aller à cheval que rarement et quand elles sont déjà un peu avancées en âge; aussi ne doivent-elles pas continuer long-tems ce mouvement, qu'elles se servent d'un cheval doux, convenablement sellé et qu'elles se fassent accompagner par un homme. — Le cheval qu'on choisit pour le voyage n'a pas besoin d'être beau; mais qu'il soit bien portant, fort, commode et endurant. Il faut donc l'essayer pendant quelque tems, avant d'entreprendre avec lui un voyage, et il ne faut se décider qu'après avoir consulté des connaisseurs. — La selle et le harnais doivent être neufs, et non pas usés, forts et commodes pour le cavalier et le cheval. — Allez d'abord au pas, et ne commencez à trotter qu'après un certain intervalle, et avant de descendre à l'auberge, allez encore doucement. — N'abreuvez pas votre cheval, s'il est échauffé. — De l'eau dure, ou sortant d'un rocher, ou de la neige fondue sont nuisibles. — Le meilleur fourrage est de l'avoine vieux, pure, sèche; l'avoine nouvelle quoique mûre est un poison pour le cheval; et celle qui est moisie ou corrompue lui est nuisible. — Le foin doit être propre, sans poussière, bien sec, fin et d'une odeur agréable; celui qui est enduit de vase ne peut être amélioré que par le lavage et un mélange de sel de cuisine. Le meilleur foin vert, donné comme seule nourriture, est mal-sain. Trop de foin, même bon, et surtout mêlé avec du treffle jeune et vert, peut coûter la vie au cheval, quand on l'abreuve tout de suite après et qu'on le laisse reposer. La paille sèche, fine et blanche de froment et d'avoine est la plus propre pour servir de paille hachée. — Pour fortifier et animer le cheval pendant un voyage fatigant, il convient de lui donner de tems en tems un morceau de pain bis saupoudré de sel et trempé dans l'eau ou la bière. — Le voyageur doit examiner lui-même si son cheval est convenablement nourri et abreuvé. — On fera bien de partager chaque fois le fourrage en deux ou trois portions et de les donner au cheval par intervalles. — Ce n'est qu'après avoir bien pensé le cheval, et examiné si les fers sont bien fixés et en bon état, qu'il faut se remettre en route. Après deux ou trois heures, il faut lui donner du pain avec un peu de sel. A midi il faut le nourrir avec de l'avoine et du foin et le laisser reposer pendant quelques heures. — Après une course de deux à trois heures après midi, on lui donnera encore du pain; au gîte il recevra encore sa pleine portion de fourrage. Toutes les fois qu'il a mangé, il faut aussi lui donner à boire. — Il faut se garder de faire des courses excessives ou de galopper sans nécessité; il faut marcher au pas et trotter alternativement. — A des endroits dangereux il faut descendre et conduire le cheval, en marchant à côté de lui et non pas en allant au devant. — Si le cheval est blessé par la selle, il faut lui accorder un repos suffi-

sant, faire changer la selle, ou en prendre une autre plus convenable; consultez sur la guérison de la plaie un artiste vétérinaire. — Ayez le plus grand soin de tenir votre cheval propre, en l'étrillant souvent et en lui faisant laver les pieds.

POUR LES VOYAGEURS EN VOITURE.

Nous ne conseillons pas aux personnes qui entreprennent un voyage pour fortifier ou pour recouvrer leur santé, de se servir d'une voiture trop commode et suspendue à des ressorts d'acier. Ces voitures ne conviennent qu'à des personnes *infirmes et âgées*, qui sont obligées de voyager ou qui désirent pendant quelques tems de suite un bain d'air. — Le mouvement sur un *char à bancs* ou dans une *chaise* dont le corps repose sur l'essieu de devant est très-salutaire et pour ceux qui se portent bien et pour ceux qui souffrent de quelque maladie du bas-ventre, telle que l'hypochondrie, les obstructions etc. Mais nous déconseillons sérieusement l'usage de pareilles voitures à ceux qui ont la poitrine faible ou qui souffrent de convulsions, de la pierre, d'une hernie; aussi aux petits enfants faibles, aux femmes enceintes ou qui se trouvent incommodées de leur période. — Une voiture suspendue ordinaire procure assez de mouvement et de commodité sans amollir le voyageur et sans le caboter. — Les qualités d'une bonne voiture de voyage sont: La solidité, la légèreté, une certaine hauteur des roues de devant, une juste proportion entre la longueur et la largeur, un jeu facile des essieux, pour pouvoir changer l'ornière, de bons coussins, des caisses fermées à clef sous les sièges, plusieurs poches, des moyens de se garantir du soleil, de la pluie et des orages, une petite vitre au dossier. — Le voyageur doit être pourvu d'un sabot, de plusieurs clous et de quelques grosses chevilles, d'une serrure solide, propre à être attachée à chaque porte par des vis, une chatouille qui puisse être également fixée à l'aide de vis. — Si vous n'avez pas avec vous un domestique fidèle ou un cocher sur lequel vous pouvez compter, dirigez vous-même le chargement et le déchargement de vos effets. — Avant le départ et à chaque station, il faut examiner l'état de vos hardes, des roues et des essieux, en général toute la voiture. — Pour s'assurer de la solidité de la voiture, on fait bien d'aller vite sur le pavé devant ou dans les villes; les réparations qui paraissent nécessaires se font le mieux dans une ville. — Si vous voyagez avec vos *propres chevaux*, prenez des chevaux sains, à peu près du même âge, ayant des qualités semblables et accoutumés à aller ensemble. — Les courroies de trait doivent être légères, commodes et durables, en général tous les cuirs du harnais doivent être forts et commodes pour les animaux. — En descendant d'une montagne, il faut enraier la voiture, et si le cocher descend, tenez en attendans les rênes. — Si vous allez en *diligence* ou dans une *voiture publique*, informez-vous d'abord des réglemens de poste et des prix des places. — Cette manière de voyager ne convient qu'aux personnes *bien portantes et robustes* qui peuvent supporter les fatigues et les veilles; nous la déconseillons aux personnes *infirmes* ou d'une santé délicate. — Dans ces voitures les coins sont préférables aux places du milieu. — Si vous voulez voyager en *poste*, servez-vous de votre *propre* voiture, et informez-vous exactement du tarif de la poste. Les plaintes sur l'injustice des maîtres de poste ou sur la grossièreté et les exigences des

postillons sont rarement écoutées. Une attitude ferme et posée, et quelques pièces d'argent données à propos, vous épargneront maint désagrément. — Changez de tems en tems de position dans la voiture et étendez vos pieds autant que possible. — Celui qui ne peut supporter long-tems la voiture, doit éviter autant que possible d'être assis à rebours; qu'il occupe de tems en tems le siège du cocher et qu'il fasse usage, par intervalles, de quelque eau de senteur; il pourra aussi frotter le creux de la poitrine de vinaigre aromatique et fort, ou marcher quelquefois derrière la voiture, sans s'échauffer en marchant, ensuite il remontera en voiture. — Il ne faut pas aller vite que quelques heures après le diner; aller lentement, dans une voiture commode et ouverte, sur une bonne chaussée, aide à la digestion. — Pendant que la voiture est en train, il ne faut pas s'appuyer contre la portière ou se pencher en dehors. — La lecture dans la voiture nuit aux yeux faibles, de même ceux qui ont les poumons faibles doivent éviter d'y lire à haute voix. — Gardez-vous, autant que possible, de dormir dans la voiture, et tachez de tenir le cocher éveillé, en lui adressant la parole par intervalles. — Si les chevaux prennent le mors aux dents, il vaut en général mieux de rester dans la voiture, que de hasarder un saut pour en sortir. Nous recommandons l'usage du mécanisme de Preckler, par lequel au moyen d'une pression avec le pied, toutes les roues sont arrêtées sur le champ et les chevaux dételés. — Il ne faut voyager pendant la nuit que pendant les chaleurs étouffantes de l'été, ou pendant le clair de lune et sur des chaussées bien entretenues. Ne négligez rien pour tenir le cocher éveillé. — Ne descendez jamais de voiture en sautant et ne vous arrêtez point trop près des roues ni entre les roues de devant et de derrière.

VOYAGE AUX BAINS. *

Pour faire un voyage aux bains, qui a pour but le rétablissement de la santé, il faut s'y préparer par un certain régime. — Il faut se donner auparavant tous les jours de l'exercice en plein air, manger et boire sobrement, éviter l'usage de vins chauds, des liqueurs spiritueuses, des mets échauffants et difficiles à digérer; il faut plutôt prendre une nourriture simple, boire de l'eau pure ou une modique portion de vin léger. — Aussi nous ne saurions assez recommander, dans cette période préparatoire, de s'accoutumer à une certaine régularité par rapport aux repas, au sommeil et aux autres fonctions animales, à maîtriser ses passions et à jouir des plaisirs de la société. — C'est au médecin de décider, si ou comment on doit se préparer au voyage par l'usage de quelques remèdes. — L'âge avancé en lui-même n'empêche pas du tout de prendre les eaux minérales à la source. — Les femmes enceintes doivent s'en abstenir. — Les mères avec leur nourrisson peuvent ressentir des effets salutaires à l'intérieur du corps, si elles font usage des eaux suivant les conseils du médecin. — Le voyage lui-même doit être entrepris dans la saison et dans les dispositions les plus favorables, et dans une voiture commode. — Les personnes très-faibles doivent se servir d'une chaise à porter couverte ou

* Les règles spéciales dépendent de l'état du malade et de la qualité des sources minérales, c'est au médecin à les prescrire. Ayant indiqué dans l'ouvrage même les parties constitutives de chaque source et les effets qu'elle produit, nous renvoyons nos lecteurs à ces renseignements.

d'un panier à coucher, suspendu à des courroies et garanti d'un parasol. — Le *tems* où il faut se mettre en voyage dépend de la maladie et de la constitution du patient. Les personnes très-irritables et disposées à de fortes transpirations et aux refroidissemens choisiront à cet effet le *printemps* et l'*automne*; mais les arthritiques, les paralytiques, les personnes d'un certain âge et moins irritables préféreront les chaleurs de l'*été*; ceux qui sont sujets à des maux de nerfs se rendront aux eaux au mois de *Septembre*. C'est encore au médecin de la maison d'en décider. — Nous recommandons la *sobriété* à tous ceux qui vont aux eaux. — Après l'*arrivée* au bain, il convient de se donner quelques jours de repos. — Ensuite il faut communiquer au médecin atitré du lieu des eaux, le rapport écrit par le médecin domestique et consulter le premier sur la cure et le régime à suivre. — Les principales règles à suivre par celui qui se sert des eaux sont en général les suivantes: Qu'il se *couche* et qu'il se *lève* de bonne heure; qu'il se donne du *mouvement* à l'air libre autant que possible, mais sans épuiser ses forces; qu'il prenne sobrement des *alimens* simples et faciles à digérer; qu'il conserve la tranquillité de l'*ame*; qu'il jouisse des plaisirs de la vie sociale; mais qu'il s'abstienne de la fureur du jeu et des danses échauffantes; que malgré les chaleurs de l'*été*, il ne s'*habille* pas trop légèrement; que ses vêtements soient commodes et le garantissent suffisamment contre les effets nuisibles de l'air frais du matin et les refroidissemens subites. — Il est nuisible de courir çà et là avec précipitation pendant qu'on boit l'eau minérale. Le mouvement doit être lent et modéré. — Il ne suffit pas de vider le nombre de verres prescrit par le médecin; il faut boire lentement et par plusieurs intervalles. — L'*excès* et la précipitation font mal. — Celui à qui il répugne de boire de l'eau à jeun pourra prendre une heure avant un léger déjeuner; d'autres déjeuneront une heure après avoir pris l'eau. — Le *déjeuner* consistera soit en quelques tasses de chocolat de santé, soit en une tasse de café noir ou avec un peu de lait, soit en un bon bouillon, soit en un potage de crème de riz ou d'orge. Si le besoin l'exige, on pourra aussi manger un peu de pain blanc de froment, mais sans beurre. — Prenez votre déjeuner, si le tems le permet, en plein air, étant assis et en société. — Donnez-vous ensuite un peu d'exercice soit à pied, soit à cheval, soit en voiture. — Consacrez le reste du matin à la société ou à une lecture amusante, mais interrompue de tems en tems. — Tout travail de tête, de longues écritures, des lectures continues sont nuisibles. — Avant le diner, il faut rester tranquille pendant quelque tems. La frugalité et la modération doivent présider au diner. — Nous recommandons le jus de viande, des légumes fins et légers, du bœuf et du mouton bien cuit ou rôti, ce qui vaut encore mieux, du gibier, des poissons tendres, du pain blanc bien cuit. — Gardez-vous de manger de la viande grasse, dure, salée ou fumée; de même la chair des oies, des canards, des porcs; plus du saumon, de l'anguille, du pouding, des boulettes, des fritures, du pain frais, des ragoûts, des pâtés, des mets composés de plusieurs ingrédients, de la salade crue avec du vinaigre et de l'huile, du beurre, du fromage. Le fruit pour le dessert ne convient pas à la plupart des personnes. — Il faut choisir pour sa boisson du vin ordinaire et léger ou de la bière peu forte et claire. Ne trempez pas votre vin avec de l'eau minérale, mais avec de l'eau

ordinaire, — une tasse de café à l'eau peut terminer le repas. — Ne vous livrez pas au sommeil après diner, à moins que vous n'y soyez accoutumé depuis long-tems ou qu'une force irrésistible ne vous entraîne. En tout cas qu'il soit de courte durée et restez assis. — Consacrez l'après midi à différents amusements et donnez-vous un exercice convenable. Le jeu prolongé et passionné, surtout les jeux de hazard, sont nuisibles à la santé, ainsi que la danse rapide et excessive. — Reposez-vous après chaque danse pendant une demi-heure, et pour vous rafraîchir faites une promenade dans une pièce voisine ou il n'y ait pas de courant d'air. — Ne prenez de l'eau minérale le soir que du consentement du médecin. — Evitez autant que possible de prendre du thé surtout en abondance. — Finissez la journée par un souper modique. Choisissez parmi des légumes légers, des poissons tendres, de la volaille, des harengs, des anchois et évitez le soir les gateaux, le fruit cru et tout ce qui échauffe, comme le vin chaud, le punch. — Gardez-vous de profaner les heures destinées au sommeil par des débauches nocturnes. — Les promenades tardives du soir ne sont admissibles qu'après de fortes chaleurs et quand l'air est doux. — Les hommes surtout doivent absolument s'abstenir, pendant la cure, de jouir des saveurs du sexe. — Le médecin décidera si les femmes dans certaines circonstances peuvent prendre les eaux minérales. — Nous ne pouvons pas assez recommander aux hôtes des bains de veiller à la conservation ou au rétablissement de la *gaité* et de la *tranquillité de l'ame* et d'éviter tout ce qui peut rappeler de tristes souvenirs ou des impressions douloureuses, produites par les accidents fâcheux de la vie. Aussi faut-il abandonner à l'oubli, pendant l'usage des eaux, ses affaires et tout ce qui y tient. — Les *bains* contribuent beaucoup à rendre les eaux plus efficaces. — Un thermomètre doit régler la température des bains dont on se sert. L'épreuve avec le coude nu ou avec le pied ou avec l'œil n'est pas suffisante pour connaître la chaleur convenable. — On prendra le bain 2 à 3 heures après avoir pris les eaux ou 1/2 heure après le déjeuner, et seulement quand on a déjà fait usage des eaux minérales pendant 4 à 6 jours. — Ne prenez pas de bain, quand votre estomac est rempli, ou après une forte émotion, une longue promenade ou quand vous êtes échauffé, attendez aussi les évacuations ordinaires du corps. — Quant à la durée du tems qu'il faut rester au bain, il faut consulter un médecin expérimenté; ce conseil s'adresse particulièrement aux femmes enceintes ou qui sont incommodées par leur période. — En sortant du bain pour remettre ses habits, il faut prendre garde de ne pas se refroidir. — Nous recommandons un léger exercice après le bain; cependant si l'on se sent fatigué par le bain, on peut aussi se livrer au sommeil pendant une heure. — Si l'on sent quelque mal-aise dans ou après le bain, il faut cesser de se baigner jusqu'à ce qu'on ait consulté le médecin. — Pendant qu'on prend des eaux minérales il ne faut pas se baigner à l'eau froide, dans les rivières ou dans les lacs. — On ne saurait assez conseiller, dans certains cas, les *bains chauds d'eau de mer*. Les bains près de la mer d'Allemagne sont en général préférables à ceux de la mer Baltique. — Avant de se baigner dans l'eau un peu froide de la mer, soit calme soit un peu agitée, il faut se donner quelque mouvement, cependant sans s'échauffer. — Plusieurs dispositions corporelles, telles que la pléthore, les obstructions dans le bas-ventre,

les menstrues etc. défendent l'usage des bains froids dans l'eau de mer. — Le médecin doit déterminer la durée du bain de mer. — Les personnes bien portantes peuvent le continuer pendant un quart d'heure jusqu'à une demi-heure en se donnant toujours du mouvement; mais celles qui sont faibles se contenteront de quelques minutes. — Après le bain, il faut s'essuyer et s'habiller vite et faire une petite promenade. — Par l'interruption de quelques jours, l'efficacité des bains de mer devient plus sensible. — Les bains dans l'eau de mer, chauffée artificiellement, sont dans certains cas très-profitables, même à ceux qui prennent des eaux minérales ou qui sont d'une constitution faible; souvent ils servent aussi à se préparer pour l'usage des bains de mer froids. — Dans un pareil bain, convenable à certains individus, on peut rester une demi-heure et même des heures entières. Il ne faut se servir du bain chaud qu'une fois par jour, rarement deux fois. C'est au médecin qui connaît la constitution du malade, de déterminer la durée du tems des bains ou des eaux. — Après la cure il faut observer encore pendant quelques semaines le régime sévère auquel on s'était assujéti pendant le tems de la cure. Le médecin décidera alors s'il est nécessaire d'employer encore quelques remèdes ou d'observer un certain régime. Est-on guéri, il faut se tenir chez soi dans une activité continuelle, faire de petits voyages ou des parties de plaisir à la campagne, et ne retourner qu'après tout cela à sa manière de vivre et à ses occupations ordinaires.

III. APERÇU DES BAINS ET EAUX MINÉRALES DONT IL EST PARLÉ DANS CE MANUEL.

ESSAYANT de donner un aperçu systématique des sources salutaires les plus importantes et les plus fréquentées, nous rangeons dans la première classe les eaux minérales alcaliques, dans lesquelles le natron acide carbonique est le principe dominant et le plus efficace. Quoique le natron se trouve dans presque toutes les sources minérales, il y a pourtant une différence selon sa liaison avec l'acide carbonique ou que son acidité est relevée par d'autres acides, surtout par l'acide sulfurique et l'acide muriatique. Vu l'affinité de ces parties constitutives dans leurs effets, la ligne de séparation est difficile à tracer; cependant la quantité et la prédomination de l'une ou de l'autre de ces parties peut en justifier la distinction. Les *eaux alcaliques froides* contiennent ordinairement de l'alcali minéral; on y rencontre aussi plusieurs terres imprégnées d'acide carbonique, d'acide sulfurique et d'acide muriatique; plusieurs d'entre elles renferment du fer. La plupart d'entre elles contiennent aussi beaucoup de gaz acide carbonique. Parmi ces eaux on peut compter les *eaux de Fachingen* (p. 451), de *Geilnau* (p. 450), d'*Oberlahnstein* (p. 226), ainsi que les bains situés au pied du Knielis, dans la Forêt-noire: *Rippoldsau*, *Antogast*, *Petersthal* et *Griesbach* (p. 35), dont la partie dominante est cependant la chaux carbonatée, qui se trouve à peu près dans la même portion dans ces sources; elles contiennent en outre un peu de sel de cuisine; celle de *Griesbach* en renferme le moins, mais elle contient la plus grande quantité de fer carbonaté;

le natron acide carbonique lui manque tout-à-fait; mais elle seule contient du gypse. Les eaux de Rippoldsau contiennent outre le principe susmentionné, pour la moitié une portion égale de natron sulfaté, un peu de fer carbonaté et de la terre calcaire sulfatée. L'efficacité de cette eau se montre particulièrement dans l'activité diminuée des vaisseaux sécrétoires et absorbants, dans les affections hémorrhoidales, dans les maladies de la vessie, de la gravelle et de la pierre, dans les rhumatismes chroniques et la faiblesse des organes de la digestion etc. La source près de Godesberg (p. 317) est dans la même catégorie.

De plus grands effets sont produits par les *eaux alcaliques chaudes*, attendu que la température augmentée de l'eau surpasse l'effet de l'alcali carbonaté et opère les changements les plus frappants dans l'organisme. Ordinairement on se sert de ces eaux pour des bains, et de cette manière elles produisent des sécrétions et des excréctions plus abondantes. Par là, elles ont une vertu dissolvante et fondante. Dans cette classe il faut ranger le *Schlangenbad* (p. 458); le *Wildbad*, un des thermes alcaliques les plus faibles d'une température tiède et mêlé de gaz (v. p. 58); *Pfeffers* (p. 6) et autres; *Ems* (p. 446) forme le passage aux sources d'une chaleur plus intense, telles que celles de Teplitz et autres. Ses sources ont une des premières places parmi les eaux salutaires de l'Allemagne, surtout parce qu'elles n'agissent pas avec violence et conviennent particulièrement à l'organisme des femmes et des personnes d'une constitution faible, de sorte que même des maux enracinés, qui n'ont pas permis l'usage d'autres bains, ont été radicalement guéris par ces eaux.

Dans la seconde classe nous rangeons les *eaux salées*, qui ne se laissent guère séparer des eaux alcaliques par des limites fixes. Elles contiennent des sels neutres, ordinairement en grande quantité, peu d'alcali, un peu de fer, et point de soufre; quant aux parties gazeuses, surtout de gaz acide carbonique, elles diffèrent beaucoup pour la quantité qu'elles en contiennent. Par rapport à leur influence sur l'organisme, elles ont de l'affinité avec celles de la première classe, et sous ce rapport, ainsi que sous celui de leurs principes constituants elles se partagent en différentes classes. — Parmi les eaux salées *froides*, dans lesquelles domine surtout le sel commun, nous nommons, en premier lieu, celles de *Selters* (p. 452); celles de *Schwalheim* (p. 472) contiennent moins de parties solides, notamment de sel commun, mais une plus grande quantité de gaz acide carbonique dégagé. Il faut aussi rapporter à cette classe *Soden* et *Kronberg* (p. 468 suiv.). Parmi les eaux salées *chaudes*, il faut compter celles de *Borcette* (p. 362); puis celles de *Bade-Bade* (p. 45) qui montre son efficacité dans la plupart des cas où l'on se sert des eaux de Wiesbade; seulement les effets sont plus faibles à cause du moindre contenu de parties solides. Les eaux de Bade ne contiennent que 17,60° de natron acide muriatique, tandis que celles de Wiesbade en renferment 46,46° (v. sur Wiesbade p. 460). Mais parce que son usage produit des effets énergiques, il faut s'en servir avec précaution. La source chaude de la *Houb* (p. 36) ne contient qu'une faible portion de sel.

On rapporte aux *bains sulfuriques* toutes les eaux minérales qui contiennent de l'hydrogène sulfaté (jamais du soufre tout pur), dont la quantité détermine les effets spécifiques de chaque source. Par les

parties solides qu'elles renferment et qui paraissent comme un mélange de sel alcalique et de sel neutre, elles reçoivent la vertu d'opérer sur tout l'organisme humain, notamment sur les nerfs et sur les veines les plus subtiles; elles augmentent la transpiration de la peau et des poumons, impriment plus d'activité aux veines et opèrent en pénétrant chimiquement (par un procédé chimique) tout l'organisme humain, et en détruisant les abnormités provenant d'un excès d'agents. Il en résulte qu'elles se montrent surtout efficaces dans toutes les maladies de peau et des poumons, dans toutes les espèces d'empoisonnement métallique, dans toutes les affections qui ont leur source dans la torpeur des veines etc. Parmi ces eaux chaudes sulfuriques et salées nous comptons la source inférieure de *Borcette* (v. plus haut p. 362) et les sources d'*Aix-la-Chapelle* (p. 359).

Quoique la plupart des eaux minérales contiennent des parties de fer, on peut pourtant désigner plus particulièrement du nom d'eaux *martiales* ou *chalybées* celles, dans lesquelles les parties ferrugineuses dominent sur les autres et qui par là produisent des effets particuliers sur l'organisation de l'homme. Les eaux martiales diffèrent entre elles par leur contenu de parties solides et liquides et par leur mélange, et par conséquent aussi par leur efficacité. Leurs parties constituantes sont surtout: du gaz acide carbonique, souvent en grande quantité de sorte qu'elles deviennent des acidules; puis de l'azote et de l'hydrogène en moindre quantité. Souvent elles sont unies à l'acide muriatique et à l'acide sulfurique. La différence principale consiste en ce que dans les unes le fer est combiné avec l'acide carbonique, et dans les autres avec l'acide sulfurique et que l'eau en est imprégnée. Dans le premier cas les eaux sont appelées *eaux chalybées*, parmi lesquelles on compte particulièrement les sources de *Weinheim* (p. 142), de *Schwalbach* (p. 454), d'*Aix-la-Chapelle* (p. 359) et de *Spa* (p. 369), dont nous avons donné une notice détaillée dans l'ouvrage même. Ses eaux sont particulièrement efficaces dans toutes les maladies qui ont leur principe dans la faiblesse du système veineux, ou dans l'irritabilité des intestins. Elles exercent une influence salutaire sur le système des artères et la répandent sur tout le système des veines,

IV. NOTICES NÉCESSAIRES AUX VOYAGEURS SUR LES DOUANES PRUSSIENNES LE LONG DU RHIN.

Le voyageur qui n'a avec lui que ses hardes et les effets nécessaires pour le voyage, excepté les habits neufs et non portés, peut continuer sa route sans obstacle. Si au passage de la frontière on demande à le visiter, il faut se soumettre à cette formalité sans crainte ou résistance, car les hardes sont exemptes d'impôt. Les douaniers sont obligés de faire leur devoir avec politesse et avec décence. Si l'on a des plaintes à porter, on peut les inscrire dans un registre qui se trouve à chaque bureau des douanes et qui doit être présenté au voyageur. Il est interdit aux douaniers de recevoir de l'argent ou des cadeaux, et aux voyageurs d'en offrir. — L'introduction de sel et de cartes à jouer est prohibée. Veut-on importer des objets assujétis à l'impôt, p. e. des marchandises de fabrication étrangère ou des denrées

coloniales, il faut commencer par prendre connaissance des tarifs et des lois concernant les douanes et se soumettre aux formalités prescrites. Dans ce cas on ne peut entrer dans le territoire prussien pendant le jour et par les routes désignées par les lois. Il faut suivre cette route jusqu'au premier bureau des douanes et y faire sa déclaration. Si l'on arrive par le Rhin dans un endroit situé sur la frontière, on ne peut décharger des marchandises à terre qu'après en avoir obtenu la permission sur une déclaration préalable, ensuite elles doivent être conduites directement au bureau. Les voyageurs qui arrivent par la poste ou la diligence, sont visités à la première station de l'intérieur. — Des quantités considérables de marchandises ne peuvent être expédiées que par les bureaux principaux ou des bureaux inférieurs autorisés à cela. Il faut consulter là-dessus les lois. Celui qui veut seulement faire passer par le territoire prussien des marchandises soumises à l'impôt de consommation pour les réexporter à l'étranger, peut les faire plomber à la frontière en déposant les impôts, et ne paye alors qu'un droit de transit peu considérable. Ces transports ne sont permis que pendant les heures du jour, depuis Octobre jusqu'au dernier Février de 7 heures du matin à 6 heures du soir; aux mois de Mars, Avril, Août, Septembre depuis 5 heures du matin jusqu'à 8 heures du soir; et aux mois de Mai, Juin et Juillet depuis 4 heures du matin jusqu'à 10 heures du soir. Des exceptions n'ont lieu qu'à l'égard des marchandises expédiées par la poste ordinaire, ou des voyageurs qui se servent de la poste extraordinaire ou dans des cas extraordinaires, après en avoir obtenu la permission du bureau principal des douanes ou d'un bureau auxiliaire. — Tous les transports par les frontières et dans la ligne des douanes ne peuvent se faire dans la règle que par les routes prescrites. Les objets exempts du tarif en font exception (v. sect. I. du tarif). — Chaque bureau et chaque poste pour recevoir les déclarations, établis aux endroits où le bureau principal n'est plus sur la ligne de la frontière, ont une enseigne avec un aigle et un écriteau. Au dernier on fait la déclaration d'un transport de marchandises, et celui-ci est accompagné jusqu'au premier bureau de perception. Là les inspecteurs des frontières, qui ne perçoivent point d'impôt, font le service de patrouilles; ils ont le droit d'arrêter les voitures et les voyageurs en voiture, à cheval et à pied et de leur demander le certificat de la déclaration faite au bureau de la frontière, si on l'a dépassé. Peut-on présenter ce certificat, les personnes et les objets peuvent continuer leur route sans obstacle; dans le cas contraire, on est ramené au bureau. Les bateliers sont tenus de s'arrêter à leur cri et attendre l'arrivée des naves de la douane ou diriger le bateau vers le rivage. — Les postes extraordinaires, chargées de marchandises, sont assujetties au règlement commun; elles sont visitées au bureau principal de la frontière, mais elles sont expédiées avant toutes les autres voitures. Les employés de tous les bureaux de douane et de perception d'impôts sont obligés de se trouver toujours à leur poste, savoir depuis le 1. Octobre jusqu'au dernier Février depuis 7½ heures du matin jusqu'à midi, et après midi depuis 1 heure jusqu'à 5½ heures; et pendant les autres mois depuis 7 heures jusqu'à midi, et de 2 à 3 heures. Si l'activité du commerce l'exige en été, on commence aussi plutôt et on reste plus tard. Les employés sont obligés de traiter les contribuables avec

honnêteté et d'agir avec modestie. Celui qui entreprend d'importer ou d'exporter des objets prohibés ou à frauder les droits est passible non seulement de la confiscation des marchandises, mais encore d'une amende, égale au double de la valeur des objets prohibés, et, dans les autres cas, au quadruple des droits fraudés. En outre il faut payer les droits suivant le tarif. Lorsqu'on a passé avec des marchandises devant le premier poste chargé de recevoir les déclarations, ou qu'on s'est écarté de la route prescrite, on est censé d'être en contravention à la loi, à moins qu'on ne puisse se justifier par le certificat susmentionné.

V. NAVIGATION AVEC DES BATEAUX A VAPEUR.

LA navigation avec des bateaux à vapeur sur le Rhin a été concédée, en 1825, à une société, formée provisoirement pour 30 ans, par les différents gouvernements riverains. Le siège de cette société d'actionnaires est à Mayence; elle a plusieurs directeurs et suppléants, qui sont renouvelés de tems en tems par le sort. Les actionnaires s'assemblent tous les ans une ou plusieurs fois, pour se faire donner les renseignements nécessaires sur l'état de cette entreprise qui dès son origine a eu des succès inattendus.* Les bateaux à vapeur ne transportent pas seulement des voyageurs, mais aussi des marchandises, des voitures, des chevaux.

1. Navigation avec le bateau à vapeur entre Mannheim et Mayence. **

Pendant les mois de Juin, Juillet, Septembre et Octobre le bateau à vapeur, le *Louis*, part de Mayence tous les jours impairs à 6 heures du matin pour Mannheim, et de là pour Mayence tous les jours pairs à 8 heures du matin. Dans les mois d'Août et Novembre le départ de Mayence se fait les jours pairs, et le départ de Mannheim les jours impairs; les heures du départ restent les mêmes. On paye sur les trois places (le pavillon, la cajute et l'avant-cajute) de Mayence à Mannheim 4 fl. 40 cr., 3 fl. 30 cr. et 2 fl. 20 cr.; jusqu'à Worms 2 fl. 40 cr., 2 fl. et 1 fl. 20 cr.; de Mannheim jusqu'à Worms on paye 2 fl. 40 cr., 2 fl. et 1 fl. 20 cr., jusqu'à Mayence 6 fl. 24 cr., 4 fl. 40 cr., 3 fl. 12 cr. Les *enfants* au-dessous de dix ans payent la moitié et chaque voyageur a 60 livres de hardes gratis; le *surpoids* se paye d'après un tarif très-équitable; pour les *chiens* on paye la moitié du plus bas prix. Pour les *marchandises* on paye, pour un quintal de 107 livres, de Mayence à Mannheim 20 cr., et de là à Mayence 16 cr.; pour une *voiture* légère à 2 roues, de Mayence à Worms 5 fl., pour une voiture plus pesante 6 fl., jusqu'à Mannheim 8 fl. et 10 fl.; de là jusqu'à Worms 4 fl. 50 cr. et 5 fl. 20 cr., et jusqu'à Mayence 10 fl. et 12 fl.; pour un *cheval*, qui appartient à une voiture, en allant en

* Les actes officiels sur la navigation des bateaux à vapeur sur le Rhin et le Mein se trouvent dans le manuel des adresses, concernant l'administration de la navigation du Rhin, en allemand. Mayence 1837.

** On a essayé à différentes reprises le voyage en amont de Mannheim à Kehl; mais le cours irrégulier et trop rapide du fleuve lui oppose des obstacles presque insurmontables. Avant la rectification du Rhin, on ne pourra guère entreprendre cette navigation.

amont jusqu'à Worms 1 fl. 45 cr., jusqu'à Mannheim 3 fl. (un second cheval paye 2 fl. 30 cr. et 4 fl. 30 cr.), en allant en aval à Worms 1 fl. 45 cr., à Mayence 3 fl. 20 cr. (un second cheval paye 2 fl. 30 cr. et 5 fl.). — On est traité convenablement sur ces bateaux. On peut louer le pavillon en entier; mais il faut le retenir d'avance.

2. Navigation entre Francfort et Mayence.

Cette navigation est actuellement en pleine activité. Elle se fait avec le bateau à vapeur: *La ville de Francfort*. Ce bateau ne transporte ni voitures ni chevaux. Le voyage de Francfort à Mayence a lieu jusqu'au 15. Août chaque vendredi à 2 heures, dimanche à 3 heures et les autres jours de la semaine à 5 heures du soir; il en est de même jusqu'au 3. Septembre, à l'exception qu'on part à 4 heures au lieu de 5 heures. Depuis le 1. Oct. le bateau part tous les jours à 2 heures après midi. — On paye depuis Mayence jusqu'à Francfort aux deux places 1 fl. 12 cr. et 48 cr.

3. Navigation entre Cologne et Mayence.

Les bateaux à vapeur *Frédéric-Guillaume*, le prince *Frédéric* et la *Concorde* partent pendant toute l'année de Mayence à Cologne tous les jours, savoir dimanche à 8 heures, et les autres jours de la semaine à 6 heures du matin. Les changements relatifs au départ suivant la saison, sont chaque fois publiés d'avance. Le voyage en aval se fait dans un jour. Le voyage en amont exige deux jours. On couche à Coblenze. — Le bateau à vapeur s'arrête aux endroits principaux situés sur le Rhin où il y a des barques prêtes qui conduisent les voyageurs sur la terre où qui les mènent au bateau à vapeur. On paye aux 4 places (pavillon, grande cajute, cajute antérieure, place des matelots) soit de *Mayence à Cologne*, soit de *Cologne à Mayence* 9 écus 10 gros d'argent, 7 écus, 4 écus 20 gr., 2 écus 10 gr.; de *Cologne à Bonn* 1 écu 4 gr., 25 gr., 17 gr., 9 gr.; de *Cologne à Coblenze* 4 écus 20 gr., 3 écus 15 gr., 2 écus 10 gr., 1 écu 5 gr.; de *Coblenze à Bingen* 3 écus 12 gr., 2 écus 16 gr., 1 écu 21 gr., 26 gr.; de *Coblenze à Mayence* 4 écus 22 gr., 3 écus 16 gr., 2 écus 11 gr., 1 écu 6 gr.; de *Bingen à Mayence* 1 écu 10 gr., 1 écu, 20 gr., 10 gr. * — Une voiture légère à 2 roues paye de *Cologne à Bonn* 2 écus 20 gros d'argent et autant au retour, une voiture plus pesante 3 écus 10 gr.; de *Cologne à Coblenze* 9 écus 10 gr. et 11 écus 20 gr.; de *Cologne à Mayence* 18 écus 20 gr. et 23 écus 10 gr.; de *Coblenze à Mayence* 9 écus 10 gr. et 11 écus 20 gr. Les chevaux appartenant à une voiture payent par tête, sur les routes indiquées: 20 gros d'argent, 2 écus 10 gr., 4 écus 20 gr. et 2 écus 10 gr.; d'autres chevaux payent 1 écu, 3 écus 15 gr., 7 écus, 3 écus 15 gr. — Le fret des marchandises, hauteur ordinaire des eaux, y compris les droits de péage, est par quintal, de *Cologne à Coblenze* 9 gr. d'arg., de *Cologne à Mayence* 12 gr., de *Coblenze à Mayence* 9 gr., de *Mayence à Coblenze* 7 gr., de *Mayence à Cologne* 10 gr., de *Coblenze à Cologne* 7 gr. — Pour le reste voyez les notices données plus haut.

* Réduits en florins les prix des trois premières places sont: de *Mayence à Cologne* 16 fl. 20 cr., 12 fl. 15 cr., 8 fl. 10 cr.; de *Mayence à Bonn* 14 fl. 28 cr., 10 fl. 51 cr., 7 fl. 14 cr.; de *Mayence à Coblenze* 8 fl. 17 cr., 6 fl. 11 cr., 4 fl. 9 cr.; de *Mayence à Bingen* 2 fl. 20 cr., 1 fl. 45 cr., 1 fl. 10 cr.

4. Navigation entre Cologne et Rotterdam,

v. plus haut p. 345 et entre Anvers v. plus haut p. 427. Ces bateaux à vapeur correspondent avec ceux du Rhin supérieur ainsi qu'avec ceux d'Angleterre.

5. Navigation entre Rotterdam et Londres.

Le trajet est de 24 heures. — Départ de *Londres* mercredi et samedi de chaque semaine, le matin (samedi deux bateaux partent); de *Rotterdam*: dimanche, mardi et mercredi, le matin. On paye sur les bateaux hollandais: dans la première cajute 2 L. sterl. 16 shell. *, dans la seconde 2 L. st.; une chaise lourde 6 L. st. 6 sh., une chaise légère 5 L. st. 5 sh., un cheval 6 L. st. 6 sh. — Sur les bateaux anglais on paye: 1^o cajute 2 L. st. 10 sh.; 2^o cajute 1 L. st. 15 sh.; on paye pour une chaise lourde 6 L. st. 6 sh., pour une légère 5 L. st. 5 sh., pour un cheval 6 L. st. 6 sh. Marchandises, le pied-cube 9 pences.

6. Navigation entre Londres et Anvers.

Trajet en 24 heures. — De *Londres* part de deux dimanches l'un, à 8 heures du matin, un bateau à vapeur; de même d'*Anvers* à 7 heures du matin. On paye dans la première cajute 3 L. st., dans la seconde 2 L. st.; pour une voiture 6 L. st. 6 sh., pour un cheval 5 L. st. 5 sh. Marchandises 1 shell. par pied-cube.

7. Navigation entre Londres et Ostende.

Trajet en 18 à 24 heures. — Départ de *Londres*, chaque mardi et vendredi soir, et samedi matin; d'*Ostende* chaque dimanche, mardi et mercredi. En hiver le départ de *Londres* n'a lieu que mardi et vendredi; d'*Ostende* dimanche et mercredi. Prix: 1^o cajute 2 L. st., 2^o cajute 1 L. st. 10 sh.; une voiture 4 L. st. 4 sh., un cheval 4 L. st. 4 sh. Les enfants au-dessous de 12 ans ne payent que la moitié.

8. Entre Londres et Calais. (Trajet en 10 à 12 heures.)

Départ de *Londres*: mercredi et samedi et de deux dimanches l'un.

« « *Calais*: lundi et jeudi « « « «

Pendant les mois d'été des bateaux à vapeur partent tous les jours. Prix: 1^o cajute 1 L. st. 13 sh., 2^o cajute 1 L. st. 2 sh. 6 pences. Voiture 4 L. st. 4 sh., un cheval 3 L. st. 3 sh.

9. Entre Londres et Hambourg. (Trajet en 50 à 60 heures.)

Départ de *Londres* samedi matin; de *Hambourg* vendredi soir. Prix: 7 L. st. 7 sh. et 5 L. st. 5 sh.; une voiture 10 L. st., un cheval 1 L. st. 8 sh. Marchandises 1 shell. par pied-cube. — Les enfants au-dessous de 10 ans payent la moitié. — Une place de *Hambourg* à *Cuxhaven* coûte 10 marcs cour. à 12 gros d'arg. 4 pfenn.

10. Entre Margate et Ostende.

Trajet en 6 à 7 heures, en hiver comme en été. — Départ de *Margate* mercredi et samedi à 9 heures du matin; d'*Ostende* les mêmes jours à 11 heures du matin.

11. Entre Londres et Amsterdam. (Trajet en 33 à 36 h.)

Départ de *Londres* chaque dimanche à 6 heures du matin, d'*Amster-*

* La livrestering à 20 shillings, à 12 pences, est égale à 6 écus 7 gros d'arg. 4 pfenn, le shelling égale à 9 gros 5 pfenn.

dam chaque samedi à 5 heures du matin. Prix: 1^e cabine 35 flor. *, la nourriture y compris; 2^e cabine 20 flor. sans nourriture; marins sans nourriture 9 flor.; une voiture 60 flor.; un cheval 48 flor. Les enfants au-dessous de 10 ans payent la moitié; chaque voyageur a 50 livres de hardes gratis; le surpoids se paye de 6 fl. par quintal; en outre 50 cent. pour droits de bureau par tête.

12. Entre Amsterdam et Hambourg.

Trajet en 33 à 36 heures. — Départ d'Amsterdam dimanche le matin, de Hambourg dimanche le matin; cependant les voyageurs sont tenus d'être à bord samedi avant midi. Prix: 1^e cabine 70 fl. de Holl., 2^e cabine 50 fl., marins 15 fl.; une voiture 80 fl. Deux ou plusieurs personnes ne payent que 60 fl. par tête pour la première cabine, et 40 fl. pour la seconde. Un cheval paye 25 fl. D'Amsterdam à Cuxhave et vice versa 36 fl. De Cuxhave à Hambourg et vice versa 7 fl. Les enfants au-dessous de 10 ans payent la moitié. Les hardes payent comme N^o 11. Droits de bureau 50 centimes; de Cuxhave à Hambourg 20 cent.

13. Navigation sur le lac de Constance, v. page 10.

VI. NAVIGATION SUR LE RHIN ENTRE MAYENCE ET COLOGNE.

Les associés mettent en activité quelque 30 bateaux, dont l'expédition principale est à Mayence; les dépendances se trouvent à Bingen, à Coblenze, à Bonn et à Cologne. Ces bureaux d'expédition doivent être ouverts de bonne heure et ne sont fermés que le soir. On tient les registres nécessaires pour y inscrire les noms des voyageurs, les effets à transporter etc. Les employés sont tenus à donner un récépissé pour ces derniers, si on le demande. Si on ne fait pas de déclaration de la valeur des objets, la société de navigation ne peut être obligée à aucun dédommagement. La perte par force majeure ou par un accident inévitable ne peut non plus être mise sur le compte des associés. Les bateliers sont obligés de traiter les voyageurs avec politesse et prévenance, et s'ils manquent à ce devoir, on peut s'en plaindre au bureau le plus proche. Des plaintes répétées peuvent entraîner l'exclusion du batelier. Par contre le batelier, si un voyageur se permet de le maltraiter, a le droit d'aborder au bureau le plus proche et de porter ses plaintes au magistrat du lieu, afin que le voyageur reçoive l'ordre de quitter le bateau. Les bateliers sont responsables de tout ce que les employés pourraient faire contre les ordonnances au détriment du voyageur. Pour le service ordinaire, il n'est pas permis d'employer des bateaux dont la capacité serait au-dessous de 180 et au-dessus de 200 quintaux. Ils doivent contenir une chambre spacieuse pour les voyageurs, et qui puisse être chauffée en hiver. Rien ne doit s'y trouver qui puisse gêner les passagers et la plus grande propreté doit être observée. Il n'est pas permis de fumer dans cette chambre sans le consentement de toute la société des voyageurs. Pour la plus grande sûreté, les yachts sont examinés à Mayence tous les trois mois

* Un florin de Hollande à 100 centimes vaut 17 gros d'argent 3 penn., ainsi presque autant que le florin du Rhin qui vaut 17 gros d'arg. 6 penn.

par des experts. Chaque yacht doit être conduit par 3 à 4 bateliers et chaque conducteur est obligé de passer la nuit sur le bateau avec un de ses valets. Depuis le 15. Mars jusqu'au 1. Novembre un yacht doit partir tous les jours, entre 5 et 7 heures du matin, de Mayence à Cologne. Pour le voyage en aval, on accorde 2 à 3 jours; pour celui en amont, 3 à 4 jours. Du 1. Mai au 1. Sept. le voyage en aval doit se faire en 2 jours et celui en amont en 3 jours. Depuis le 1. Novembre jusqu'au 15. Mars les yachts sont tenus de faire le voyage au moins 3 fois par semaine, si la glace le permet. Les bateliers sont responsables des retardements inutiles. Les prix sont fixés ainsi qu'il suit: De Mayence à Elfeld 24 cr.; à Bingen 40 cr.; à Lahstein 2 fl. 30 cr.; à Coblenz 2 fl. 45 cr.; à Neuwied 3 fl. 20 cr.; à Andernach 3 fl. 30 cr.; à Bonn 4 fl. 48 cr.; à Cologne 5 fl. 30 cr. Le quintal d'effets coûte jusqu'à Bingen 24 cr.; jusqu'à Coblenz 42 cr.; jusqu'à Bonn 1 fl.; jusqu'à Cologne 1 fl. 12 cr. On accorde à chaque voyageur 50 livres gratis. Pour une voiture transportée dans une nacelle attachée à l'yacht, on paye jusqu'à Coblenz 27½ fl. et jusqu'à Cologne 44 fl. Pour les autres voitures on paye moins et il faut traiter à cet égard avec le batelier.

Pour des voyages extraordinaires on paye ce qui suit: Pour un yacht avec un cheval jusqu'à Coblenz 66 fl., jusqu'à Cologne 99 fl., mais on ne paye rien pour les voitures et les autres effets que tout au plus les droits de péage du Rhin et les frais du chargement et de déchargement.

À l'égard du pour-boire on observera: 1) Pour une course extraordinaire jusqu'à Coblenz, on peut demander tout au plus 2 fl.; jusqu'à Cologne 4 fl. 2) Dans les yachts ordinaires qui vont tous les jours, on paye aux valets: 1) de Mayence jusqu'à Elfeld et Bingen 6 cr.; 2) de Mayence jusqu'à St Goar 12 cr.; 3) jusqu'à Coblenz 18 cr.; 4) jusqu'à Andernach 24 cr.; 5) jusqu'à Bonn 30 cr.; 6) jusqu'à Cologne 36 cr. — Il est défendu tant aux bateliers qu'aux valets, sous peine d'exclusion, d'exiger plus que porte le tarif que nous venons d'indiquer.

Trente-six bateaux dits yachts, dont 10 de Mayence, font dans ce moment le service de diligence entre Mayence et Cologne. L'établissement des diligences accélérées et des bateaux à vapeur a beaucoup diminué le bénéfice des bateaux en poste. En 1818 la recette nette fut de 33,494 fl. 38 cr. qui ont été partagés entre les actionnaires. En 1826 le bénéfice ne se montait qu'à 9849 fl.

La navigation des coches d'eau entre Mayence et Francfort voyez plus haut p. 170.

Nous terminons cet article par une

Liste des bateaux dont on se sert sur le Rhin et ses affluents.

1. Bateaux de Rotterdam, de 7,200 à 10,000 quintaux. Leur construction ressemble à celle des vaisseaux de mer; ils portent deux mâts. Leur longueur est de 120 à 150 pieds. 2. Bateaux d'Amsterdam, qu'on nomme aussi *Samouzeuses*, longs de 124 à 130 pieds, portant deux mâts. 3. *Baender*, longs de 70 à 100 pieds, deux mâts. 4. *Lichter*, semblables en tout aux *Baender*, excepté qu'ils sont un peu plus

petits. 5. *Ackens*. 6. *Dorder*, bateaux de Dortrecht, semblables aux bateaux d'Amsterdam, en grandeur et en structure. 7. Bateaux d'*Utrecht*, de même. 8. Bänder de *Clèves* de 2,000 quintaux. 9. Bateaux de *Dusseldorf* de 600, 700 et 1,000 quintaux, et barques de 300 à 400 quintaux. 10. Bateaux de la *Rer* de 1,400 à 3,000 quintaux, montés de deux mâts. 11. *Hesfenker*, grandes barques. 12. Bateaux du *Moyen-Rhin*, à 2 mâts, portant 1,800 à 3,000 quintaux. 13. Bateaux de la *Moselle* et de la *Sarre*: *Trauberten*, *Kaine* et *Bohrnachen*, d'une construction solide et portant 300 à 2,000 quintaux. 14. *Bohrnachen* de 300 à 600 quintaux, et bateaux de la *Lahn*, nommés *Lahnschnecken*, de 250 à 600 quintaux. 15. Bateaux de la *Sieg*, appelés *Siegschnecken*, de 150 à 180 quintaux. 16. *Yachts* et bateaux en poste de 100, 200, 300 quintaux. 17. Bateaux du *Rhin supérieur*, semblables à ceux du *moyen Rhin*, et portant 1,500 à 3,000 quintaux. 18. *Lautertannen* et barques de *Metz*, de 500 à 1,200 quintaux. 19. Bateaux du *Mein* et du *Nècre*, nommés: *Spitzer*, *Ruder*, *Streichschellige*, *Humbler* ou *Himbler*. 20. Barques à bois sur le *Mein*, de 300 à 1,200 quintaux. 21. Barques du *Nècre*, chargeant 200 à 500 quintaux. 22. Barques du *Rhin supérieur*, de 100 à 500 quintaux.

Les chantiers pour les grands navires se trouvent pour la plupart sur le *Rhin inférieur*. Un grand bateau du *Rhin*, y compris les agrès, coûte environ 30,000 flor.

Le nombre des bateaux et des barques qui vont sur le *Rhin*, s'élève sur le *Rhin supérieur* à 156 bateaux et 227 barques, dont 2 chargent 4 à 5,000 quintaux; sur le *Moyen-Rhin* à 600 bateaux et 750 barques, dont 19 chargent 4 à 5,000 et deux 5 à 6,000 quintaux; sur le *Rhin inférieur* à 188 bateaux et 252 barques, dont 14 portent 4 à 5,000 quintaux. Le maximum pour les bateaux qui vont à tour de rôle (*Rangschiffahrt*) est fixé à 1500 quintaux.

Nombre des bateaux qui fréquentent les affluents du *Rhin* :

	Bateaux	barques	au-dessus de 100 qt.	Classification suivant les charges qu'ils portent.			
				300— 600	600— 1000	1000— 1500	2000— 2500
Nècre	225	240		90	90	55	
Mein	287	667	9	209	164	131	13
Lahn	110	157	65	82	3	1	1
Sarre	26	53		10	19	14	2
Moselle	227	492	46	102	132	106	12
Rer	63	165		1		85	43
Lippe	17	30		1	6	2	1
	955	1804	120	495	414	394	72

Sur la *Moselle* vont 2 bateaux avec une charge de 2,500 à 3,000 quintaux, sur la *Rer* 26; sur la *Moselle* 4 bateaux avec une charge de 3,500 à 4,000 quintaux.

Depuis 1818 il existe à *Mayence* une société d'assurance de la navigation du *Rhin*, qui assure les marchandises à transporter sur le *Rhin* et le *Mein*; le bateau n'y est pas compris. Elle a été formée et ensuite renouvelée pour 6 ans. La société d'assurance de *Cologne* s'y est jointe au même but. Il y a en tout 750 actions, chacune de 1000 flor.

VII. COURS DES MONNAIES.

1. *Bade.* 1 florin au pied de 24. = 60 creutz. = 13 gros 4 pfennigs de convention = 17 gros (Silbergroschen) 6 pfennigs. 1 creutz. = 4 pf. = $2\frac{3}{4}$ pf. de convention. Les monnaies en cours sont savoir: 1 Louis-d'or neuf vaut 11 fl. 3 cr., 1 Frédéric-d'or 9 fl. 45 cr., 1 Napoléon-d'or 9 fl. 20 cr., 1 Ducat 5 fl. 30 cr., 1 Kronenthaler (couronne) 2 fl. 42 cr., 1 écu de convention 2 fl. 24 cr., 1 pièce de 5 francs 2 fl. 20 cr.; il y a en outre des pièces de 1 et 2 florins, des écus à 1 fl. 40 cr., des pièces de 24 cr., de 12 cr., de 10 cr., de 6 cr., de 3 cr., de 1 cr. (en argent et en cuivre), enfin des pièces de $\frac{1}{2}$ et de $\frac{1}{4}$ cr.
2. *Bâle.* 1 florin vaut 15 batz à 4 creutzers. Il y a de plus en monnaies d'or: des Louis-d'ors neufs = 16 livres de Suisse = $20\frac{2}{3}$ flor.; des demi-ducats et des doubles ducats à 5 flor. En monnaies d'argent: des écus à 50 batz ou 120 cr.; des demi-écus ou florins à 60 cr.; des pièces de 10, de 5 et de 3 batz valant 40, 20 et 12 creutzers, de 1 batz et de $\frac{1}{2}$ batz; des rappes et demi-rappes; des schillingassis ou plapphards = 6 rappes. — 100 écus de Bâle = $118\frac{1}{4}$ d'écus de Prusse.
3. *Francfort,* comme Bade.
4. *France.* 1 franc = 10 décimes = 6 gros 2 pf. en monnaie de convention = 8 gros (Silbergroschen) 4 pf. = 27 cr. 3 pf. au pied de 24; 1 décime = 10 centimes = $7\frac{2}{5}$ pf. de convention = 2 cr. 3 pf. au pied de 24. Les pièces suivantes sont en cours, savoir: des pièces neuves de 40, de 20, de 5, de 2, de 1, de $\frac{1}{2}$ et de $\frac{1}{4}$ de franc; de plus des pièces de 20, de 10, de 5, de 2 et de 1 centime. Des pièces anciennes, savoir: des Louis-d'or = 24 livres ou 23 fr. 20 cent., des écus de 6 livres = 5 fr. 80 cent., des écus de 3 livres = 2 fr. 75 cent.; des pièces de 24, de 12 et de 6 sols valant aujourd'hui 1 fr., 10 sols et 5 sols. 81 livres valant 80 francs.
5. *Mayence,* comme Bade.
6. *Hollande.* 1 florin = 20 stuvre = 13 gros $1\frac{1}{2}$ pf. de convention = 59 cr. $1\frac{3}{4}$ pf. au pied de 24. 1 stuvre = 8 duytes = 16 pf. = $7\frac{4}{5}$ pf. de conv. = 3 cr. au pied de 24. Des ruyders = 14 flor., des demi-ruyders = 7 flor.; des pièces de 5 et de 10 fl.; d'anciens ducats = 5 fl. 10 à 15 stuvres; des ducats neufs = 5 fl. 13 à 14 stuvres; des écus (Thaler) courants = 50 stuvres; des pièces de 3, de 2, de $1\frac{1}{2}$, de 1, de $\frac{1}{2}$ et de $\frac{1}{4}$ de florin, dont celles de 3 florins s'appellent florins d'ciat (Staatengulden), celles de 2 flor. couronnes (Kronen) et celles de $1\frac{1}{2}$ flor. Dalders. Il y a en outre des pièces de 28 stuvres, des schellings de 6 stuvres, des schellings rogués (Sesthals) de $5\frac{1}{2}$ stuvres, des stuvres doubles et simples, des duytes.
7. *Prusse.* * 1 écu courant = 30 gros (Silbergroschen) = 12 pfen. = 22 gros 10 pf. de convention = 1 fl. 45 cr. 3 pf. au pied de 24. 1 gros = 12 pf. = $11\frac{5}{12}$ pf. de convention = 4 creutz. $\frac{1}{4}$ pf. au pied de 24. Les monnaies en cours sont: des ducats = $2\frac{3}{4}$ de rixthaler avec 10 p $\%$ d'agio contre la monnaie de convention; des Frédéric-d'or = 5 rixthalers avec 10 p $\%$ d'agio contre la mon-

* Les monnaies en usage dans les provinces du Rhin, avant que celles-ci n'appartinrent à la Prusse, sont prohibées.

naie de convention ; des pièces de 1, $\frac{1}{2}$, $\frac{1}{3}$, $\frac{1}{4}$, $\frac{1}{6}$, $\frac{1}{12}$ d'écu à 24, 12, 8, 6, 4, 3, 1 pfennig.
8. *Schaffhouse*. 1 florin = 60 creutz = 4 angsters. Pour le reste comme à Bâle.

VIII. TABLEAU DE LOGES MAÇONNIQUES DANS LE CIRCUIT DU MANUEL.

- Aix-la-Chapelle*. Loge de St Jean à la constance et à la concorde.
Amsterdam. Grand-Orient des loges des Pays-bas.
Bâle. Loge de St Jean à l'amitié et à la constance. Directoire Helvétique-Ecossais de la maçonnerie rectifiée.
Bonn. Loge de St Jean, les frères courageux.
Clèves. Loge de St Jean à l'espérance.
Coblence. L. de St J. : Frédéric à l'amour de la patrie.
Cologne. Deux loges de St J. : à la réunion patriotique et au secret des trois rois. Loge secondaire : Héridon.
Créfeld. L. de St J. à l'égalité parfaite.
Darmstadt. St Jean l'évangéliste, à l'union dans l'orient.
Dusseldorf. Aux trois grands alliés.
Elberfeld. Germania, au pays des monts.
Emmerich. L. de St J. Pax inimica malis.
Frankenthal.
Francfort sur le Mein. Grande loge provinciale et directoriale de l'alliance éclectique ayant les loges de St J. suivantes : A l'union ; Socrate à la fermeté ; à l'aurore naissante.
Hagen, dans le comté de la Mark. L. de St J., au lion de Westphalie.
Hamm. L. de St J. à la lumière claire. Loge secondaire au lion clair.
Iserlohn. L. de St J. à la probité allemande. L. sec. à l'amour de la patrie.
Juliers. L. de St J. aux sept frères unis à la vérité et à l'union.
Kreuznach. Les amis unis de la Nahe et du Rhin.
Liège. L'étoile de Chaufontaine.
Mayence. A la croix de fer.
Metz. Triple accord.
Offembach. L. de St J. Charles et Charlotte à la fidélité.
Rotterdam. Frédéric royal ; de Eindragt ; de drie Kolonnen.
Schaffhouse. St Jean au bien de l'humanité.
Strasbourg. L. de St J. à la vraie fraternité.
Wesel. L. de St J. au glaive d'or. L. sec. au glaive d'or.
Worms. Au temple reconstruit de l'amour fraternel.

IX. QUELQUES MOTS SUR LES VINS DU RHIN.

Les premières vignes ont été plantées le long du Rhin, sous l'empereur *Probus*, au 3^e siècle après J. C. On sait par les documents du couvent de Lorsch qu'au 8^e siècle la culture des vignes fut déjà considérable le long de la route des montagnes (Bergstrasse). Suivant

une tradition qui est encore en vogue dans le Rhingau inférieur, *Charlemagne* doit avoir fait planter le premier cep de vigne d'*Orléans* à *Rudesheim*.

Le vin fort que produit le Rhingau, ne croît plus généralement au-delà du gouffre de *Bingen*. Le fleuve prend sa direction jusque là de l'orient à l'occident, ce qui expose les vignobles aux rayons du soleil méridional. Aussi la forme des montagnes orientales, qui ont une surface presque unie, contribue beaucoup à répandre la chaleur dans la vallée. Les vents du Nord et d'Est ne se précipitent pas directement du haut de ces montagnes unies sur les vignobles; ils ne manifestent leur influence pernicieuse à la végétation que sur la rive opposée du fleuve, laquelle par cette raison est presque stérile et déserte. — Il paraît aussi que les parties minérales du sol exercent quelque influence sur la qualité des vins, et les montagnes schisteuses du Rhingau contribuent beaucoup à donner aux raisins plus de maturité, que dans les autres régions de l'Allemagne. La vigne croît presque partout sur le schiste qui absorbe les rayons du soleil, et entretient encore pendant la nuit une certaine chaleur. Les molécules du schiste, détachées peu à peu, favorisent le croisement de la vigne.

On divise le Rhingau sous le rapport de la culture de la vigne en canton supérieur et inférieur; le premier comprend les villages situés sur la hauteur le long de la forêt; l'autre ceux qui s'étendent dans la vallée le long du fleuve. Les vignobles élevés ont la préférence dans les années chaudes, parceque le sol est plus fort, et les raisins y jannissent plutôt; dans les années tempérées, les vignes situées plus bas gagnent en bonté des raisins. — Sur les montagnes qui ont un sol fort et pierreux croissent les vins les plus forts et les plus durables; mais les coteaux dont le terrain est chaud et graveleux produisent des vins spiritueux et très-volatils. Les plus sains sont toujours ceux qui viennent sur les coteaux modérés. Le terrain y est ordinairement léger et friable, et attire facilement la rosée et la pluie. Mais les vins des cantons bas sont nuisibles, parceque le sol est humide, froid et pesant; aussi ne deviennent-ils potables qu'après de longues années.

Les principaux cantons du Rhingau où croissent les meilleurs vins sont: 1. A *Assmannshausen*, qui produit un excellent vin rouge. 2. A *Rudesheim*, où sur la montagne principale plantée en ceps d'*Orléans*, on gagne un vin de première qualité; celui de *Rottland* et de *Hinterhausen* est également précieux. Ce dernier croît immédiatement derrière les maisons de *Rudesheim* et se paye fort cher. La meilleure partie de ces coteaux appartient au comte de *Boos* et aux sieurs de *Frankenstein* et *Ritter*. 3. A *Geissenheim*: le *Rodenberg* et le *Capellengarten*. 4. Sur le mont *St Jean* (*Johannisberg*), maintenant domaine du prince de *Metternich*: le *Schlossberg*. Il occupe plus de 63 arpents (*Morgen*), et peut fournir tous les ans 25 grands tonneaux à 1300 bouteilles, dont la valeur moyenne peut être évaluée à 23 — 24,000 fl., déduction faite de toutes les dépenses. Il y a là en outre quelques arpents de vignobles, nommés *Drittel- et Kirchspielweiberge*, mais leurs productions sont de moindre qualité. Les raisins sont des *Rieslings*. La fleur de ce vin croît du côté du midi près

du château. Les vendanges se font sur le Johannisberg 15 jours plus tard que dans le reste du Rhingau. Lors d'un procès à cause de la dîme, la vendange fut retardée de quelques semaines. A cette occasion on fit l'expérience, que ce retardement avait tourné à l'avantage de la qualité du vin. — Contre l'usage, le vin de Johannisberg n'est soutiré qu'au bout d'une année. Une bouteille de première qualité coûte, année moyenne, 4 à 5 florins, et souvent on en paye même le double. Pendant les années 1808 — 1813 ce vignoble n'a pas été soigné comme il faut, à ce qu'on assure, par l'administration d'alors. 5. A *Hattenheim*: le vin de *Markbrunn*. 6. Près du couvent d'*Eberbach*: le *Steinberg* de la contenance de 100 arpents, appartenant autrefois au dit couvent. 7. A *Kiderich*: le *Grafenberg*. 8. A *Rauenthal*: le *Hauptberg*.

Hors du Rhingau, on trouve encore de bons vins du Rhin: Sur la rive gauche, à *Nierstein*, à *Worms* (*Liebfrauenmilch*), *Dienheim*, *Laubenheim*, *Bacharach*, dans les vallées de *Steeg*, *Mannbach* et *Diebach*, et à *Oberwesel* (*Engenhölle*). — Sur la rive droite: à *Hochheim*, et en partie aussi à *Wickert* et à *Kostheim*.

Les endroits de la Bavière-rhéne, dont le site est si pittoresque: *Deidesheim*, *Forst*, *Wachenheim*, *Ruppertsberg*, et quelques autres de la seconde classe: *Gimmeldingen*, en partie *Durkheim*, *Ungstein*, *Bockenheim*, *Neustadt* etc. produisent de si excellents vins des raisins dits *Traminer*, *Riessling*, *Rolander* etc. que beaucoup de connaisseurs les préfèrent aux vins du Rhin. Leur qualité éminente consiste en ce qu'ils n'ont pas cette aigreur incommode pour l'estomac qui rend bien les vins du Rhin plus durables, mais qui fait qu'ils sont moins sains et potables seulement après quelques années. — Pendant des siècles ces vins délicieux ont figuré sous des noms étrangers dans le commerce; seulement dans les derniers tems leur qualité éminente a été reconnue et maintenant les marchands de vin en gros de tous les pays les achètent sur les lieux-mêmes.

Depuis quelques années ces endroits que nous venons de nommer sont aussi fréquentés par des personnes qui après avoir été aux eaux, viennent, selon l'ordonnance des médecins, manger des raisins délicieux pour achever leur cure de la manière la plus agréable.

X. ROUTES ET NOTICES NÉCESSAIRES SUR LES
DILIGENCES ET VOITURES DE POSTE.

L'auteur en donnant la liste de routes de poste a eu égard aux voyageurs qui viennent sur le Rhin depuis les contrées plus éloignées de l'Allemagne, et y a joint les notices qui y ont rapport.

La poste d'Allemagne est de deux milles d'Allemagne, et celle de France d'un mille d'Allemagne. Les routes traversant les pays de Prusse sont tirées du livre de poste de ce royaume, dernière édition.

N ^o . 1. D'Aix-la-Chapelle à Bruxelles.	fière 3 écus 2 $\frac{1}{3}$ gros d'argent.)	N ^o . 6. D'Amsterdam à Bruxelles v. N ^o . 25,
(V. les prix de place dans la diligence accélérée p. 375.)	Juliers 3 $\frac{1}{2}$ m.	D'Amsterdam à Emmerich.
	Bergheim 2 $\frac{3}{4}$ "	(3 écus 29 gr. d'arg.)
	Cologne 3 "	Naarden 2 p.
a. par Liège.	9 $\frac{1}{4}$ m.	Amersfoort 3 "
Battice 3 milles	N ^o . 3. D'Aix-la-Chapelle à Dusseldorf.	Arnheim 5 "
Liège 2 "	(Prix 3 écus 10 gros d'argent.)	Sevenaer 2 m.
Orey 2 $\frac{1}{4}$ postes	Juliers 3 $\frac{1}{4}$ m.	Elten 1 "
St Trond 2 $\frac{1}{4}$ "	Furth 3 $\frac{1}{4}$ "	Emmerich 1 "
Tirlemont 2 $\frac{1}{4}$ "	Neuss 2 "	10 p. 4 m.
Louvain 2 $\frac{1}{4}$ "	Dusseldorf 1 $\frac{1}{2}$ "	N ^o . 7. D'Amsterdam à Cologne par Utrecht etc.
Cortenbergh 1 $\frac{1}{2}$ "	10 m.	Nieuwensluis 2 $\frac{1}{2}$ p.
Bruxelles 1 $\frac{3}{4}$ "		Utrecht 2 "
5 m. 12 $\frac{1}{4}$ p.	N ^o . 4. D'Aix-la-Chapelle à Trèves.	Nimègue 6 $\frac{3}{4}$ "
b. par Maëstricht.	(5 écus 20 gr. d'argent dans le vélocifère.)	Cranembourg 1 $\frac{1}{4}$ m.
Maëstricht 4 $\frac{1}{2}$ m.	Montjoie 4 $\frac{1}{2}$ m.	Clèves 1 $\frac{1}{4}$ "
Tonges 2 p.	Butgenbach 2 $\frac{1}{4}$ "	Kevelaer 3 $\frac{1}{2}$ "
St Trond 2 $\frac{1}{2}$ "	Schœnberg 2 $\frac{1}{2}$ "	Guedres 1 $\frac{1}{4}$ "
Louvain 4 $\frac{1}{2}$ "	Prum 2 $\frac{3}{4}$ "	Altenkirchen 1 $\frac{1}{2}$ "
Bruxelles 3 $\frac{1}{4}$ "	Bitbourg 4 $\frac{1}{2}$ "	Créfeld 2 $\frac{1}{4}$ "
4 $\frac{1}{2}$ m. 12 $\frac{1}{4}$ p.	Trèves 3 $\frac{1}{2}$ "	Neuss 2 $\frac{1}{2}$ "
c. par Verviers et Namur.	20 m.	Dormagen 2 "
Eupen 2 $\frac{1}{2}$ m.	N ^o . 5. D'Aix-la-Chapelle à Créfeld.	Cologne 2 $\frac{3}{4}$ "
Verviers 1 $\frac{3}{4}$ "	(3 écus 9 $\frac{1}{2}$ gr. d'arg.)	11 $\frac{1}{4}$ p. 18 $\frac{3}{4}$ m.
Liège 3 $\frac{1}{2}$ p.	Ceilenkirchen 3 $\frac{1}{4}$ m.	* à Xanten 3 $\frac{3}{4}$ m.
Huy 4 $\frac{1}{2}$ "	Linnich 1 $\frac{3}{4}$ "	" Rheinberg 2 $\frac{1}{4}$ "
Namur 3 $\frac{3}{4}$ "	Erkelenz 1 $\frac{3}{4}$ "	" Hochstrafs 1 $\frac{1}{2}$ "
Sombreuf 2 $\frac{1}{2}$ "	Dahlen 1 $\frac{1}{4}$ "	" Urdingen 1 $\frac{1}{2}$ "
Genappe 2 "	Cladbach 1 "	" Créfeld 1 "
Bruxelles 3 $\frac{1}{2}$ "	Créfeld 2 $\frac{3}{4}$ "	11 $\frac{1}{4}$ p. 16 $\frac{1}{2}$ m.
4 $\frac{1}{4}$ m. 19 $\frac{3}{4}$ p.	11 $\frac{3}{4}$ m.	On paye dans le vélocifère jusqu'à Clève 8 flor. 30 cent. de Holl. et de
N ^o . 2. D'Aix-la-Chapelle à Cologne.		
(Prix dans le véloci-		

Clèves à Cologne 4 écus
21 gr. d'arg. de Pr. (Par
l'autre route le prix s'aug-
mente à 5 écus 11 gr. d'arg.)

N^o. 8. D'Augsbourg
à Carlsrouhe.

	Postes
Zusmarshausen	1½
Burgau	1¼
Gunzbourg	¾
Ulm	1½
Luizhausen	1
Geislingen	1
Cæppingen	1
Plochingen	1
Stuttgart	1½
Schwieberdingen	1
Illingen	1
Pforzheim	1¼
Wilferdingen	¾
Carlsrouhe	1
	15½

N^o. 9. D'Augsbourg
à Francfort, s. M.

Meitingen	1¼
Donauwerth	1¼
Haarbourg	1
Nördlingen	1
Fremdingen	1
Dinkelsbuhl	1
Creilsheim	1¼
Blaufelden	1½
Riedbah	¾
Mergentheim	1
Bischoffsheim	1
Hundheim	1¼
Miltenberg	1
Obernbourg	1¼
Seligenstadt	¾
Offenbach	1½
Francfort	1½
	18¾

N^o. 10. D'Augsbourg
à Heidelberg.

Stuttgart (N ^o . 8.)	9½
jusqu'à Heidelberg	
(N ^o . 75.)	6
	15½

N^o. 11. D'Augsbourg
à Schafhouse.

Zusmarshausen	1½
---------------	----

	Postes
Gunzbourg	1¼
Ulm	1½
Ehingen	1½
Riedlingen	1½
Mengen	1
Moeskirch	1
Stockach	1¼
Singen	1
Schafhouse	1
	12½

Même route d'Augsbourg
à Strasbourg
jusqu'à Stockach et
continue par

Engen	1¼
Geisingen	1
Donaueschingen	¾
Villingen	¾
Schiltach	¾
Hornberg	¾
Hausach	¾
Biberach	¾
Offembourg	¾
Kehl	1
Strasbourg	1/8
	85/8
	10½
	19½

N^o. 12. Voyage aux
bains.

D'Ehrenbreitstein	
(vallée) à Ems	
par la hauteur	½
par Lahnstein	7/8
Arnstein	¾
Ceilnau	¾
Fachingen	¾
Dietz	1/16
Limbourg	¼
Selters	¼
Schwalbach	1½
Schlangenbad	1½
Wiesbade	5/8
Eppstein	¾
Soden	¾
Kronenberg	¼
Hombourg	½
Friedberg	¾

	Postes
Schwalheim	1/8
Gelnhausen	¾
	917/8

N^o. 13. De Bâle à
Francfort s. M.

Kaltenherberg	1¼
Mullheim	1
Krotzingen	1
Fribourg	1/2
Emmendingen	1
Kenzingen	¾
Kuppenheim	¾
Friesenheim	¾
Offembourg	¾
Achern	1
Buhl	¾
Rastatt	1
Ettingen	1
Carlsrouhe	¾
Bruchsal (par Dur-	
lach)	1¼
Wiesloch	1¼
Heidelberg	1
Weinheim	1
Heppenheim	¾
Bickenbach	7/8
Darmstadt	7/8
Langen	¾
Francfort	1/3
	20½

N^o. 14. Seconde route.
jusqu'à Carlsrouhe

(N ^o . 13.)	12¼
Waghäusel	1½
Schwetzingen	¾
Mannheim	¾
Heppenheim	1½
Bickenbach	7/8
Darmstadt	7/8
Langen	¾
Francfort	¾
	20

N^o. 15. Troisième
route.

jusqu'à Heidelberg	
(N ^o . 13.)	15¾
Schwetzingen	¾
Mannheim	¾
Francfort (N ^o . 14.)	4¾
	22

N^o. 16. De Berlin à Cologne.

	Milles
Zehlendorf	2
Potsdam	2
Beelitz	2 3/4
Treuenbrietzen	2 1/4
Croppstädt	2 1/2
Wittenberg	2
Crävenhainchen	3
Bitterfeld	2
Brehna	1 1/2
Halle	2 1/2
Langenhagen	2
Eisleben	2 1/4
Fangerhausen	2 3/4
Rossla	2 1/4
Nordhausen	2 3/4
Wulfingerode	3
Heiligenstadt	3 3/4
Wilzenhausen	3
Helsa	2 1/2
Cassel	2
Westuffeln	2 1/2
Arolsen	3
Bredelar	3
Brilon	2
Meschede	3
Arnsberg	2 3/4
Wimbern	2 3/4
Iserlohn	2 1/2
Hagen	2 1/2
Schwelm	2 1/4
Elberfeld	1 1/2
Solingue	1 3/4
Langenfeld	1 3/4
Cologne	3

83

Le vélocifère fait ce chemin en trois jours et nuit. On paye le trajet de Berlin à Halle, à 9 gr. d'arg. pr. m., de 6 écus 22 gr. 6 d. d'arg. de Halle à Cassel, à 10 gr. pr. m., de 8 écus 22 gr. 6 d. d'arg. de Cassel à Bredelar, à 8 bons gr. pr. m., de 2 écus 25 gr. d'arg. et de Bredelar à Cologne, à 10 gr. pr. m., de 8 écus 17 gr. 6 d. d'arg. fait en total, 14 gr. 9 d. d'arg. pour les vagemesters et les postillons aux stations hessoises à joutés, 27 écus

Le Guide du voyage du Rhin. 4^{me} édit.

12 gr. 3 d. d'arg. 30 livres de hardes sont franches de port.

N^o. 17. Route entre Berlin et Dresde.

	Milles
Zehlendorf	2
Potsdam	2
Beelitz	2 3/4
Treuenbrietzen	2 1/4
Juterbogk	2 3/4
Hartmannsdorf	2 1/2
Herzberg	2 1/4
Liechenwerda	3 1/4
Elsterwerda	1 3/4
Grossenhayn	2 1/2
Dresde	4
	28

Le vélocifère fait ce chemin en 1 jour et nuit. La place se paye jusqu'à Elsterwerda, à 10 gr. 10 m., de 7 écus 7 gr. 6 d. d'arg. et d'Elsterwerda à Dresde, à 9 gr. de S. la m., 2 écus 16 gr. 3 d. d'arg. Total 9 écus 23 gr. 9 d. d'arg. 30 liv. de hardes passent gratis

Route de Berlin à Halle. v. plus haut N^o. 16.

N^o. 18. Route de Berlin à Hambourg.

Hennigsdorf	2 1/2
Cremmen	2 1/2
Fehrbellin	2 3/4
Canzer	2 1/4
Kyritz	2 1/4
Kletzke	3
Perleberg	2 1/4
Warnow	3
Ludwigslust	2
Redevin	2 3/4
Vellahn	2 1/4
Boizenbourg	2 1/2
Eschbourg	4 1/2
Hambourg	3
	37 1/2

Le vélocifère parcourt ce trajet en 1 nuit et jour. On paye depuis Berlin jusqu'à Warnow, à 11 gr. d'arg., 7 écus 15 gr. 6 d. d'arg. et depuis Warnow

jusqu'à Hambourg 7 écus 20 gr. 3 d. d'arg. — en total 15 écus 14 gr. 9 d. d'arg. 20 liv. de bagages sont franches de port.

N^o. 19. Route de Berlin à Leipsic.

	Milles
jusqu'à Bitterfeld	(v. plus haut N ^o . 16.)
Delitzsch	2
Leipsic	2 1/2
	23

Les frais de place dans le vélocifère se montent jusqu'à Bitterfeld, à 9 gr. d'arg. la m., à 5 écus 16 gr. 6 d. d'arg. et de Bitterfeld à Leipsic, à 10 gr. 1 à 1 écu. 15 gr. 6 d. d'arg. — en total à 7 écus 1 gr. 6 d. d'arg. 20 liv. de hardes sont franches de port.

N^o. 20. De Berlin par Halberstadt, Minden, Bielefeld, Munster, Wesel, et Emmerich à Amsterdam.

	Postes
Magdebourg	10
Egeln	1 5/8
Halberstadt	1 7/8
Zilly	1 1/8
Rimbeck	1
Beinum	1 1/2
Nettlingen	1 1/2
Hildesheim	1 1/8
Elze	1 1/4
Hohnsen	1 1/2
Hesse-Oldendorf	1 1/4
Buckebourg	1 1/4
Minden	5/8
Rehme	1
Herfort	3/8
Bielefeld	1
Brockhagen	1
Warendorf	1 7/8
Munster	1 3/4
Appelhulsen	1 1/4
Dulmen	1
Tushaus	1 3/4
Schmerbeck	5/8
Wesel	1 5/8

22

	Postes		Postes		Postes
Rees	1 1/2	Barenbourg	1 7/8	Wurzen	1
Emmerich	1	Uchte	1 1/8	Leipsic	1 1/2
Elten	1 1/2	Minden	1 7/8		22 5/8
Arnheim * 1 1/2	2	Buckenbourg	5/8	<i>De Bruxelles à Aix-la-Chapelle, Liège, Mæstricht. v. N. 1.</i>	
Luntern	3 1/4	Rinteln	5/8	N. 25. De Bruxelles à Amsterdam.	
Amersfoort	2 1/4	Hameln	1 1/2	a. par Dordrecht.	
Naarden	3	Pyrmont	1 1/2	Vilvorde	1 1/4
Amsterdam	2	Hæxter	1 3/4	Mecheln	1 1/2
	43 1/4 de Pr.	Carlshaven	1 1/4	Contich	1 1/2
	10 1/2 de Holl.	Hofgeismar	1 1/4	Anvers	1 1/4
	52 3/4	Crebenstein	1 1/2	Cooring	2 1/4
La poste hollandaise commence à Arnheim.		Cassel	1 1/2	Grootzundert	1 3/4
N. 21. De Brunswic à Francfort s. M.		Francfort (N. 34.)	10 5/8	Breda	2
Immendorf	1		27 1/2	Laage-Zwaaluw	3 1/2
Lutter	1 1/2	<i>Par Hannovre.</i>		Prinzen-Polder	
Seesen	1	Sycke	1 3/8	en bateau	
Neukrug	3/4	Bruchhausen	1 1/8	Dordrecht	1 1/4
Nordheim	1	Nienbourg	2 1/8	Couda	4
Göttingue	1 3/8	Neustadt	1 5/8	Alphen	2 1/4
Dransfeld	7/8	Hannovre	1 5/8	Leimuiden	1 1/2
Mundeu	1	Thiedenwiese	1 1/4	Amsterdam	2 1/2
Cassel	1 1/4	Elze	3/4		26 1/2
jusqu'à Francfort		Bruggen	5/8	b. par Rotterdam.	
(N. 34.)	10 5/8	Amensen	1 3/8	Anvers (v. ci-haut)	5 1/2
	20 3/8	Eimbeck	3/4	Coin d'Argent	3 1/4
N. 22. De Brème à Dusseldorf.		Nordheim	1 1/8	Cruytsaert	3 1/2
Bassum	2	Göttingue	1 3/8	Moerdyk	2
Barnstorf	1 1/2	Dransfeld	7/8	Stryensas en bateau	
Diepholz	1 1/8	Munden	1	Rotterdam	3 1/2
Lemforde	1 1/8	Cassel	1 1/4	La Haye	3 1/2
Bohnte	1	Francfort	1 1/4	Poste Brug	2 1/2
Ostercappeln	1 1/2	(N. 34.)	10 5/8	Haarlem	2 1/4
Osnabruck	1 1/2		28 7/8	Amsterdam	1 3/4
Clandorf	1 5/8	N. 24. De Breslau à Leipsic.			27 3/4
Osthevern	7/8	Neumarkt	2 1/4	N. 26. De Bruxelles à la Haye.	
Munster	1 1/4	Liegnitz	2 1/8	jusqu'à Breda	
Appelhulsen	1 1/4	Haynau	1 1/4	(v. N. 25.) 11 1/2	
Dulmen	1	Bunzlau	1 7/8	Moerdyk	2 3/4
Haltern	2	Waldau	1 1/2	Willenstadt	
Dorsten	2 1/8	Cœrlitz	1 1/2	en bateau	
Oberhausen	1 1/2	Cunnewitz	1 1/2	Dordrecht	1 3/4
Muhlheim s. Rœr	3/4	Budissin (Bautzen)	1 1/2	Rotterdam	3 1/4
Dusseldorf	1 1/2	Camenz	1 1/2	La Haye	3 1/2
	20 1/8	Kœnigsbruck	1		22 3/4
N. 23. De Brème à Francfort s. M.		Grossenhayn	1 1/2		
Bassum	2	Oschatz	2		
		Luppe	5/8		

N° 27. De Bruxelles à Gand, Brugges et Ostende.

Asche	1 1/2
Alost	1 1/2
Quadrecht	2
Gand	1 1/4
Eeclon	2 1/2
Brugges	3
Ostende	3 3/4
	<hr/> 15 1/2

N° 28. De Bruxelles à Luxembourg.

Genappe	3 1/2
Sombref	2
Namur	2 1/2
Vivier l'Agneau	1 1/2
Emptine	1 1/2
Marche	2 1/2
Bellevue	2 1/4
Flamiseul	1 1/2
Malmaison	2 1/4
Alteri	2 1/4
Steinfort	2
Luxembourg	2
	<hr/> 25 3/4

N° 29. De Bruxelles à Lille (v. p. 420.)

Hal	2
Enguien	1 3/4
Ath	2 1/4
Leuze	1 1/2
Tournay	2
Lille	3
	<hr/> 12 1/2

N° 30. De Bruxelles à Calais (v. p. 420.)

Lille (v. N° 29.)	12 1/2
Armentière	2 1/4
Bailleul	1 1/2
Cassel	2 1/2
St. Omer	2 1/2
Recousse	2
Calais	2
	<hr/> 25 1/4

N° 31. De Bruxelles (par Valenciennes) à Paris (v. p. 420.)

Hal	2
-----	---

Postes	
La Genette	1 1/2
Soignies	1 1/2
Mons	2
Bossu	1 1/2
Quiévrain	1 1/4
Valenciennes	1 1/2
Bouchain	2 1/4
Cambrai	2
Bonavy	2 1/2
Fins	1 1/2
Peronne	2
Marche le Pot	1 1/2
Fonches	1
Roye	1 1/2
Conchy-les-Pots	1
Cuvilly	1
Gournay	1 1/4
Bois de Lihus	1 1/4
Pont-Sainte-Maxence	1 1/2
Senlis	1 1/2
La Chapelle	1
Louvres	1 1/2
Bourget	1 1/2
Paris	1 1/2
	<hr/> 38 1/2

N° 32. De Carlsrouhe à Stouttgart.

Wilferdingen	1
Pforzheim	3/4
Illingen	1 1/4
Schwieberdingen	1
Stouttgart	1
	<hr/> 5

N° 33. De Cassel à Cologne.

Dissen	1
Wabern	3/4
Kerstenhausen	5/8
Jesberg	5/8
Halsdorf	1 1/8
Schönstëdt	5/8
Marbourg	5/8
Belnhäusen	3/4
Giesen	1
Wetzlar	1
Weilbourg	1 1/2
Limbourg	1 1/2
Walmeroth	1

Postes	
Freylingen	1
Wahleroth	1
Altenkirchen	3/4
Weyerbusch	1/2
Uckerod	1 1/4
Siegbourg	1 1/4
Deutz	1 1/2
Cologne	1 1/2
	<hr/> 19 3/8

N° 34. De Cassel à Francfort s. l. M.

jusqu'à Giesen (N° 33.)	7 1/8
Butzbach	1
Friedberg	1
Vilbel	1
Francfort s. M.	1/2
	<hr/> 10 5/8

N° 35. De Coblenze à Giesen.

(La place dans le velocifere 4 éc. 20 gr. d'arg.)

Milles	
Montabaur	3
Limbourg	3
Weilbourg	3
Wetzlar	3
Giesen	2
	<hr/> 14

N° 36. De Coblenze à Trèves.

(La place dans le velocifere 5 éc. 7 1/2 gr. d'arg.)

Polch	3 1/4
Kaisersesch	2 1/4
Lützerath	2 1/4
Wittlich	2 3/4
Hetzeraht	2
Trèves	2 3/4
	<hr/> 15 1/4

De Coblenze à Cologne v. N° 43.

De Coblenze à Mayence v. N° 43.

N^o. 37. De Coblenze
à Cassel. *

	Milles
jusqu'à Giesen (v. N ^o . 35.)	14
Marbourg	3 1/2
Halsdorf	2 1/2
Jesberg	2 1/4
Kerstenhausen	1 1/4
Wabern	1 1/4
Dissen	1 1/2
Cassel	2
	<u>28 1/4</u>

* V. No 35 pour les prix de place dans le vélocifère jusqu'à Giesen, depuis là à Cassel on paye 8 bons gr. pr m.

N^o. 38. De Cassel à
Lipsic. *

Oberkaufungen	1 1/2
Helsa	1/2
Walbourg	1 1/4
Waldkappel	1 3/4
Bischhausen	1/4
Eschwege	1 1/4
Wanfried	1 1/2
Muhlhausen	3
Cr. Cottern	1 1/2
Langensalza	1
Tennstadt	2
Weifensee	2 1/2
Heldrungen	2 3/4
Artera	1 1/4
Querfurt	3 1/4
Schaaftstätt	1 1/2
Lauchstätt	1
Mersebourg	1 1/2
Leipsic	3 1/2
	<u>32 3/4</u>

* Prix de place dans le vélocifère jusqu'à Muhlhausen 6 bons gr. pr m., de Muhlhausen à Mersebourg 6 gr. d'arg. pr m., et de Mersebourg à Leipsic 5 gr. d'arg. pr m.

N^o. 39. De Cologne
à Munster.

Langenfeld	1
Dusseldorf	1 1/4
Duisbourg	1 1/4
Oberhausen	3/4

	Milles
Dorsten	1 1/2
Haldern	1 1/4
Dulmen	3/4
Appelhulsen	1
Munster	1
	<u>9 3/4</u>

N^o. 40. De Cologne
à Saarbrucken.

Bonn	1 1/2
Remagen	1 1/4
Andernach	1 1/2
Coblenze	1
Polch	1 1/2
Kaisersesch	1
Lutzerath	1
Wintlich	1 3/4
Hetzeth	1
Trèves	1 1/4
Merzig	2 1/2
Sarrelouis	1
Saarbrucken	1 1/2
	<u>17 3/4</u>

De Cologne à Dus-
seldorf v. N^o. 49.De Cologne à Elber-
feld v. N^o. 50.N^o. 41. De Cologne
à Minden

(La place dans le vélocif. 10 éc. 27 1/2 gr.)	3/4
Muhlheims. l. R.	3/4
Strasserhof	2
Wermelskirchen	1 1/2
Lennepe	1
Schwelm	1 3/4
Hagen	2 1/4
Bruninghausen	2
Unna	2 1/2
Werl	2
Soest	2
Erwitte	2 1/4
Lippstadt	1
Wiedenbruck	2 1/2
Gutersloh	1 1/4
Bielefeld	2
Herford	2
Rehme	2
Minden	2
	<u>32 3/4</u>

N^o. 42. De Cologne
à Paderborn.

(La pl. d. l. vélocif. 8 éc. 2 1/2 gr. d'arg.)

	Milles
jusqu'à Erwitte (v. N ^o . 41.)	20
Geseke	1 3/4
Salzkotten	1
Paderborn	1 1/2
	<u>24 1/4</u>

N^o. 43. De Cologne à
Coblenze et Mayence.

La personne paye dans le vélocifère 3 éc. 13 gr. 6 d'arg. de Cologne à Coblenze et 4 éc. de Coblenze à Mayence.

Weisseling	1 3/4
Bonn	1 3/4
Godesberg	1
Oberwinter	1 1/4
Remagen	1/2
Sinzig	1/2
Andernach	2 1/4
Weissenthurm	3/4
Coblenze	1 3/4
Boppard	3
St Goar	1 3/4
Oberwesel	3/4
Bacharach	1
Bingen	2
Ingelheim	1 1/2
Mayence	2
	<u>23 1/2</u>

N^o. 44. De Dresde à
Francfort s. M.

Postes	
jusqu'à Leipsic (N ^o . 45.)	6 3/8
de Leipsic jusqu'à Francfort (N ^o . 53.)	21 1/4
	<u>27 5/8</u>

N^o. 45. De Dresde à
Leipsic.

Meisen	1 1/2
Klappendorf	3/4
Oschatz	1
Luppe	5/8

	Postes	Miles	Milles
Würzen	1	Haltern 2 1/2	Wilnsdorf 1 1/2
Leipfic	1 1/2	Dulmen 1 1/2	Dillenburg 2 1/2
	6 3/8	Appelhulsen 1 3/4	Herborn 1
N° 46. De Francfort à Cologne.		Munster 2 1/4	Wetzlar 3
		15 3/4	21
a. Par les bains.		N° 48. De Dusseldorf à Elberfeld.	N° 52. De Hambourg à Bruxelles.
Höchst	1	(1 écus 6 gr. d'arg.)	Postes
Hattersheim	1	Mettmann 2 1/4	Haarbourg (passage de l'Elbe) 3/8
Wiesbade	1 1/4	Elberfeld 1 3/4	Welle 2
Schwalbach	1		Visselhøvede 2 3/8
Singhofen	1 1/2		Rethem 1 7/8
Ems	1	N° 49. De Dusseldorf à Cologne.	Nienbourg 1 1/2
Coblence	1	(1 éc. 16 gr. d'arg.)	Lerse 1 1/8
Andernach	1	Langenfeld 2 3/4	Dören 3/4
Remagen	1 1/2	Opladen 3/4	Minden 1
Bonn	1 1/4	Muhlheim s. l. R. 1 1/2	Lubecke 1 1/4
Cologne	1 1/2	Deutz 1/2	Preus. Oldendorf 1 3/4
	12	Cologne 1/4	Osnabruck 2 3/8
b. Par la nouvelle route du Rhin.		5 3/4	jusqu'à Dusseldorf (N° 22.) 11 7/8
Hattersheim	1	N° 50. D'Elberfeld à Cologne.	Neuss 3/4
Mayence	1 1/4	(2 éc. 5 gr. d'arg.)	Furth 1
Niederingelheim	3/4	Kronenberg 3/4	Juliers 1 1/2
Bingen	3/4	Solingue 1	Aix-la-Chapelle 1 5/8
Bacharach	1	Langenfeld 1 3/4	jusqu'à Bruxelles (N° 1.) 3 7/8
St Coar	7/8	Opladen 3/4	40 3/4
Boppard	7/8	Muhlheim s. l. R. 1 1/2	
Coblence	1 1/4	Deutz 1/2	
Andernach jusqu'à Cologne voyez a.	5 1/4	Cologne 1/4	
	13	6 1/2	N° 53. De Hambourg à Cologne.
Par Königstein.		D'Elberfeld à Iserlohn v. N° 16.	jusqu'à Lerse (N° 52.) 9 1/4
Königstein	1	(16 1/4 m. Prix 2 éc. 2 1/2 gr. d'arg. la pl.)	Minden 1 1/2
Wurges	1 1/2		Rinteln 1
Limbourg	1 1/2	N° 51. D'Elberfeld à Wetzlar.	Lemgo 1
jusqu'à Cologne (N° 33.)	8 1/4	Ronsdorf 3/4	Paderborn 2
	12 1/4	Luttringhausen 1/2	Lippstadt 1 1/2
N° 47. De Dusseldorf à Munster et Osnabruck.		Lennepe 1/2	Huldorp 1 1/2
(pr d. le vélocif. 4 éc. 14 gr. d'arg.)		Born 1/2	Hamm 1 1/4
	Milles	Huckeswagen 3/4	Unna 1 1/4
Ratingen	1 1/2	Wipperfurth 1	Schwerte 3/4
Mulheim s. l. R.	2 1/4	Ohl 1 1/4	Iserlohn 3/4
Oberhausen	1	Meinerzhagen 1 1/2	Hagen 1
Dorsten	3	Drolshagen 2	Schwelm 1
		Olpe 3/4	Wermerskirchen 1
		Dillenhutte 2 1/2	Cologne 2
		Siegen 1	26 3/4

**N° 54. De Hambourg
à Francfort s. l. M.**

	Postes
Haarbourg	3/8
Welle	2
Soltau	2
Bergen	1 5/8
Celle	1 5/8
Schillerslage	1 1/4
Hannover	1 1/4
Tiedenwiese	1
Brugge	1
Ammenhausen	3/4
Eimbeck	3/4
Nordheim	1
Göttingue	1
Dransfeld	3/4
Munden	3/4
Cassel	1
Francfort (voyez N° 34.)	7 1/8
	25 1/4

**N° 55. De Hambourg
à Leipsic.**

Haarbourg	3/8
Welle	2
Soltau	2
Bergen	1 5/8
Celle	1 5/8
Ohof	1 3/4
Brunswic	1 3/4
Wolfenbut- tel	3/4
Roclum	1 1/2
Halberstadt	2
Aschersleben	2 3/8
Cœnnera	1 7/8
Halle	1 3/4
Schkeuditz	1 1/2
Leipsic	1
	23 7/8

**N° 56. A. De Heidel-
berg à Francfort
et Mayence.**

Weinheim (sta- tion de poste)	1
Heppenheim (p.)	3/4
Bensheim	1/4
Auerbach	1/8
Bickenbach (p.)	7/8

	Postes
Darmstadt (p.)	7/8
Langen (p.)	3/4
Francfort (p.)	3/4
Hœchst	1/2
Hattersheim (p.)	1/2
Hochheim	1/2
Mayence (p.)	1/2
	7 3/8

**N° 57. B. De Heidel-
berg à Mayence
par Mannheim.**

	Postes
Mannheim (p.)	1
Oggersheim (p.)	1/4
Frankenthal	1/4
Worms (p.)	1/2
Oppenheim (p.)	1 3/8
Nierstein	1/8
Mayence (p.)	1
	4 1/2

**N° 58. De Leipsic à
Francfort s. l. M.**

Lutzen	1 1/4
Weissensfels	1
Naumbourg	1
Eckartsberge	1
Weimar	1 1/2
Erfurt	1 1/2
Gotha	1 1/2
Eisenach	1 3/4
Markstahl	3/4
Vach	1
Buttlar	3/4
Hunefeld	1
Foulde	1
Neuhof	3/4
Schluchtern	1
Saalmunster	1
Gelohausen	1
Hanau	1 1/2
Francfort	1
	21 1/4

**N° 59. De Mannheim
à Strasbourg par
les côtes.**

Oggersheim	1/2
Hochdorf	3/4
Neustadt	3/4
Landau	1

	Postes
Barbelroth	3/4
Wissembourg *	3/4
Strasbourg (N. 63)	7 1/4
	11 3/4

*** Poste de France.
N° 60. De Mannheim
à Strasbourg, le
long du Rhin.**

Spire	1
Germersheim	1
Rheinabern	1
Lauterbourg	1
Beinheim *	1
Drusenheim	1
Wanzenau	1 3/4
Strasbourg	1 3/4
	9 1/2

*** poste de France.
N° 61. De Mayence
à Clèves.**

Remarques. De Mayence et Cologne partent journallement des bateaux à vapeur soit pour monter soit pour descendre le Rhin (voyez en les prix des places p. 494); de même partent tous les jours des Yachts de Mayence, qui, l'œu et le vent éant favorables descendent à Cologne en 2 jours et en remontent en 3 (v. p. 496.) Depuis que les bateaux à vapeur existent on ne loue guère plus des extra-Yachts.

Milles	
De Mayence à	
Biberich	1/2
Ellfeld	3/4
Hattenheim	1/2
Geissenheim	1
Rudesheim	1/2
Asmannshausen	1/2
Lorch	1/2
Bacharach	3/4
Caub	1/4
Oberwesel	1/4
St Coar	1
Boppard	2 1/2
Braubach	1 1/2
Lahnstein	1/2
Coblence	1/2
Cunostein-Engers	1

	Milles	Postes	Postes
Neuwied	3/4	Courcelles-	Ellwangen
Andernach	1	Chaussy	Buhlerthann
Leidesdorf	1 1/2	Metz	Hall
Namedy	1 1/4	21 1/2 m. 7 3/4 p.	Oehringen
Niederhammer-			Heilbronn
stein et Fornich	1 1/8	N° 63. De Mayence	Furfeld
Sinzig	1 1/4	à Strasbourg.	Sinzheim
Linz	1 1/4	Oppenheim	Mauer
Erpeler Ley	1 1/2	Worms	Heidelberg
Remagen	1 1/2	Oggersheim	19
Unkel	1 1/2	Hochdorf	N° 66. De Munich à
Oberwinter	1 1/4	Neustadt	Strasbourg.
Siebenberge	1 1/4	Landau	Schwabhausen
(sept-monts)	1 1/4	Barbelroth	Eurasbourg
Bonn	1 1/2	Wissembourg *	Augsbourg
Cologne et Deuz	2 1/2	Sulz	Carlsrouhe
Muhlheim	1 1/2	Hagenau	(N° 8.)
Woringen	1 1/2	Brumpt	15 1/2
Dormagen et		Strasbourg	Rastatt
Monheim	1 1/4	post. d'Allem.	Stollhofen
Zoons	1 1/2	de France	Bischoffsheim
Neuss	1	Poste de France.	Kehl
Dusseldorf	1 1/4	N° 64. De Munich à	Strasbourg
Kaiserswerth	3	Bale.	25
Geldub	1 1/2	Pfaffenhofen	N° 67. De Nurem-
Wesel	2	Inningen	berg à Bale.
Clèves	2	Landsberg	Schwabach
	33 1/8	Buchloe	Wassermun-
		Mindelheim	genau
N° 62. De Mayence		Memmingen	Gunzenhausen
à Metz.		Wurzach	Oettingen
(Les prix de place v.		Waldsee	Nördlingen
p. 99.)		Althausen	Neresheim
Niederrolm	1 1/2	Pfullendorf	Hermaringen
Werrstadt	1 1/2	Stockach	Nerestetten
Alzey	1 1/2	Singen	Ulm
Kirchheim-Bo-		Schafhouse	Ehingen
landen	1 1/2	Lauchingen	Riedlingen
Standebuhl	1 1/2	Waldshut	Mengen
Sembach	2	Laufenbourg	Möskirchen
Kaiserslautern	1 1/2	Rheinfelden	Stockach
Landstuhl	2	Bäle	jusqu'à Bale
Bruchmühlbach	1 1/2	21 3/4	(N° 64.)
Hombourg	1 1/2	N° 65. De Munich à	8 1/2
Rohrbach	2	Heidelberg.	24 1/4
Saarbrücken	2	Schwabhausen	N° 68. De Nuremberg
Forbach	1 1/2	Aichach	à Francfort s. l. M.
		Holzheim	Farnbach
		Donauwerth	Langenzen
St Avoild	2 1/4	Habsbourg	Emskirchen
Foligny	2	Nördlingen	Langenfeld

	Postes	Postes françaises	Postes françaises
Possenheim	1 $\frac{1}{4}$	N^o. 72. De Strasbourg à Paris.	La Ferme-de-Paris $\frac{1}{2}$
Kitzingen	1		La Ferté-sous-Jouarre 2
Wurzburg	1		St-Jean-les-deux-Jumeaux 1
Francfort (N. 78)	7 $\frac{3}{4}$		Meaux 1 $\frac{1}{2}$
	14 $\frac{3}{4}$		Claye 2
N^o. 69. De Nuremberg à Mannheim.			Bondy 2
Kloster-Heilsbronn	1 $\frac{1}{2}$		Paris * 1 $\frac{1}{2}$
Anspach	1		60 $\frac{3}{4}$
Feuchtwang	1 $\frac{1}{2}$		* A l'entrée et sortie de Paris une poste de plus.
Crailsheim	1 $\frac{1}{4}$		N^o. 73. De Strasbourg à Rastatt.
Schwäbisch Hall	1 $\frac{1}{2}$	Postes allem.	
Oehringen	1 $\frac{1}{2}$	Kehl 1 $\frac{1}{2}$	
Heilbronn	1 $\frac{1}{4}$	Bischoffsheim 1	
Furfeld	1	Stollhofen 1	
Sinzheim	1	Rastatt 1	
Wiesenbach	1	3 $\frac{1}{2}$	
Heidelberg	3 $\frac{3}{4}$	N^o. 74. De Stuttgart à Bâle.	
Mannheim	1 $\frac{1}{4}$	Waldenbuch 1	
	14 $\frac{1}{2}$	Tubingen 1	
N^o. 70. De Ratisbonne à Stuttgart.		Hechingen 1 $\frac{1}{4}$	
Saal	1 $\frac{1}{4}$	Bahlingen 3 $\frac{3}{4}$	
Neustadt	1 $\frac{1}{4}$	Aldingen 1 $\frac{1}{2}$	
Ingolstadt	2	Tuttlingen 1	
Neubourg	1 $\frac{1}{2}$	Engen 1 $\frac{1}{2}$	
Bourghheim	1	Hilsingen 3 $\frac{3}{4}$	
Donsauwerth	2	Schafhouse 1	
Dillingen	1 $\frac{1}{2}$	Lauchingen 1 $\frac{3}{4}$	
Herrmaringen	1 $\frac{1}{4}$	Waldshut 3 $\frac{3}{4}$	
Heidenheim	1	Laufenbourg 1	
Weissenstein	1 $\frac{1}{4}$	Rheinfelden 1 $\frac{1}{2}$	
Göppingen	1	Bâle 1 $\frac{1}{2}$	
Plochingen	1	16 $\frac{1}{4}$	
Stuttgart	1 $\frac{1}{2}$	N^o. 75. De Stuttgart à Heidelberg.	
	17 $\frac{1}{2}$	Enzvingen 1 $\frac{1}{2}$	
N^o. 71. De Strasbourg à Bâle.		Knittlingen 1	
Postes franc.		Bretten 1 $\frac{1}{2}$	
Kraft	2	Bruchsal 1 $\frac{1}{4}$	
Friesenheim	1 $\frac{1}{2}$	Wiesloch 1	
Markolsheim	2 $\frac{1}{4}$	Heidelberg 3 $\frac{3}{4}$	
Neubreysach	2	6	
Fessenheim	1 $\frac{1}{2}$		
Banzenheim	1 $\frac{1}{4}$		
Gross-Kembs	2		
Bourglibre	1		
Bâle	1 $\frac{1}{2}$		
	15		
		* De Strasbourg à Ittenheim une demie poste de plus et de Nancy à Vélaine un quart de poste.	
		** On accorde un quart de poste à la sortie de Châlons.	
		Une autre route, même distance, par Louisbourg, Heilbronn et la vallée du Necke.	

N^o. 76. De Trèves à Metz.

(9 francs la place dans la diligence.)

Saarbourg	3 m.
Perl	2 3/4 "
Sierk	1/2 "
Thionville	2 "
Metz	3 3/4 p.

8 1/4 M. 3 3/4 p.

De Trèves à Coblenze v. N^o. 36.De Trèves à Aix-la-Chapelle v. N^o. 4.N^o. 77. De Vienne à Augsburg.

	Postes
Purkersdorf	1
Sieghardskirchen	1
Bärschling	1 1/2
St Pöelten	1
Mölk	1 1/2
Kemmelbach	2 1/2
Amstetten	1 1/2
Strengberg	1
Ens	1 1/2
Linz	1 1/2
Esferding	1 1/2
Beyerbach	1
Siegharding	1
Scharding	1
Passau	2
Vilshofen	2
Plantling	2
Straubingen	1 1/2
Pfader	1 1/2

Postes

Ratisbonne	1 1/2
Postsaal	1 1/4
Neustadt	1 1/4
Geisenfeld	1 1/2
Waidhofen	1 1/2
Aichbach	1 1/2
Augsbourg	1

37

N^o. 78. De Wurzburg à Francfort s. l. M.

Rosbrunn	1
Esselbach	1 1/2
Rohrbrunn	1
Aschaffenburg	1 1/2
Dettingen	3/4
Hanau	1
Francfort	1

7 3/4

N^o. 79. De Coire à Constance.

Ragatz	1 1/4
Werdenberg	1 1/2
Oberried	1 1/2
Rheineck	1 1/2
Rorschach	1/2
Hub	1 1/2
Constance	1 1/2

9 1/4 p. ou 18 1/2 m.

N^o. 80. De Coire à St-Gal.

Rorschach (v. N ^o . 79.)	6 1/4
St-Gal	1

7 1/4 p. ou 14 1/2 m.

N^o. 81. De Coire à Milan.

(Fl. 25. 30 cr. la personne par la dilig.)

a. Route par-dessus le St Bernhard.

	Poste
Thusis	1 3/4
Splügen	1 3/4
Hinterrhein	1
St Bernhardin	1 1/4
Misör	1
Roveredo	1 1/2
Bellinzone	3/4
Lugano	2
Come	1 3/4
Barlasina	1 1/2
Milan	1 1/3

15 3/4 p. 31 1/2 m.

b. Route par-dessus le Splügen.

De Coire jusqu'à Splügen (v. route a.)	3 1/2
Berghaus	3/4
Isola	3/4
Chiavenne	1 3/4
Ripa	3/4
Traversée du lac de Come	5
Milan	3

15 1/2 p. 31 m.

Notices pour les voyageurs en poste extraordinaire ou en diligence.

1. Aux endroits suivants on paye par cheval et pour la poste simple 15 cr. en sus du taux ordinaire de la poste extraordinaire: *Francfort sur le Mein*, *Mayence* (mais seulement par les étrangers, qui passent par la ville), *Wurzburg*.

2. Dans le grand-duché de *Bade* le taux de la poste extraordinaire se modifie suivant les prix du fourrage: 1 fl. 15 cr. — 1 fl. 30 cr. — 1 fl. 45 cr. par cheval ou pour la poste simple. — Pour les chaises de poste: a) Pour une calèche ouverte 30 cr. — 36 cr. — 42 cr. — b) Pour une voiture couverte 40 cr. — 50 cr. — 1 fl. — l'un et l'autre

pour des $\frac{1}{2}$ ou $\frac{1}{3}$ de poste, pour des postes entières et plus. — Le *graisage*, avec de bonne graisse, 20 cr., avec du vieux-oin ordinaire 12 cr. Si le voyageur fournit lui-même la graisse, il ne paye que 8 cr. pour la peine. — *Pour-boire* aux postillons: a) De deux chevaux pour $\frac{1}{2}$ poste 24 cr. — pour $\frac{3}{4}$ de poste 30 cr. — pour une poste 36 cr. — $\frac{1}{4}$ de poste 42 cr. — $\frac{1}{2}$ de poste 48 cr. — b) De trois chevaux: pour $\frac{1}{2}$ poste 30 cr. — $\frac{3}{4}$ de poste 36 cr. — 1 poste 45 cr. — $\frac{1}{4}$ de poste 54 cr. — $\frac{1}{2}$ de poste 1 fl. — c) De quatre chevaux: pour $\frac{1}{2}$ poste 48 cr. — $\frac{3}{4}$ de poste 1 fl. — 1 poste 1 fl. 12 cr. — $\frac{1}{4}$ de poste 1 fl. 24 cr. — $\frac{1}{2}$ de poste 1 fl. 36 cr. — d) De six chevaux: pour $\frac{1}{2}$ poste 1 fl. 12 cr. — $\frac{3}{4}$ de poste 1 fl. 24 cr. — 1 poste 1 fl. 36 cr. — $\frac{1}{4}$ de poste 1 fl. 48 cr. — $\frac{1}{2}$ de poste 2 fl.

3. A Francfort sur le Mein, dans le *grand-duché de Hesse*, dans la *Hesse-Hombourg* et dans le *duché de Nassau*, le tarif de la poste extraordinaire est le même que dans le pays de Bade. — Pour Francfort et Mayence voyez N° 1. — Pour les *voitures à fournir* on paye par poste: a) A Francfort: Chaises de poste mi-couvertes 40 cr. — voitures couvertes à 4 places 1 fl. b) Dans le *grand-duché de Hesse*: Chaise de poste ouverte 30 cr. — mi-couverte 48 cr. — voiture couverte et fermée 1 fl. — *Graisage* 12 cr. — *Pour-boire* au postillon: a) A Francfort pour 2 chevaux 40 cr. — 3 chev. 50 cr. — 4 chev. 1 fl. — 6 chev. 1 fl. 40 cr. b) Dans le *grand-duché de Hesse* 5 cr. en sus pour chaque cheval. — Dans la *Bavière-rhénone* on paye pour une station de 2 milles d'Allemagne par cheval 1 fl. 30 cr., autant dans les grandes villes du royaume; dans les autres parties 1 fl. 15 cr. Les *pour-boire* au postillon sont les mêmes qu'en Hesse et à Francfort. Le prix des chaises et le *graisage* est assez généralement comme dans le pays de Bade. Le même tarif est adopté dans le royaume de *Wurtemberg*. Dans les *états d'Autriche*, notamment dans le *Tyrol* et le *Vorarlberg*, on paye pour une station de 2 milles, par cheval 60 cr. monnaie de convention, pour une calèche couverte 30 cr., pour une calèche ouverte 15 cr., *graisage* 8 cr. (4 cr. si le voyageur fournit la graisse); *pour-boire* au postillon par cheval 15 cr. — Dans la *Suisse*, le service des postes n'est organisé que dans le canton d'Argovie, sur la route de Bâle à Schaffhouse; dans les cantons de Vaud et Valais, sur la route de Genève en Italie; dans le canton des Grisons pour la route par le Splügen et le Bernardino; dans les cantons de St Gall et de Thurgovie, le long du lac de Constance, sur la route de Coire à Constance. Dans tous les autres endroits il faut se servir de voitures de louage. Le tarif est très-différent. Terme moyen, on paye par station de 4 lieues de Suisse pour un cheval et une voiture 5 flor. de Suisse ou 3 fl. 27 cr. monnaie de convention, et pour *pour-boire* au postillon 8 à 10 batz ou 22 à 27 $\frac{1}{2}$ cr. monnaie de conv. — En France, on paye par poste 1 fr. 50 cent. *Pour-boire* au postillon 75 cent. par poste; pour une chaise 1 fr. 50 cent., *graisage* 50 cent. *

* 1 franc = 100 cent. = 8 gros 4 pf. — Une poste en France est de 2 lieues de poste (4000 toises ou 2070 perches du Rhin), ainsi 60 perches de plus qu'un mille prussien. — 15 milles d'Allemagne = 14 postes françaises. — En France on voyage ordinairement avec le courrier ou par la diligence. Le premier va en 2 jours de Strasbourg à Paris, la seconde en 3 jours. C'est la manière la plus vite et la plus économique de voyager. On paye de Strasbourg à Paris (110 lieues) avec le courrier 93 fr par place, et avec la diligence: Coupé 30 fr., intérieur 25 fr., rotonde 20 fr., et au conducteur qui paye les postillons: 10 fr.

— Dans le royaume de Prusse, on paye par cheval pour 1 mille dans les provinces de Clèves-Berg, du Rhin inférieur et de Westphalie 12½ gros d'argent (dans les autres provinces 10 gr. d'arg.), pour une voiture ouverte par station 7½ gr. d'arg., pour une voiture couverte 15 gr. d'arg.; au waguemestre par station 2½ gr. d'arg., dans les grandes villes 5 gr. d'arg.; pareille somme pour graissage (quand on graisse). Le pour-boire des postillons monte par mille pour 2 à 3 chevaux à 5 gr. d'arg. (dans les autres provinces à 3¾ gr. d'arg.), pour 4 chevaux à 7½ gr., pour 5 et 6 chevaux à 18 gr. d'argent. Le nombre de chevaux qu'on attèle dépend de la qualité des chemins et des voitures, ainsi que du volume et du poids de la charge, sur lequel objet il existe un tarif bien précis. On ne compte rien pour les enfants de 5 ans et au-dessous. Dans une voiture à 2 chevaux le postillon a son siège sur le devant de la voiture; s'il y a 3 chevaux, il monte à cheval. Pour l'expédition de la poste extraordinaire, on accorde ¼ d'heure; sur les chaussées un mille doit être parcouru en ¾ d'heure, sur les autres routes en 1 heure.

4. Celui qui arrive par la poste extraordinaire ou aussi par la poste ordinaire et qui veut continuer sa route avec une voiture de louage, est obligé, suivant les règlements locaux, de s'arrêter dans un endroit pendant 24, 48 et 72 heures jusqu'à ce qu'il puisse partir avec une pareille voiture. Dans quelques pays, p. e. en Prusse, il faut prendre un billet de poste très-cher, quand on arrive de l'étranger avec une voiture de louage, et qu'on veut continuer sa route avec la même voiture, mais que pourra se faire alors de suite.

5. Il est défendu de transporter parmi ses propres effets des lettres, des paquets etc. adressés à d'autres personnes.

6. Il n'est pas permis aux postillons d'entrer au cabaret ou de s'arrêter trop long-tems sans la permission ou la demande des voyageurs.

7. Aucune poste extraordinaire ne peut aller plus loin qu'à la plus prochaine station.

8. Il est défendu au postillon de fumer du tabac sans le consentement des voyageurs, s'il est sur le devant de la voiture.

9. On peut retourner avec les mêmes chevaux de poste avec lesquels on est arrivé, pour la moitié du prix de la poste et du pour-boire, si cela se fait dans le délai fixé par le règlement.

10. Le changement de chevaux, à la rencontre de deux voitures de poste, ne peut se faire que du consentement des voyageurs.

11. Les maîtres de poste d'une station ne peuvent être obligés à tenir prêts les chevaux commandés que tout au plus pendant 5 à 6 heures, et celui qui laisse passer plus d'une heure pour faire usage des chevaux commandés d'avance, ou qui ne les emploie pas du tout, est tenu de payer un dédommagement. On est dispensé de payer ce dédommagement si, une heure avant le départ convenu, on prévient le maître de poste, qu'on différera le départ de quelques heures ou tout au plus jusqu'au lendemain.

12. L'ordre de l'expédition des voitures est le suivant: a) Les courriers; b) ceux qui ont commandé la poste d'avance; c) le voyageur qui est arrivé le premier à la station, s'il ne veut s'arrêter plus long-tems que le tems nécessaire pour changer de chevaux.

13. Courriers: a) S'il n'accompagnent pas une voiture, ils sont tenus de prendre un avant-coureur. b) Leurs chevaux ne peuvent être

chargés que de petits objets qu'on peut fourrer dans les poches. c) Si, contre le règlement, ils vont au-devant du postillon et arrivent sans lui à la station, ils sont obligés d'attendre l'arrivée du postillon, avant de pouvoir continuer leur route. d) S'ils courent au-devant d'une poste extraordinaire, ils sont obligés d'attendre l'arrivée de cette dernière, avant de pouvoir aller plus loin.

14. Les diligences et les vélocifères (*Eilwagen*): * a) Le prix des places une fois payée, on ne le rend pas. b) Il est défendu de fumer du tabac sans le consentement de toute la société; la pipe doit être fermée d'un couvercle. c) Ordre de l'expédition: aa) Ceux qui viennent de plus loin, s'ils se font inscrire dès leur arrivée. bb) S'il y a collision entre des voyageurs qui viennent par des routes différentes, ceux qui ont parcouru la plus grande distance ont le premier rang. d) Il n'est pas permis de prendre avec soi de grands chiens. e) Il est défendu aux conducteurs et aux postillons aa) de s'arrêter devant les auberges et les cabarets, bb) de recevoir des personnes ou des paquets qui ne sont pas inscrits. Chaque voyageur peut protester contre cet abus. f) Il faut être présent au moment du départ et obéir en route aux avertissements du conducteur de remonter en voiture. g) Les passagers sont obligés de descendre partout où les diligences et les vélocifères s'arrêtent ordinairement. h) Un voyageur ne peut monter en diligence ni en descendre que devant le bureau d'expédition de la poste.

XI. - QUELQUES INSTRUCTIONS POUR LES GÉOLOGUES VOYAGEURS.

(Suivant l'*Agenda geognostica* de M^r DE LEONHARD, Manuel à l'usage des géologues; Heidelb. 1829. Ouvrage excellent et infiniment utile au naturaliste qui voyage).

AVANT d'entreprendre un voyage géognostique, il faut acquérir une connaissance générale des rapports minéralogiques de la province qu'on se propose d'examiner, et étudier les meilleurs ouvrages qui existent sur cette partie, en faire des extraits convenables, notamment suivant les localités, les écrire sur des feuilles détachées, pour pouvoir les emporter facilement et les consulter sur les lieux. Encore faut-il se procurer une bonne carte de la contrée qu'on veut parcourir, pour en avoir un aperçu général. S'il y a une carte géognostique spéciale de cette contrée, elle mérite naturellement d'être étudiée plus particulièrement. Enfin on fera bien de se préparer pour un pareil voyage par l'étude des collections locales des minéraux qui existent dans un canton ou dans une province. Par là on se familiarise avec la nature des montagnes et des substances dont elles sont composées. Cette connaissance préalable des corps non organisés d'une province est d'une utilité incalculable pour le voyageur.

* Voyez chaque route et ce qui la concerne dans l'ouvrage même aux endroits respectifs.

XI. Quelques instructions pour les géologues voyageurs. 517

Les outils nécessaires au minéralogiste en voyage sont différents, suivant le but qu'il se propose, l'étendue de son voyage et la nature des lieux qu'il veut parcourir. Pour examiner la qualité des roches et pour en recueillir des échantillons, on a besoin d'autres *marceaux* que de ceux que fournit le commerce. Il faut qu'ils soient fabriqués pour cet usage et qu'ils soient bien acérés. Leur forme et leur poids diffèrent aussi suivant le but qu'on a en vue. Voici cependant quelques observations générales à ce sujet : On fera bien de se pourvoir d'un *marceau* pesant 5 à 6 livres pour écorner ou détacher les roches, ensuite d'un *marceau* d'une grandeur moyenne et du poids d'environ 2 livres, et enfin d'un petit *marceau* de 8 à 10 onces pour tailler et façonner la roche détachée. Que le manche soit fait d'un bois tenace tel que le chêne et le frêne, et qu'il soit bien affermi au moyen de coins de fer ou de bois. Voyageant à pied, on porte ces *marceaux* le plus aisément en les suspendant à une bandouillère de cuir sur les épaules. — Outre les *marceaux*, on a besoin de quelques *ciseaux* de fer dur, de longueur et de force différentes, les uns pointus, les autres larges, pour fendre les roches schisteuses, pour détacher des cristaux et des pétrifications, qu'il faut enlever de la roche qui les renferme; ensuite des *tenailles* pour façonner des pierres schisteuses etc., un *pic* de mineur pour écarter la terre végétale, les débris et autres obstacles.

Pour déterminer la direction des couches, on a besoin d'une *boussole* de mineur qui a cela de particulier qu'elle n'est pas divisée en degrés, mais en heures, et que les points cardinaux sont indiqués à l'inverse. Pour déterminer l'inclinaison *la position verticale* des couches etc. on se sert du *demi-cercle gradué*, en laiton, divisé en deux fois 90°.

Pour examiner plus exactement les corps, on a des *loupes* de différente force. Elles servent à reconnaître des parties conglomérées que l'œil nu ne peut distinguer. Il faut en outre un *goniomètre* pour mesurer les rapports des angles qu'on observe dans certaines roches, et qu'il est important de connaître, dans certains cas particuliers. On se pourvoira en outre d'un *briquet en acier* pour essayer la dureté des corps, ou d'une petite boîte avec des morceaux de minéraux (p. e. du diamant, du saphir, du quartz, du feldspath), moyens très-essentiels pour connaître la dureté des corps; puis il faut une *lime* pour déterminer la touche; une *baguette aimantée* et un appareil pour éprouver la force magnétique; un *chalumeau* et une pincette avec des pointes de platine; de l'*acide nitrique*, dans un flacon de verre fort avec un bouchon de verre fermant hermétiquement, que l'on conserve le mieux dans un étui de fer-blanc, afin de pouvoir constater la présence de la chaux carbonatée dans certaines roches. — Pour des voyages lointains dans des pays peu connus et peu fréquentés, un appareil chimique complet sera d'une grande utilité.

Parmi les *instruments de physique* un *baromètre* rendra surtout des services essentiels non seulement pour pouvoir déterminer l'élevation au-dessus du niveau de la mer des lieux qu'on parcourt, mais aussi l'élevation relative des différentes hauteurs et l'épaisseur de certaines couches. Le *thermomètre* est nécessaire, d'abord parce que sans lui la détermination exacte des hauteurs à l'aide du baromètre,

n'est guère possible; ensuite parcequ'il fait connaître la température dans des puits profonds et dans des cavernes. A cet effet, on peut aussi se servir du *thermomètre à registre*. Pour examiner la pesanteur spécifique des sources, notamment des sources thermales et salées, on a besoin d'un *aréomètre*, et d'un *bathomètre* pour constater la profondeur des lacs; mais parceque cet instrument nouvellement inventé n'est pas encore assez perfectionné, on peut aussi se servir d'un *fil à plomb*. Rarement on a besoin d'un *hygromètre*, pour vérifier l'humidité de l'atmosphère.

On fera bien de se pourvoir aussi de quelques instruments et appareils pour *dessiner* à la main des profils et des vues. On fait passer au lait les dessins au crayon pour leur donner plus de solidité. Des dessins au crayon noir et blanc sur papier de couleur font un très-bel effet.

Quand à l'*habillement*, le géologue voyageur suivra les règles générales que nous avons données plus haut p. 481. Un habit-veste avec plusieurs poches en peau ou de toile doublée, quelques vestes de différentes étoffes suivant la température de la saison et des pays, un pantalon large d'une étoffe solide et pas trop légère sont à recommander. La tête sera le mieux couverte par un chapeau de paille blanc, ou une casquette légère et pliante avec un garde-vue et un garde-nuque. La meilleure chaussure sont des souliers garnis de clous forts, des guêtres de drap ou de cuir. Contre les pluies ou les neiges, on se munira d'un manteau de toile cirée ou d'un parapluie léger. Pour voyager dans les hautes montagnes, on a besoin d'un bâton solide, garni d'une pointe de fer et de crocs qu'on attache aux souliers, afin de ne pas glisser sur la neige, la glace et l'herbe sèche des prairies sur les pentes des montagnes. Dans ces voyages, il faut se pourvoir en outre de longues cordes, de haches et de pioches. Un télescope achromatique sert à observer les objets lointains et à s'orienter dans des contrées fort étendues. On peut marquer sur le bâton de voyage des pieds et des pouces pour pouvoir mesurer certains objets, et pour être à même de déterminer l'épaisseur des couches et des bancs dans les montagnes on se servira de la brasse (Lachter).

TRADITIONS POPULAIRES

AUX

ENVIRONS DU RHIN, AU MONT-TAUNUS

ET AUX

ENVIRONS DE LA FORÊT-NOIRE.

Il n'y a point de contrées d'Allemagne aussi couverte de vieux châteaux et de ruines de couvents que celles que le présent Manuel nous fait connaître. Beaucoup de maisons illustres, qui y vivaient, sont éteintes, leurs noms mêmes sont oubliés. Mais le peuple en perpétue le souvenir par des traditions merveilleuses qui réveillent l'attention du voyageur, semblent le transporter dans le pays des romans, et rendent vraiment poétique le voyage du Rhin. Car les traditions se rattachent aux monuments en ruines d'un tems glorieux enseveli sous des débris. Ces fantômes échauffent l'imagination ; on se transporte avec d'autant plus de penchant vers les tems passés, que des traces historiques réalisent ce qu'ils ont de merveilleux. — On a vu avec plaisir en prenant notre guide en main le récit de quelques unes de ces traditions fixer l'attention sur des ruines auxquelles elles donnent tant d'intérêt, et je crois bien mériter du lecteur en ajoutant de nouveaux récits à ceux qui ont embelli la troisième édition. — Si quelque lecteur venait à trouver une frivolité insipide dans ces historiettes, je le prierais de ne pas perdre de vue que nos géologues sont parvenus dans leurs excursions à certains points où le pays des contes est limitrophe, et combien il est à parier qu'ils seront plus d'une fois tentés d'en franchir les bornes.

I. L'EMPEREUR FRÉDÉRIC I. ET GELA.

Le franc et preux chevalier d'*Hohenstauffen*, *Frédéric-Barberousse*, coulait des jours paisibles dans son château de la *Wétéravie* avant d'avoir acquis le duché de *Souabe*. Il avait alors vingt-trois ans et toute la vigueur d'une vie qui devait être le tissu d'actions héroïques.

Gela était fille d'un de ses vassaux. Belle et gracieuse, elle enflamma des feux de l'amour le jeune *Frédéric*, qui bientôt ne vécut plus que pour elle. Il la rencontre un jour sous l'arcade qui conduit de la chapelle à l'intérieur du château. Saisi à la vue de cette beauté ingénue il lui prend la main, et lui dit d'une voix tremblante et entre-coupée : Belle *Gela*, je vous aime, et ne puis vous le celer plus longtemps. — *Gela*, immobile, rougit, se trouble, baisse les yeux. — Ne vous fâchez pas, dit *Frédéric* en pressant de ses lèvres la main qu'il laissa échapper et il disparaît tout-à-coup.

Depuis cet instant *Gela* semble éviter le jeune duc ; il en devient mélancolique et presque misanthrope. Tout ce qui l'entoure voit le

changement qui se fait dans son caractère; personne ne peut en soupçonner la cause. Cela seule en est instruite; mais c'est un secret qu'elle garde inviolablement dans son sein.

Un soir ils se rencontrent dans un bosquet solitaire de la Kinz. Gela cueillait des plantes pour préparer une potion à une sœur infirme. Frédéric la salue respectueusement, mais comme en se croisant sur un sentier étroit Frédéric vient à toucher un bord de la robe de la belle Gela, sa vue s'obscurcit, il chancelle en soupirant vers un arbre voisin, où il a peine à se soutenir. — Gela touchée de ce spectacle est bientôt attendrie; l'amour se glisse dans son cœur; elle s'approche gracieusement, lui donne la main et lui dit: Demain une heure avant l'aurore vous me trouverez à la chapelle.

A peine était-il minuit que Frédéric était au rendez-vous. Le sommeil n'avait pas appesanti ses paupières. Cela paraît au chant du coq, se place doucement près d'elle sur un banc et dit: Vous m'aimez, je ne vous cacherai pas que je vous aime aussi, mais sans espoir d'être à vous. Car vous ne pouvez prendre pour épouse qu'une fille de comtes ou de ducs. — Frédéric voulait l'interrompre, mais lui fermant la bouche avec douceur, elle continua: Je ne possède rien que mon amour, ce n'est pas assez pour vous mériter. Ecoutez-moi. Nous sommes dans un lieu saint. Si je faillis, voilà la mère des miséricordes. Si vous y consentez, je vous verrai ici tous les jours et à la même heure. Ailleurs je ne puis vous voir sans témoins, que notre amour reste pur; je ne veux pas l'emporter autrement dans un autre monde. — L'adolescent la contemple, il croit voir un être d'un ordre supérieur, il se croit initié à une nouvelle vie. Qu'il eût échangé volontiers toutes ses grandeurs contre une cabane, contre un instrument de labourage! Mais Gela le rappelle à sa vertu; elle le fortifie contre le danger d'une molle passion. Chaque aurore les voit sous les voûtes de l'enceinte sacrée. Frédéric goûte les délices d'un amour pur sur le sein de Gela, mais rien de sensuel ne trouble sa félicité.

Ainsi se passe la plus heureuse année de sa vie. Conrad se rend avec les forces de l'empire à la Terre sainte, et Gela rappelle à Frédéric qu'il est tems de courir la carrière de l'honneur. Notre amour est éternel! s'écrie le jeune duc, et il lui tend la main pour de tendres adieux. Eternel! dit Gela, laissant pancher sa tête sur le sein de son amant.

Frédéric revient de la Palestine couvert de gloire et s'empresse de regagner les bords de la Kinz. La mort de son père l'avait laissé maître du duché de Souabe. Il croit retrouver sa Gela, mais elle avait pris le voile. Un billet, qu'elle lui laisse, manifeste ses intentions:

« Tu es duc, tu dois choisir une épouse. Une année entière
« de bonheur avec toi me laisse un souvenir qui fera le bonheur
« de toute ma vie. Notre amour est éternel! »

Frédéric comprend parfaitement le sens du billet, et jure de se rendre digne de l'affection de sa bien-aimée. Portant sans cesse ce précieux billet sur son cœur, il choisit quelques années après une épouse qu'il était assuré de ne pouvoir aimer, et posa sur le lieu même du bosquet où il parla à Gela la première pierre de la ville de Gela (Gelnhausen) qui est un souvenir permanent de l'amour fidèle du preux Hohenstaufen.

II. LE CHATEAU D'EPSTEIN.

On trouve dans les montagnes du Taunus quatre charmants vallons que le printemps orne annuellement de ses plus belles fleurs, de ses plantes les plus salutaires. C'est sur ces vallons que domine tristement d'une roche escarpée le château solitaire d'Eppstein. Eppo l'a bâti dans un tems dont il ne reste plus de traces. Un jour il s'y était égaré à la chasse; car alors toute la contrée était sauvage et n'inspirait que de l'horreur. Eppo fatigué se couche négligemment au pied du rocher, sur un tapis de verdure arrosé d'une source qui sort de la fente de cette masse informe. Il s'endort, se réveille, et repose il se relève pour chercher son chemin, lorsqu'il entend la voix mélodieuse d'une femme. L'air et les paroles étaient mélancoliques et paraissent sortir du sein des rochers. Le chevalier se débarasse à travers les ronces et les buissons, espérant trouver un sentier vers le lieu d'où part la voix qui l'a charmé. Il se trouve enfin à l'entrée d'une grotte où est assise une demoiselle d'une éblouissante beauté. La romance plaintive était achevée, des larmes abondantes inondaient son visage qu'elle essuyait avec les boucles des longs cheveux châtains qui flottaient sur son cou d'albâtre. Elle voit le chevalier, étend les bras et implore son secours d'une voix faible et tremblante.

Eppo lui demande qui elle est et ce qui l'a conduite dans ce désert ?

— Je ne puis vous en dire qu'un mot, dit-elle, car bientôt l'heure est écoulée qui retient mon tyran dans un sommeil léthargique. Je suis Bertha née au Bremthal, château qui est là bas. Le géant qui domine dans ces contrées, a tué mon père et mes frères et me retient prisonnière dans ces lieux où il me tourmente des feux de sa passion insensée. Souvent il a voulu me faire violence, mais dès que je me mets à prier à haute voix, il perd toutes ses forces et est hors d'état de me faire aucun mal. Tous les jours à midi il est surpris d'un sommeil dont aucune puissance humaine ne peut le tirer. C'est à ce moment, il repose sur cette point de rocher. — Eppo tire son sabre; je vais, dit-il, envoyer ce monstre dans les abîmes infernaux. — Ah! reprit Bertha, nul fer a de pouvoir sur mon horrible persécuteur.

Je vais le précipiter du rocher.

C'est impossible. S'il dort mille bras ne peuvent le tirer de sa place.

Fuyez avec moi !

Ne voyez-vous pas que je suis enchaînée? (Son pied était attaché aux parois de la roche.) Chaque fois qu'il va dormir il me retient ainsi sous son odieux joug.

Je vous délivrerai, belle inconnue, dùt-il m'en coûter la vie.

Un affectueux regard de reconnaissance exprime les sentiments de Bertha. Si vous y êtes déterminé allez au château de mon père. Le châtelain vous donnera le filet en mailles de fer que mon père a rapporté en trophée de la Palestine. Il est tissu d'un art merveilleux; nous y prendrons le monstre qui me persécute.

Ils prirent d'autres mesures. Eppo courut au château de Bremthal et en rapporta le filet le lendemain au lieu du rendez-vous indiqué par Bertha. Il n'avait pas attendu l'espace d'une heure dans le bosquet que Bertha lui cria de l'entrée de la caverne: Dieu nous envoie le moment favorable, le voilà vers la montagne qui se fait un

chalemeau ; vite le filet, et ne bougez que je ne vous appelle. — Le chevalier passe à travers la grille le filet souple qui se prête à toutes sortes de formes. Bertha grimpe promptement la haute roche et l'étend sur la place où le monstre a coutume de prendre son repos. Elle a soin de le couvrir de mousse qu'elle jonche des fleurs champêtres qui y croissent abondamment.

Midi approche ; le géant à demi endormi s'avance vers le lit parfumé des fleurs odoriférantes, et voit avec plaisir les douces attentions de sa belle captive. La joie qu'il en a lui fait oublier de l'attacher comme d'ordinaire ; il chancelle et tombe endormi sur la couche traîtreusement apprêtée. A peine est-il endormi que Bertha accourt replier sur lui tous les pans du filet, et appelle Eppo qui n'arrive qu'après beaucoup de fatigues ; car le vrai chemin passait par la grotte fermée, il lui faut se faire voie à travers les ronces et les épines ; enfin il arrive. Bertha vient à lui couverte d'une pudique rougeur et le prie de la ramener au château de son père dans le Bremthal. — Volontiers, dit Eppo, mais vous n'y seriez pas en sûreté contre le monstre qui enfin parviendra à briser son filet. Qui pourrait lui résister ! Qu'il meure ! Bertha soupire ; elle craint tout pour son libérateur. Mais il la conduit avec précaution au pied de la montagne ; la prie de l'attendre sans se livrer aux inquiétudes, remonte et s'efforce en vain de précipiter le monstre dans l'abîme, sur le penchant de laquelle il était couché. Ses efforts étaient sans succès. L'affreux colosse immobile ouvre les yeux et se voyant dans les lacets hurle des cris effroyables dont tous les vallons retentissent. Comme il fait un mouvement pour tâcher de rompre les mailles, Eppo en profite et le lance avec tant de vigueur vers les bords du rocher, que le poids du monstre l'entraîne en roulant jusqu'au fond du vallon. Tous ses membres sont brisés et suspendus aux points des rochers ; long-tems il lutte contre la mort qui enfin délivre la terre de son pouvoir tyrannique. Les oiseaux de proie se précipitent en foule sur ses membres palpitans et mêlent les cris funèbres de leur voracité aux accents plaintifs du monstre qui expire.

Eppo conduit son amante au château de ses pères. Après quelques semaines elle est son épouse. Il bâtit le château d'Eppstein et suspend à des chaînes à l'entrée du château les ossements du géant, comme un éternel souvenir.

III. FALKENSTEIN.

AU-DESSUS des fertiles vergers de Kronenberg, assez près de l'Altkönig, on voit sur une pointe de rocher les murs solitaires de *Falkenstein*. Une douleur muette plane sur ces décombres qui ne sont plus habités que par le merle des rochers. Le château presque inaccessible n'avait qu'un étroit sentier qui conduisait à une porte écartée. C'était le séjour d'un chevalier d'un esprit sombre et de mœurs grossières. *Irmengarde*, sa fille unique, était belle et affable. Si le chevalier était inhospitalier et âpre comme la roche qu'il habitait, l'aimable *Irmengarde* était comme l'étoile du soir qui répand une douce lumière sur un désert parsemé de roches. On ne pouvait la voir sans ouvrir son cœur à la confiance et à l'amour. Ce fut l'effet qu'imprima sa vue sur le jeune chevalier *Cunon de Sayn* que des affaires avaient

amené au vieux château. Un regard amical d'Irmengarde, une voix pleine des charmes de la beauté, furent le tison qui enflamma subitement le cœur de Cunon. En quittant ces lieux, il dit : je reviendrai demander sa main.

C'est à la faveur de cet espoir qu'il s'empressa de revenir au bout de quelques jours au château. Le père lui fit un froid accueil. Ils s'entretenaient à l'embrasure d'une fenêtre qui donnait sur les charmantes et vastes campagnes du voisinage. — Il n'y a point de château aussi bien situé que le vôtre, dit Cunon, mais qu'il est d'un difficile accès !

Qui vous a donc forcé d'y venir, reprend le père avec humeur.

Sire... Irmengard m'a captivé; je viens vous demander sa main.

Et le père sourit : c'était un mauvais présage; — quelques moments de silence — chevalier, dit-il, vous aurez ma fille; mais à une condition.

Je l'accepte sans balancer.

Eh bien ! faites percer un chemin jusqu'à ce château, que j'y puisse venir à cheval. Mais que ce soit cette nuit. M'entendez-vous ?

Cunon reste en suspens; le père se renfrogne, montre de l'entêtement. On se sépare.

Mais Cunon n'en est que plus amoureux, et la passion, à qui rien ne paraît impossible, lui fait tout hasarder.

Il gagne précipitamment ses mines, s'adresse à son vieil et fidèle maître-mineur et lui fait part de ses desseins. Celui-ci secoue la tête. Je connais, dit-il, le maudit nid de rocher; trois-cents mineurs n'y réussissent pas en huit jours, encore moins en une nuit.

Et Cunon de s'asseoir tristement à l'entrée de la galerie et d'y rester pensif, lors même que les vapeurs de la rosée du soir s'élevaient du sein des prairies. Il ouvre les yeux dans sa distraction et voit près de lui un vieux petit bon-homme dont les cheveux et la barbe étaient blanchis par l'âge.

Chevalier de Sayn, j'ai entendu ce que vous avez dit à votre vieux mineur. C'est un brave garçon, mais j'entends mieux le métier.

Qui es-tu ?

Les vôtres m'appellent moi et les miens le lutin, mais le nom n'y fait rien. Nous sommes un peu plus aériens, un peu plus agiles que les hommes, tout le monde en convient. Ce serait pour nous une bagatelle que de faire en une heure un chemin commode jusqu'au château de rocher.

Si tu le pouvais, et que tu le voulusses !

Je le puis, je le veux; mais contre une récompense, s'entend. Faites cesser la mine de Sainte Marguerite qui bientôt pénétrerait jusqu'à nos sombres demeures et il nous faudrait quitter la montagne. Voilà tout; vous n'y perdrez rien; à gauche vous trouverez des filons plus abondants; je vous donnerai la baguette propre à les indiquer; ils courent du couchant au levant; mais les lutins sont partout au Nord.

Cunon s'empresse d'assurer qu'il donnerait toutes les mines d'or et d'argent du monde pour être mis en possession de la belle Irmengarde, et le lutin lui promet que dès le matin ses vœux seraient satisfaits.

Cunon s'en retourne bien content chez lui. Mais au château de Falkenstein la belle Irmengarde appuyée tristement sur la fenêtre, était dans des transes mortelles. Son père lui avait dit ce que voulait

Cunon et les conditions qu'il devait remplir. Il était bien avant dans la nuit sans que ses beaux yeux fussent fermés à la lumière. Onze heures sonnent, et tout à coup elle entend le cliquetis des pioches, le fracas des pincés, la bêche qui fouille la terre, la pique qui entr'ouvre les rochers. Son cœur palpite, mais elle n'ose regarder à la fenêtre.

Le père éveillé par le bruit des outils entre dans la salle — Est-il fou, notre chevalier Cunon; le voilà qui va hacher mon sentier en pièces; nous ne pourrons plus descendre que guindés dans des corbeilles. — Il ouvre une fenêtre. Un vent impétueux agite les futaies, tous les arbres des bois penchent leur tête altière; les fenêtres, les portes s'ouvrent avec fracas; des ris éclatans percent les airs. Irmengarde se presse étroitement sur son père, fait ses signes de croix, balbutie des prières; mais bientôt le calme renaît; la nature rentre dans le silence; à peine un doux zéphir agite-t-il l'atmosphère.

Le père commence à respirer plus librement et cherche à calmer les inquiétudes d'Irmengarde. Il dit que c'est le démon de la chasse qui vient de passer, qu'il l'a quelquefois de même entendu dans sa jeunesse. Irmengarde s'en repose sur la parole du chevalier et n'a plus d'inquiétude; mais le vieux père n'est pas encore tout-à-fait rassuré, sa conscience n'est pas aussi pure que celle de sa fille. Incertain des suites de cet événement, il ne peut s'assoupir sur son fauteuil et ses yeux ne se ferment qu'à l'aurore lorsque les oiseaux des bois commencent leurs chants mélodieux.

Dès les premiers rayons du soleil le chevalier de Sayn sur son palefroi chéri passe rapidement le pont-levis. Au trapp du cheval, à ses hanissemens le père se réveille et se précipite à la fenêtre pour recevoir le cavalier qu'il croit descendu de la voûte empyrée. Cunon sourit un joyeux bon jour. Eh bien! sire de Falkenstein, ne monté pas commodément chez vous? Est-ce un songe, suis-je bien réveillé? dit le père, dont les yeux sont frappés de la largeur de la partie visible du chemin taillé en escargot dans la roche. Cunon entre dans la salle, jouit de la douce surprise d'Irmengarde, et fait le détail de ses inquiétudes et du secours inattendu de son lutin.

Je tiens parole, dit le père soulagé par ce récit; je tiens parole. Et il unit sans plus tarder les deux amants.

Le chemin du château subsiste encore et le vulgaire l'appelle communément le chemin du diable.

IV. ADOLPHSECK.

L'EMPEREUR Adolphe de Nassau étant en guerre avec le roi de France qui cherchait à mettre la division dans l'empire pour profiter de ses dépouilles, et marchant en Alsace à la tête d'une armée contre l'évêque de Strasbourg, qui tenait pour la France, fut blessé dans une escarmouche et porté dans un couvent de religieuses. Les saintes filles lui prodiguèrent leurs soins charitables, mais aucune ne le fit avec plus de zèle qu'une jeune novice dont le tour venait souvent de veiller auprès de lui. C'était Imagine, issue d'une des meilleures familles des Vosges. La grimpe et le bandeau virginal rendaient ses charmes encore plus séduisants. Adolphe fut bientôt guéri, mais il sentit que son cœur était blessé d'une plaie à jamais incurable.

Prenant un jour la main de la jeune garde-malade il lui dit: Je

ne sais, ma noble sœur, si j'ai à vous remercier. Vos bons soins m'ont procuré une prompte guérison; mais vos beaux yeux, votre aimable sourire, m'ont donné une bien plus dangereuse maladie. La novice rougit et se retira sans mot dire. L'empereur s'attendait à la revoir le soir à l'ordinaire, mais il en vint une autre; il apprit qu'Imaginé était indisposée. Cette nouvelle fut comme une funeste gelée printanière pour les jeunes amours d'Adolphe dont la fleur se flétrit avant qu'elle fût éclosée. Il devint triste et fâché, à peine avait-il un mot obligeant à dire à sa nouvelle garde. Trois journées entières Adolphe fut livré à ses tristes réflexions; mais ce soir à dix heures, comme tout dans le couvent était livré aux douceurs du sommeil, la porte de sa cellule s'entr'ouvre tout doucement, et la belle Imaginé entre un cierge à la main.

Sire, lui dit-elle, l'évêque de Strasbourg vous tend des embûches, et veut vous faire enlever cette nuit dans ce couvent. Je viens vous guider par un chemin sûr qui favorisera votre évasion. La petite porte la plus éloignée du jardin conduit à un bois d'où un sentier peu connu mène jusqu'au Rhin que vous pouvez gagner en une demi-heure. Un bateau pêcheur vous transportera à la rive droite, et je suis muni de la clef de cette porte.

Adolphe ne balance pas. Il n'a qu'un valet, il l'envoie avec des ordres secrets à Pfirt et à Bergheim qui commandaient ses troupes, et seul avec sa fidèle levrette il suit sa conductrice jusqu'à la porte qui mène à la forêt. Imaginé veut se retirer et rentrer dans le couvent, mais l'empereur lui fit des instances si vives et si touchantes pour qu'elle ne l'abandonnât pas, que l'amour secret qu'elle avait pour Adolphe l'emporta sur tous les scrupules de la religion. Jetant son voile elle s'enveloppe du manteau d'Adolphe et ils vont en se tenant la main jusqu'aux bords du Rhin. Là ils trouvent la cabane du pêcheur et gagnent heureusement sur la rive opposée un des châteaux de ce prince. Il lui fit bâtir un château dans la vallée bordée de rochers de l'Aar près de Schwalbach. C'est Adolphseck. Toutes les délices de l'amour firent le bonheur des amants dans ce désert qui n'était pas fréquenté. Adolphe oublie sur le sein d'Imaginé les fatigues et les erreurs de sa vie orageuse. Mais son étoile ne lui permit pas une longue suite de jours exempts de soucis. Albert d'Autriche aspirait au trône de l'empire et il trouva un nombreux parti par les intrigues d'Eppstein archevêques de Mayence, cousin germain d'Adolphe, mais son ennemi déclaré. Adolphe vient au devant de son compétiteur au-delà du Rhin, à la tête d'une armée accoutumée à cueillir les palmes de la victoire. Pour cette fois Imaginé ne put se résoudre à se séparer de son amant, elle le suit sous les vêtements d'un chevalier. Ce ne fut qu'avec peine qu'Adolphe put la déterminer à attendre au couvent de Rosenthal près de Worms l'issue d'un combat où les deux armées s'engagèrent dans les environs. Le brave Adolphe emporté par sa bouillante valeur tomba percé de coups, ce qui décida la perte de la bataille (l'an 1298). Imaginé inquiète, agitée de noirs pressentiments, avait passé tous le tems à pleurer, à prier à genoux dans le chœur de l'église. La nuit tombait et point encore de nouvelles qui pussent la rassurer sur le sort de son amant. La lune chasse les premières ténèbres, le calme règne de plus en plus lors qu'arrive à grands pas la chère levrette, compagne inséparable

d'Adolphe. Elle gémit à la porte de l'église et gratte à la robe de l'infortunée, revenant, retournant à la porte, gémissant et grattant encore, comme pour engager Imagine à la suivre. Pleine de terreur elle suit la fidèle chienne qui la conduit au champ de bataille, et jusqu'aux restes inanimés du malheureux monarque. Les feux mal éteints d'un bivouac laissent distinguer ses boucles flottantes, son visage pâle, le sang dont il est couvert. Imagine se roule dans son désespoir sur le corps de son amant et le fait enterrer à Rosenthal. La belle Imagine ne but ni ne mangea depuis et un matin on la trouva morte couchée sur le tombeau d'Adolphe.

Albert poursuit ses avantages et ne fut pas encore appaisé par le mort de son adversaire, il ruina jusqu'au château même, sur les ruines duquel le voyageur ne repose pas sans émotion.

V. LE CHEVALIER BROEMSER DE RUDESHEIM.

COMME St Bernard prêchait la croisade à Spire, Jean Brœmsler de Rudesheim prit la croix avec beaucoup d'autres gentils-hommes et alla en Palestine. Là il fit de grands exploits par la valeur de son bras, et son nom y fut honoré des Français et craint des Sarazins. Il y avait dans un vallon sauvage et pierreux un dragon qui s'était rendu redoutable à toute l'armée chrétienne; car il égorgait les valets qui y étaient envoyés pour faire du bois et de l'eau; de sorte que personne ne voulait plus se rendre dans le voisinage de ce monstre. Brœmsler met son casque, prend l'écu et l'épée, se rend au repaire du dragon et le tue comme il rampait hors de sa caverne. Le brave chevalier fut assailli dans ce moment par des infidèles qui étaient en embuscade et qui le firent prisonnier. Il languit long-tems dans les fers, et se voyant sans aucune espérance d'être racheter, il fit vœu que s'il revenait au beau Rhin il consacrerait au ciel Gisèle, sa fille unique, et lui donnerait le voile. Bientôt après le lieu, où Brœmsler était prisonnier, fut pris par ses compatriotes, et échangeant volontiers ses armes contre le bourdon et la calebasse il parcourut en pèlerin la France et l'Allemagne et débarqua sans éprouver aucun accident. Les larmes coulèrent de ses yeux en entrant dans le château et sa fille lui venant au-devant avec les gens de la maison, il ne pouvait exprimer que par un regard vers le ciel ce qui passait dans son ame. La belle Gisèle avait pendant les trois années d'absence de son père acquis la beauté de la jeunesse, et la joie de son retour l'embellit encore. Mais lorsque le vieux Brœmsler vint à parler de son vœu, Gisèle, comme frappée du coup de la mort, pâlit et tous ses traits se flétrirent. Elle avait donné depuis quelques mois son cœur à un jeune chevalier du voisinage, qui était parfaitement digne de son amour, qu'elle avait espéré voir approuver de son père. Elle se jeta à ses pieds, embrassa ses genoux et les arrosa de larmes. Elle lui représenta qu'elle voulait renoncer à son amour et qu'il ne devait pas la repousser de la maison où elle était née; qu'elle se ferait un précieux devoir de soigner sa vieillesse et d'adoucir les chagrins de l'infirmité. Elle lui rappelait le tems où il la portait encore enfant dans ses bras, et sa mère, dont le souvenir lui était toujours si cher. Mais ni larmes, ni paroles ne purent fléchir son opiniâtreté. Il la menaça de maudire les cendres de sa mère, si elle n'obéissait pas; son cœur se brisa; ses

sens se troublèrent. Elle se lève, ouvre la porte de la salle bâtie sur le Rhin — la tempête mugit dans toute l'enceinte du vallon — la malédiction de son père la persécute comme un spectre, voulant s'en délivrer elle se précipita dans l'abîme. On trouva le lendemain le corps près de la tour d'Hatton. Souvent le nautonnier voit dans le calme de la soirée son ombre planer sur les vieux murs du château et entend des accents plaintifs se mêler aux sifflements des vents. Le vieux Brœmscr, inconsolable, fit vœu de bâtir une église, pour le repos de l'ame de sa fille. Mais il oublia bientôt ce vœu. Un certain minuit il fut éveillé par un songe horrible. Le dragon qu'il avait tué autrefois en Palestine lui apparut ouvrant la gueule et menaçant de le dévorer. Mais tout-à-coup il vint une figure pâle et jeune qu'il reconnait pour sa Gisèle. A son aspect le monstre s'éloigna et au moment même les chaînes qu'il avait portées en Palestine tombèrent du mur avec fracas, et le réveillèrent tout tremblant de frayeur. Le matin du même jour un valet arriva de la campagne avec une image de la Ste Vierge. Un bœuf l'avait détérré en labourant, et l'image avait crié au secours. Aussitôt Brœmscr prit ses mesures pour l'accomplissement de son vœu. Il fit bâtir à l'endroit où l'image avait été trouvée une église et un couvent qu'il nomma *Noth Gottes* (secours de Dieu). On montre encore dans cette église les chaînes de Brœmscr et la langue du dragon qu'il avait vaincu.

On trouve dans le château que possède le comte de Metternich divers monuments de cette vieille époque. La grande salle d'honneur est ornée des tableaux de famille, hommes et femmes peints sur une seule pièce avec les noms, l'année, les armoiries et quelques rimes. Dans la chapelle on voit les cornes du bœuf qui a détérré l'image. La chambre à coucher est peinte de toutes sortes de figures et le lit conjugal, qui est très-ample, a des sculptures et des tableaux tirés de l'ancien testament, et qui font allusion à l'amour et à la foi conjugale. Près du lit se trouve une vieille armoire et en d'autres places divers meubles, tels que chaises, marchepieds etc. tout fort simple et sans apprêt, tout combiné sur une longue durée, comme l'était encore alors la vie des hommes.

VI. LA TOUR D'HATTON.

Sous Bingen, à la rive droite du Rhin, s'élève du fond des flots une tour antique, nommée la tour des rats. Hatton, abbé de Foulde et depuis archevêque de Mayence, a bâti cette tour au dixième siècle, vraisemblablement pour servir de signal aux navigateurs, car alors le passage à travers ces alimes de rochers était encore très-dangereux. Mais voici ce qu'en disent les anciennes traditions:

Hatton était un homme avaro et dur qui ouvrit plutôt la main pour bénir que pour donner. Or il arriva une grande famine par tous les pays du Rhin, et beaucoup d'hommes moururent misérablement.

Quantité de malheureux s'assemblent autour du château de Mayence, où Hatton tenait sa cour, et ils demandaient du pain. L'archevêque insensible leur en refusa impitoyablement, quoique ses greniers fussent remplis, les traits de canailles fainéantes et mal-faisantes qui ne voulaient pas travailler. Les pauvres devinrent plus pressants, et Hatton envoya ses archers pour les prendre tous tant

qu'ils étaient, hommes et femmes, vieillards et enfants, et les enfermer dans une grange qu'il fit brûler. C'était un spectacle horrible dont les pierres auraient pleuré; il s'en moqua même en disant: Entendez-vous siffler les rats? Mais voici la punition du ciel. D'énormes essaims de rats inondèrent le château, de sorte qu'enfin personne ne pouvait s'en défendre. Plus on en tuait, plus il en revenait. Ils paraissaient sauter de la terre. Hatton s'enfuit à Bingen et fit bâtir une tour dans le Rhin, et s'y réfugia dans une nacelle; mais les rats le poursuivaient partout, ils nagèrent à travers les eaux et grimpèrent sur la tour, où ils le dévorèrent tout vivant, et rongèrent même son nom dans les tapisseries. Son esprit apparaît encore souvent sur la tour en forme de brouillard.

VII. L'ÉCHELLE DU DIABLE.

On voit à Lorch, sur les confins du Rhingau, quelques débris d'un vieux château. Ce fut la demeure de *Sibo de Lorch*, forte épée, mais d'une humeur très-bizarre et peu sociable. On frappe à sa porte dans une nuit fort orageuse. C'était un petit vieux bon homme qui demandait l'hospitalité. Le chevalier refuse brutalement de recevoir cet étranger singulier. Tu me le payeras, rumine dans sa barbe le petit homme et il se retire. Le sire de Sibø oublie bientôt cette insignifiante visite; mais le lendemain, lorsqu'on sonne le diner, sa fille, dont les beaux traits commençaient à se développer, son unique enfant qui n'a que douze ans, a disparu. Il la fait chercher partout, lui-même se fatigue en inutiles perquisitions. Il rencontre enfin un jeune père qui lui raconte qu'il a vu le matin une petite fille qui ceuillait des fleurs là bas au pied de la montagne escarpée de l'inaccessible Kedrich, que tout-à-coup étaient venus de petits hommes bien vieux qui avaient pris la petite fille par les bras et l'avaient emportée en grimpant en haut de la montagne aussi facilement qu'un autre aurait couru dans les prés. Ah mon Dieu! ajouta-t-il faisant un signe de croix: ce sont sûrement les terribles lutins qui tiennent leur sabbath là haut sur le Kedrich, et qu'il est si aisé de fâcher. Le chevalier regarde avec effroi vers la montagne et voit effectivement sa fille *Garlinde* qui était tout en haut, et semblait lui tendre les bras.

Il rassemble aussitôt ses gens espérant en trouver un qui saura grimper à la cime, mais inutilement. Il leur fait apporter des outils pour pratiquer un chemin. Ils s'empressent d'y travailler, mais à peine se sont-ils mis à l'œuvre qu'une énorme roche roule du haut en bas et les force de prendre la fuite, et une terrible voix se fait entendre: C'est ainsi que se venge le refus d'hospitalité. Le sire Sibø ne néglige aucun moyen de tirer sa fille des mains de ces esprits malfaisants. Il fait des vœux, il répand à plaines mains les aumônes, donne aux pauvres, aux couvents et n'en sait pas plus comment s'y prendre. Les jours, les semaines, les mois s'écoulent, sa seule consolation est de savoir que sa fille vit encore; car, et le matin et le soir, ses premiers et ses derniers regards sont fixés sur le Kedrich et toujours il voit au moins sa fille; elle est là, elle regarde au fond du vallon.

Dans le fait les gnomes n'épargnent rien de ce qui peut lui conserver la fraîcheur et la santé. Un petit beau pavillon tapissé de coquilles, de cristaux, de brillantes pierres de couleur, des robes,

des colliers de corail, et toutes sortes de bijoux. Des chants mélodieux, des contes merveilleux, une table abondamment pourvue de laitages et des fruits des vergers, rien n'est négligé pour rendre agréables les jours de sa captivité. Une vieille gnome surtout prend à tâche de lui plaire et lui dit souvent à l'oreille: Courage, ma fille, je te prépare un bon trousseau; une reine n'en donne pas tant à sa fille.

Il y avait déjà quatre ans que la pauvre Garlindé avait été enlevée et son père renonçait à toute espérance de la revoir, lorsque *Ruthelm*, jeune et brave chevalier, revint de Hongrie où il avait acquis beaucoup de gloire en combattant contre les infidèles. Son château n'était qu'à demi-liene de Lorch et dès qu'il apprit le malheureux sort de Garlindé sa grande ame conçut le dessein de la délivrer. Il vint donc trouver le père désolé et lui fit part de son projet.

Sibo lui présente la main: Je suis riche, dit-il, je n'ai que cette enfant; si tu peux me la rendre, elle est à toi.

Aussitôt *Ruthelm* va sonder les alentours du rocher, il examine s'il y a moyen d'y parvenir, mais ce n'était qu'un mur uni comme une planche, et qui ne présentait aucun accès. Pensif et consterné il se tient là debout jusqu'à l'entrée de la nuit; déjà il reprenait le chemin de son château, et voilà qu'un petit nain l'aborde et lui dit: N'est-ce pas, beau sire! vous avez aussi ouï parler de la belle *Garlindé* qui est là haut sur cette roche? C'est ma pupile, si vous la voulez pour épouse je vous l'accorderai.

Top! dit le chevalier en lui tendant la main. Je ne suis qu'un nain à vos yeux, dit le petit bon homme, mais je tiens parole de géant. La belle enfant est à vous; mais prenez garde à condition que le chemin ne vous paraisse pas trop difficile. Mais vraiment, le prix vaut le travail; car foi de nain pas une fille du *Rhingau* le lui disputerait pour la beauté, pour l'esprit, pour la gentillesse et la retenue.

Le petit vieillard sourit et disparaît dans le bois; cela donna bien à *Ruthelm* sujet de penser qu'il se moquait de lui. Il jète encore les yeux sur le rocher murmurant à demi-voix: Ah! si l'on avait des ailes pour planer jusqu'à la cime!

On peut y parvenir sans ailes, dit une voix. Le chevalier stupéfait regarde autour de lui et voit une petite veillotte qui lui frappe familièrement sur l'épaule.

C'est mon frère qui vient de vous parler. J'ai entendu tout ce qu'il vous a dit. Le père de *Garlindé* l'a offensé, mais il en est bien puni depuis quatre ans, et la pauvre fille n'y peut rien. C'est une belle et bonne enfant, bien compatissante qui ne serait pas capable de refuser le couvert. Je l'aime comme ma fille, et je ne souhaiterais rien tant que de savoir un bon chevalier qui en fasse sa compagne. Mon frère vous a donné sa parole, et nous ne manquons jamais à nos promesses. Prenez cette clochette; descendez au *Wisperthal*. Vous trouverez l'entrée d'une mine ombragée d'un hêtre et d'un sapin qui croissent du même tronc. Entrez-y sans crainte et sonnez trois fois la clochette. Mon frère le jeune y demeure et vient dès qu'il entend ce signal. Vous lui direz pour vous faire connaître que c'est moi qui vous envoie; priez-le de vous faire une échelle aussi haute que le *Kedrich*, et vous pourrez parvenir au sommet sans danger.

Ruthelm suivit ponctuellement ce conseil, courut au *Wisperthal*, trouva la mine abandonnée et donna trois coups de sonnette; au

troisième parut du fond de la mine un petit nain vieux grison, une lampe de mineur à la main, et il demanda à Ruthelm ce qu'il voulait. Le chevalier lui exposa le sujet de sa visite, et reçut l'ordre de se trouver au point du jour au pied du Kedrich et le nain tirant un siflet du fond de sa gibecière siffla trois fois; et voilà que toute la vallée fourmille de gnomes armés de coignées, de scies, de marteaux. Le chevalier entend encore dans l'éloignement le fracas des arbres renversés, le bruit des haches qui entaillent et aplatisent, le choc des marteaux qui rassemblent les pièces et enfoncent les chevilles. Son cœur palpite d'espérance et de joie. Il se rend au Kedrich dès le chant du coq et trouve l'échelle posée et bien affermie. Il frémit au premier échellon et prend courage à mesure qu'il avance. Enfin il est à la cime au moment où l'aurore commence à dorer les montagnes et Garlinde est là couchée sur un lit de mousses environnée de l'églantine épineuse et du parfum des plus éclatantes fleurs de la montagne. Elle était profondément assoupie. Le chevalier est immobile à la vue de cette beauté ravissante; ses regards en savourent les charmes comme l'abeille des bois pompe le suc délicieux des fleurs de la forêt. Elle se réveille et ouvre de beaux yeux bleus dont le chevalier ne peut supporter l'éclat. Il s'agenouille devant elle et lui dit qu'il vient pour la conduire à son père.

Garlinde stupéfaite rougit, verse quelque larme et sourit comme l'astre du matin se mire dans les pleurs de l'aurore.

Alors paraît le vieux nain qui avait enlevé la belle Garlinde, et derrière lui la bonne vieille qui voulut servir de mère à la charmante captive. Le nain fronce un peu le sourcil, à la vue du chevalier, mais il voit l'échelle, devine toute l'intrigue, rit aux éclats et dit: Ce sont sûrement ces vieux cœurs amollis qui ont tout comploté. Prends celle que tu cherches, et sois plus hospitalier que son père; mais il faut que de nouveaux périls payent sa rançon. Va-t-en par où tu es venu, nous saurons bien te la renvoyer par un chemin plus commode.

Ruthelm ne se le fit pas dire à deux fois. Pour Garlinde, le vieillard et sa sœur la conduisirent par un souterrain jusqu'au pied du roc où était menagé une secrète sortie. La vieille en quittant sa protégée lui remit une cassette de pierreries et lui dit: Prends, mon enfant, voilà ta dot que je t'ai amassée. Garlinde remercia les larmes aux yeux.

Ruthelm, en possession de son amante, la mena au château. Qui pourrait décrire la joie et les transports de l'heureux père en revoyant l'unique objet de sa tendresse! Corrigé par cette longue épreuve, son cœur s'ouvrit au plaisir d'obliger ses semblables; depuis ce tems tout étranger, qui se présentait à Lorch, y fut reçu et bien traité pendant huit jours. Ruthelm obtint la main de Garlinde et l'heureux couple vécut long-tems dans un bonheur sans interruption. Chaque fois que Garlinde était en couches la bonne vieille apporta un riche présent au nouveau né.

L'échelle merveilleuse subsista long-tems au rocher impénétrable. Les voisins la regardaient comme l'ouvrage d'un esprit malfaisant. C'est-ce qui fait qu'ils ont donné le nom d'échelle du diable au rocher du Kedrich.

VIII. LE WISPERTHAL.

Il y a derrière Lorch un vallon sauvage et solitaire où ne se rencontrent que quelques pauvres chaumières. Long-tems ce n'était qu'un désert, car si quelquefois les voisins venaient à y pénétrer, ils y éprouvaient des angoisses et se trouvaient tellement harcelés par des lutins qu'ils s'en sauvaient au plus vite; on dit même que plusieurs y firent une malheureuse fin. Il y a bien des siècles que trois jeunes gens faisaient en partie de plaisir un voyage du Rhin. Ils étaient de Nuremberg et leurs pères étaient de riches marchands. Arrivés à Lorch ils entendirent parler de la vallée merveilleuse et furent bientôt déterminés à en tenter la visite. Ils eurent franchi en moins d'une demi-heure un chemin couvert de ronces et d'épines, dont on découvrirait à peine les traces, et virent devant eux une énorme masse de roche qui avait presque la figure d'un château; de grandes ouvertures semblables aux croisées gothique et demi-ovales d'un vieux dôme achevaient l'illusion. A l'une de ces prétendues fenêtres parurent en un groupe trois têtes de femmes d'une beauté ravissante. Un bst! bst! bien prononcé fut le signal qui encouragea nos jeunes gens à s'approcher. Oh! oh! se dirent-ils, cela n'est pas si effrayant qu'on nous l'avait annoncé. Les belles filles s'ennuyent sans doute, allons leur faire passer un moment de bon tems. Ils virent de côté une porte assez étroite. Nos trois compagnons d'y entrer et de ne pas craindre de traverser une longue allée qui les conduisit à un escalier. Ils pénétrèrent à un vaste et grand vestibule. Mais tout-à-coup ils se trouvent si enveloppés de ténèbres qu'ils ne voyaient pas la main en l'approchant de leurs yeux. A force de tâtonner l'un deux rencontre une porte qu'il s'empresse d'ouvrir. La lumière de mille bougies les éblouit, et c'était l'entrée d'une magnifique salle dont les parois étaient couvertes de glaces depuis le plafond jusqu'à la terre. Et chaque trumeau n'était séparé de l'autre que par des girandoles qui portaient d'innombrables flambeaux. Soyez les bien-venus, s'écrièrent les trois jeunes filles en leur tendant les mains, mais voilà que nos compagnons se trouvent en un grand embarras. Au lieu des trois nymphes qu'ils avaient vues à la fenêtre, ne voilà-t-il pas que cent et cent jeunes beautés leur tendent également les bras et les invitent à répondre à un si charmant accueil: incertains à qui donner la préférence ils sont la bouche béante et toutes ces beautés répétées de glace en glace de redoubler d'empressement et de rire de leur mystification. Enfin s'ouvre une porte à glaces placée dans une niche et il en sort un grand vieillard vêtu de noir, la barbe plus blanche que la neige. Soyez les bien-venus, dit-il: vous venez sans doute épouser mes filles? Je ne marchanderais pas, car je ne suis pas vendeur, et je leur donne à chacune mille livres pesant d'or.

Et les filles de rire avec plus de bruit et nos compagnons de ne savoir que penser de tout cela. Eh bien! que chacun prenne sa chacune, dit d'une voix de tonnerre le vieillard impérieux. Chacun d'eux s'avance en tremblant, présente la main à un des trois objets ravissants et ne touche que l'informe superficie d'une glace inanimée. Le vieillard se prit à rire comme toutes ces belles pressées. Que je vous y mette, dit-il aux compagnons, en dirigeant leurs mains vers les vrais objets de leurs soupirs. Ils tremblotent encore au fond du

cœur, mais bientôt le charme de la beauté a dissipé toutes les craintes; ils se sentent enflammés d'une ardeur funeste pour les filles du vieillard, qui leur permet, leur ordonne d'embrasser leurs épouses et ce baiser corrupteur étourdit encore plus leur cœur, enivre tous leurs sens. Mais avant votre parfaite union, leur dit le vieillard, je n'exige qu'une seule preuve de votre tendresse. Mes filles ont perdu leurs oiseaux favoris: c'est un étourneau, un corbeau, une pie. Ils sont sûrement là-bas dans le bois, et très-faciles à reconnaître. L'étourneau propose des énigmes, le corbeau croasse sa chanson, la pie jase l'histoire de sa grand-mère, aussitôt qu'on les fait parler. Allez, braves prétendants, et nous rapportez ces bons amis emplumés, qui sont dociles et se laissent facilement saisir.

Les trois compagnons vont obéir aux ordres du vieillard. Ils trouvent les trois oiseaux perchés sur les branches d'un chêne à demi desséchés.

Étourneau, dit l'un, propose-moi ton énigme. L'étourneau lui vole sur l'épaule et dit:

Quelle chose imprimée sur ton ignoble face
Ne peut pourtant se voir dans la meilleure glace?

Corbeau! Corbeau! la petite chanson, dit le second, et le corbeau déchanter d'un ton enroué:

Sur un cheval du pays de cocagne
Trois Franciscaïns visitent la campagne.
Forcé ortolans volent de toute part
Bien potelés et rôtis avec art.
Mais aucun d'eux ne franchit les gosiers
Par trop étroit de ces bons cordeliers.

Mourans de faim les bons pères s'en vont
En leurs pays n'épargnant les jurons,
Ils se disaient: le pays de Liesse
N'a par ma foi pas l'ombre de justesse.
Ils sont trop gros ces frians ortolans,
Ou trop petit le gosier de leurs gens.

Le corbeau n'eut pas plus tôt fini sa chanson qu'il s'élança de l'arbre et vint se percher sur l'épaule du second compagnon.

Margot! Margot! raconte moi l'histoire de ta grand-mère, dit le troisième. La pie se rengorge et se met à conter:

Ma grand-mère était une pie qui pondait des oeufs, d'où sortaient des pies,

Et si elle n'était pas morte, elle serait encore en vie.

Elle parle encore qu'elle bat des ailes et va se jucher sur l'épaule du troisième compagnon.

Quelle joie pour nos jeunes marchands d'avoir mis si heureusement fin à leur tentative amoureuse! Ils courent à toutes jambes au château rocher qu'ils atteignent encore avant la noire nuit.

Mais, ô surprise! ce n'était plus ce salon magnifique tapissé de glaces, resplendissant de lumière, ce n'étaient plus ces filles enchantées dont l'heureuse possession devait couronner leur périlleuse aventure. Les vieux murs grisâillés, les piliers massifs de l'énorme voûte sont d'une horrible nudité. Trois tables étaient couvertes,

chacune dans une niche et richement fournie de vins, de mets de toutes espèces. Trois vieilles femmes tout édentées viennent au-devant d'eux et leur présentent en forme de salut leurs mains hâves et desséchées. Ah! nos chers amants, criaient-elles amoureusement, tout d'une voix, en leur prodiguant de glaçantes caresses, bien propres à tempérer les feux d'une bouillante jeunesse. Et les voilà à nasillonner, à gazouiller, à marmotter entre les dents, et l'étourneau de les accompagner de son énigme, le corbeau de son vaudeville, la pie de son conte de ma vieille grand-mère. C'était une jaserie, une piaillerie, un gazouillement, un bavardage que personne ne s'entendait. Chaque vieille saisissant dans ses transports amoureux la main d'un des époux, elles les conduisent seule à seul à une des tables, entretenant chacun de l'âge d'or qu'on allait passer au château rocher. Les oiseaux pipaient, croassaient, jasaient, volaient d'épaule en épaule, et ne faisaient pas la partie la moins bruyante de ce sab-bathique tintamarre. Il s'en fallait de beaucoup que nos compagnons se fussent tentés de satisfaire le besoin de la soif, encore moins celui de la faim. Cependant il fallut déceemment prendre un doigt d'un vin exquis, le verre vidé, ils tombèrent dans un sommeil léthargique.

Lorsqu'ils se réveillèrent le soleil était en son midi. Ils se trouvèrent couchés dans d'épaisses broussailles au pied d'une roche sillonnée par les ouragans; les jambes si pesantes qu'ils eurent peine à gagner un terrain découvert. Honteux, écumans de rage ils reprennent le chemin du vallon; mais le maudit bst! bst! se faisait entendre de tous les coins, de la cime touffue de tous les arbres; il leur semblait voir percer à travers toutes les branches la tête d'une de ces vieilles guenons. Les trois oiseaux perchés sur un vieil orme à la lisière du bois, n'avaient eu garde de ne pas les escorter au retour de cette glorieuse caravane. L'étourneau disait son énigme, le corbeau croassait sa chanson, la pie recitait son conte de ma vieille grand-mère.

Un des compagnons plus éveillé que les autres et dont le grand air ranimait le courage, demanda à un paysan que le hazard amenait: L'am! que penses-tu que veuillent sérieusement ces maudits oiseaux?

Je vous le dirai, mais ne vous fâchez pas. L'énigme signifie un pied-de-nez qu'on a reçu et dont personne ne s'aperçoit. Le corbeau vous avertit de prendre les oiseaux à la main au lieu de les attendre la bouche béante, et la pie fait un conte tel que vos arrières neveux en feront peut-être un de vous.

Les trois compagnons s'entre-regardent un peu bêtement, et se promettent bien sincèrement de ne plus prêter l'oreille aux bst! bst! quand même ils sortiraient de la plus belle bouche du monde.

IX. LE ROLANDSECK.

Le preux chevalier Roland, neveu de Charlemagne, ennuyé des longs repos de la paix, promenait ses loisirs aux environs d'Ingelheim en descendant les belles contrées du Rhin. Surpris de la nuit à l'entrée d'un château, il y demande l'hospitalité, et fut accueilli avec cette noble prévenance dont la bravoure chevaleresque se faisait une loi. Le maître du château lui secoue fraternellement la main, comme s'il eut retrouvé un ami de ses jeunes années, et Hildegonde, sa fille,

sert avec les naïves grâces de la jeunesse le pain et le vin, symboles de l'hospitalité. Le verre était aux armes artistement encastées de la maison du chevalier; elle le lui présente avec une aimable pudeur qui relève l'incarnat de ses traits naissants. Roland l'accepte et, chose singulière, la main lui tremble, il rougit et ne sait pourquoi. Quoi, se dit-il en soi-même, est ce donc cette main ferme dont le cimetière n'a jamais fait fléchir les muscles? Est-ce là cette mâle contenance que les hordes les plus nombreuses des Sarazins n'ont pu déconcerter? Il reprend son caractère héroïque et parle en homme des faits de la guerre, des grandes vues politiques de son redoutable seigneur. On se retire, mais Roland ne peut fermer l'œil. L'image d'Hildegonde revient toujours à sa pensée. Le lendemain il veut prendre congé de ses hôtes, il a peine à décliner son nom trop célèbre dans la contrée pour qu'il surmonte la crainte d'être honoré selon ses mérites. Le vieux Raimond transporté de posséder la fleur de la chevalerie, le presse et obtient qu'il passa encore un jour dans son château. La sage Hildegonde ne dit mot, mais il est facile de voir que l'étranger ne lui déplait pas.

Roland resta volontiers, sa passion croît tellement qu'elle l'emporte sur cette première timidité. Il ne faut plus qu'une occasion de se déclarer; une favorable circonstance la fait naître. Se promenant dans les vergers, il trouve Hildegonde assise les mains jointes et comme en prières. Elle avait un songe où la piété devait être mêlée de quelques sentiments de joie, ce que trahissaient ses grâces et ses gestes.

Roland s'approche; il ne sait amener la conversation. La belle Hildegonde voit une rose couchée sur la parterre; elle la ramasse; Roland la lui demande. Jusqu'à présent, dit-il, aucun signe de souvenir ne décore la crinière de mon heaume et quand les chevaliers vantent les grâces et les vertus des dames de leurs pensées, je baise les yeux et mon cœur vide garde le silence.

Le front de la demoiselle se teint d'une pudique rougeur; elle est surprise et toute saisie. Un mouvement de la main semble vouloir accorder la rose, une modeste retenue en suspend l'effet. Mais les yeux de Roland sont humides, leur silence est si expressif qu'enfin elle cède en disant: Ce qui est beau est de courte durée.

Roland s'enhardit, parle de son amour, et Hildegonde, d'un regard qui dit tout, ne laisse aucun doute qu'il ne soit payé de retour. Les amants se jurent une fidélité sans bornes et Roland obtient qu'à son retour d'une campagne contre les infidèles il reviendra au Rhin se glorifier du titre de son époux.

Les adieux sont paisibles, mais douloureux. Un simple serrement de main est tout ce que leur permet une douce émotion. Leurs yeux disent éloquement ce qu'ils trouvent impossible d'exprimer par des mots entrecoupés. Hildegonde passe le tems de l'absence dans une profonde retraite. Elle ne vit, elle ne pense chaque jour qu'aux nouvelles qu'elle attend de son amant; elles arrivent enfin: des combats sanglants, des actions périlleuses, des traits de valeur héroïque, et toujours le nom de Roland exalté par toutes les bouches; ses exploits sujet général de l'allégresse et du chant des bateliers.

Cependant les mois s'écoulent, la longue année de l'absence de tout ce qu'elle aime est à son terme et se finit par l'heureuse

nouvelle d'une paix glorieuse qui va ramener le héros couvert de lauriers. Un soir arrive au château un chevalier couvert de poussière et qui demande l'hospitalité. C'était un des compagnons d'armes de Roland. Valeureux guerrier il avait suivi Charlemagne dans cette fameuse expédition. Inquiète, agitée d'un triste pressentiment Hildegonde hasarde de parler de Roland. Hélas! le chevalier inconnu l'avait vu tomber à ses côtés, plein de gloire, mais couvert de blessures.

Hildegonde perd la parole; elle ne peut même verser des larmes, unique soulagement dans l'excès de la douleur qui la suffoque. Immobile, renfermée dans l'unique pensée de sa perte, elle ne semble plus être qu'un de ces marbres inanimés qui gardent les tombeaux. Huit jours d'une profonde douleur lui ont inspiré le dégoût du monde et de la vie; elle obtient de son père la permission d'entrer dans un cloître, et va prendre le voile au couvent de Frauenwerth. L'évêque diocésain allié de sa famille lui permet d'abrégier le temps des épreuves et trois mois se sont à peine écoulés qu'elle a prononcé ses vœux.

Funeste précipitation qui va faire le malheur des deux amants! Roland arrive subitement au château qu'avait pour toujours abandonné sa fidèle Hildegonde, il vient la chercher pour la conduire à l'autel. Des plaies profondes avaient épuisé ses forces. Un affaiblissement léthargique avait occasionné le bruit de sa mort; des soins assidus prodigués au vengeur de la patrie l'avaient rendu à la vie.

Il apprend que des liens indissolubles lui ont arraché pour jamais sa chère Hildegonde. Il jette avec dédain les armes brillantes qui l'ont comblé de gloire, et se bâtit un hermitage sur le rocher nommé depuis Rolandseck, au pied duquel est Frauenwerth.

Assis des journées entières à la porte de sa cellule il a la vue fixée sur le couvent où gémit son amante. Au coup de matines il est levé et entend les voix angéliques dont retentissent les voûtes du chœur; souvent il croit distinguer celle d'Hildegonde, et longtemps après que l'étoile du soir a donné aux mortels le signe de repos. Il ne peut appercevoir une foible lueur dans quelque cellule sans encore croire que c'est sa chère Hildegonde qui veille, qui prie, qui se résigne.

Deux années passées dans ces saintes et douloureuses occupations avaient consumé ses forces. Un matin qu'il jette à l'ordinaire les yeux sur le cloître il voit creuser un tombeau dans le lieu de l'éternel repos des servantes du Seigneur, et une voix secrète lui dit: C'est pour Hildegonde. Il envoie et reçoit la nouvelle de son trépas. Pour la première fois il descend dans la sainte demeure qu'il avait craint de profaner par la présence d'un cœur agité de passions. Il assiste au convoi, aide à couvrir de poussière les restes précieux de son bien-aimée, joint ses vœux ardents à ceux des nones pour l'éternel repos de leur sœur, et suffoqué par la douleur on le trouve assis à sa place ordinaire à l'entrée de sa cellule mort et les yeux fixés sur le cloître, ou bientôt il va pour jamais reposer près de celle qui seule avait pu le rendre insensible à la gloire.

X. LES DEUX FRÈRES.

Sous Hirzenach on voit deux roches couvertes de vignes et couronnées des ruines des deux châteaux de *Liebenstein* et de *Sternfels*. Là vivait dans les tems de la valeur et de l'amour chevaleresque un puissant seigneur qui s'occupait uniquement de l'éducation de deux fils et d'une jeune orpheline, riche héritière dont la beauté croissant avec l'âge, avait insensiblement enflammé le cœur des deux frères. Mais chacun d'eux cachait soigneusement sa passion. Elise étant parvenue à l'âge nubile, le père lui offrit de faire un choix entre ses deux fils. Elle n'ignorait pas le feu qui les consumait et craignait d'affliger l'un en fixant son choix sur l'autre; mais l'aîné crut son frère préféré et la pria de décider en sa faveur. Le vieux chevalier bénit ses enfants et réunit leurs mains, mais remit les nœces à un certain tems. L'aîné paraissait voir le bonheur de son frère sans envie, cependant le repos de son cœur disparut, et après les fiançailles Elise lui semblait encore plus aimable. Il résolut donc de s'éloigner, et alla à Rense trouver l'empereur qui le prit gracieusement à sa suite. En ce tems là St Bernard prêchait la croisade sur le Rhin. Les nobles de tous les châteaux affluaient à Francfort où Conrad présentait le pieux abbé au peuple, et ils prirent la croix. Bientôt on vit les étendarts surmontés du signe du salut flotter sur tous les donjons, et chaque jour les routes et le fleuve étaient couverts de troupes qui partaient avec allégresse pour la terre sainte. Ces mouvements firent une impression irrésistible sur l'esprit du cadet, et il se décida sans balancer à faire le voyage de la Palestine, et à ne conduire Elise à l'autel qu'au retour de cette sainte expédition. Le vieux père ne vit pas avec plaisir cette résolution de son fils, et la jeune fille s'efforça vainement de cacher ses larmes; mais le chevalier persista dans son dessein, et il assembla sa petite troupe avec laquelle il alla joindre l'armée de l'empereur à Francfort.

Le père mourut bientôt après et l'aîné revint à Rense à son château paternel. Son amour allait reprendre toute sa force; mais il s'en rendit maître en traitant Elise comme une sœur. Au bout de deux ans la nouvelle vint que le cadet revenait de la Palestine avec une belle Grecque qu'il avait épousée. Elise tomba dans une profonde mélancolie, et prit la résolution de s'enfermer dans un cloître. L'aîné enflammé d'un noble courroux jeta son gant aux pieds du messager qu'avait envoyé le cadet et dit: Voilà ma réponse! Aussitôt il rassemble son monde et se prépare à un combat sérieux. Le cadet arrive enfin avec sa belle Grecque à Sternfels, château voisin que lui avait bâti son père. Ce fut signal d'une guerre sanglante, et les deux frères convinrent de vider leur querelle dans un combat singulier. Ils en venaient aux mains lorsqu'Elise vint les séparer, et par des discours d'une douceur angélique trouva moyen de les réconcilier. Puis elle quitta pour jamais la paisible retraite de son enfance et prit le voile. Depuis ce moment le château de Liebenstein ne fut plus qu'un séjour de tristesse, tandis que celui de Sternfels était livré à une joie insensée. La beauté de la jeune épouse et les charmes de sa conversation attiraient toute la jeunesse du canton, et elle ne fut pas insensible aux hommages des jeunes chevaliers. L'aîné s'aperçut le premier du déshonneur de son frère et lui fournit l'occasion de se con-

vaincre de l'infidélité de l'étrangère. Celui-ci bouillant de colère voulut plonger le poignard dans le sein de sa femme. Mais elle sut se dérober à tems à une juste vengeance. Alors le frère aîné embrassant le malheureux époux lui dit : Vivons ensemble exempts des embarras du mariage et honorons ainsi la douleur d'Elise qui consume sa triste jeunesse dans le couvent. Ils se donnèrent la main et restèrent unis jusqu'à la mort, sans femmes et sans postérité. C'est ainsi que s'éteignit leur race, et les deux châteaux dominant mélancoliquement la vallée sous le nom des *deux frères*.

XI. HILDEGARDE.

CHARLEMAGNE allant faire la guerre aux Saxons confia Hildegarde sa femme à la garde de Taland, son demi-frère. L'impératrice était d'une illustre maison de la Forêt-noire. Elle joignait les plus grandes vertus à la plus éclatante beauté. Mais Taland conçut pour elle une passion criminelle et osa même lui en faire le honteux aven. La douceur d'Hildegarde ne peut que tempérer l'indignation avec laquelle elle répond à ces propos; mais rien ne rebute Taland qui devient tous les jours plus insolent. Enfin Hildegarde dissimule et lui insinue de faire construire dans le bosquet un cabinet secret où elle puisse aller le trouver sans qu'on le soupçonne.

Taland transporté de joie ne tarde pas à terminer un joli pavillon. Hildegarde l'y suit, l'y fait entrer le premier, puis ferme la porte sur lui, en tire la clef et lui dit : Vous êtes mon prisonnier jusqu'à ce qu'il plaise au sire mon mari de revenir de la Saxe. Taland pria tant que la trop bonne Hildegarde lui ouvrit la porte par pitié; mais depuis ce tems le prince n'eut plus que de noires pensées contre elle qui avait dédaigné ses amours. Quand on eut appris que Charles revenait à son palais d'Ingelheim, Taland lui alla au devant et lui fit si calomnieux recits de la reine que si elle eût manqué sa foi envers son mari. Charles outré de colère ordonne aussitôt qu'on la jette dans le Rhin; mais elle l'apprend à tems et se réfugie dans un château voisin.

Un jour que Charles est à la chasse il veut aller se reposer dans ce château. Taland, qui l'accompagne, voit la reine à la fenêtre et la montre à son mari qui s'enflamme d'une nouvelle colère et envoie quelques gens prendre Hildegarde pour l'entraîner dans la forêt voisine et lui crêver les yeux.

Dans le moment qu'ils sont près d'exécuter l'ordre barbare arrive comme tombé des nues un chevalier qu'Adèle, épouse du comte Otton, envoie pour inviter sa sœur. Le chevalier tire l'innocente des mains des satellites et la conduit dans un château éloigné.

Dans ce lieu de sûreté Hildegarde choisit pour compagne la noble Rosine de Bodmen. Elles prennent l'habit de pèlerines et s'en vont à Rome au tombeau des saints apôtres. Dès sa jeunesse Hildegarde avait eu un goût particulier pour l'étude des plantes, des minéraux, et cherché à connaître leurs vertus occultes. Tandis qu'elle était à Rome elle guérissait quantité de malades, et sa réputation se répandit au loin.

Cependant Taland fut attaqué d'un mal que les médecins déclarèrent incurable. Le bruit des cures merveilleuses de la femme miraculeuse de Rome vint à ses oreilles. Comme Charles allait à la grande

ville, Taland résolut de l'accompagner pour aller consulter la sainte. — Dès son arrivée à la capitale du monde chrétien il s'enquit de sa demeure. A son entrée dans la clause il rencontra la noble demoiselle de Bodmen qui lui demanda ce qu'il voulait. Taland lui dit qu'il était frère du roi Charles, et qu'il venait demander du secours dans ses maux à la femme qui savait guérir toutes sortes de maladies. La demoiselle vint rapporter ces propos à la reine qui lui fit dire aussitôt d'aller confesser ses péchés à un prêtre, sans quoi elle ne pouvait lui être d'aucun secours. Taland obéit, et reçut ensuite des mains de la demoiselle un remède qui le guérit en peu de jours. — Charles en fut dans l'admiration et fit inviter la femme miraculeuse. Hildegarde répondit aux envoyés qu'elle n'irait pas au palais de l'empereur, mais qu'elle se trouverait le lendemain à dix heures à l'église St Pierre pour lui répondre.

A l'heure marquée, Charles se trouva avec le pape dans le dôme. Hildegarde et sa compagne se présentèrent en habits de pèlerines. Le roi reconnut aussitôt son épouse et apprit de sa bouche comme tout s'était passé. Il la serra dans ses bras et voulut tuer son méchant frère. Mais les prières d'Hildegarde le lui sauvèrent la vie. Il fut banni dans une île de la mer. Hildegarde revint au Rhin avec son époux.

XII. LA CHAPELLE DU STROMBERG.

DIDIER DE SCHWARZENEGK était un chevalier de l'ancien tems qui demeurait non loin des Sept-monts. Il partit pour la croisade en Terre sainte et alla à Spire où était St Bernard. Il entra en passant à Argensfels et fut bien reçu du seigneur, vieil chevalier qui avait deux filles. Bertha la cadette gagna subitement le cœur de Didier par sa beauté, ses grâces et la bonté de son caractère. Elle parut aussi ne pas être insensible à la bonne mine de Didier et on vit qu'elle était bien triste quand il fut parti. Le cœur de Didier n'était plus alors si léger qu'à son entrée à Argensfels. Il emporta gravés dans son souvenir les traits de sa jeune amie et sous les palmiers de l'Asie il ne pensait qu'aux chênes du Rhin et à la belle Bertha d'Argensfels. Cependant il fut blessé et fait captif dans un combat et pendant son esclavage il fit vœu de bâtir une petite église s'il obtenait sa liberté et pouvait revoir le pays de sa naissance. La ville des Sarrazins fut prise d'assaut après un long siège, et Didier délivré de ses fers. Alors il ne désirait plus rien tant que de remplir son vœu et de revoir la douce Bertha. Il fut au comble de la joie d'aborder à Venice et de revenir sur les bords du Rhin où il alla tout droit à Argensfels. Mais il n'aperçut de loin que des décombres, au lieu des hautes tours et des murailles du château. — Son cœur palpite en montant vers ces tristes lieux où tout est dévasté sans qu'il s'y trouve une figure humaine. L'herbe a déjà cru sur les décombres et les oiseaux de proie ont niché dans les trous des murs à moitié tombés. Un vieux père sort des buissons voisins. Il lui conte comment les ennemis du burgrave l'ont surpris et incendié le château, comment le vieux seigneur était mort en se défendant courageusement, mais il ne peut lui dire comment les demoiselles ont pu s'échapper, car personne ne savait ce qu'elles étaient devenues.

A ce recit Didier accablé de chagrin se retire à son château qui

lui paraît encore plus triste que les débris d'Argenfels. En vain souhaite-t-il d'avoir trouvé la mort dans les faits d'armes de la Palestine. Enfin il se résout de chercher le lieu le plus désert de la contrée, d'y bâtir la petite église qu'il avait vouée, et d'y construire une cellule pour y finir ses jours dans la plus entière solitude. Agité de ces pensées il parcourt de grand matin les environs les plus enfoncés dans l'obscurité des forêts, et parvient sans savoir comment au Stromberg que des arbres toujours verts ombrageaient jusqu'à la cime. Dans le plus épais de ces halliers il voit une cellule; tout près une croix de pierre et devant la croix une recluse priant à genoux et abimée dans ses pieuses méditations. C'était Bertha. Saisi à son aspect il ne peut ni contenir, ni exprimer les sentiments de joie qui l'animent. L'héritière infortunée du vieux burgrave avait avec sa sœur obéi aux ordres de son père au moment du siège d'Argenfels, et sous la conduite d'un vieil écuyer elles avaient franchi le chemin souterrain inconnu à l'ennemi et cherché un asyle dans la cabane d'un charbonnier. Instruite de la mort du burgrave et du saccagement du château, elles avaient vendu leur joyaux, bâti la cellule et planté un jardin pour se consacrer à la vie érémitique.

Didier fit tant par l'éloquence de son amour que partageait Bertha, qu'en peu de tems elle jeta la haire et le silice, devint sa femme et le suivit dans son château. Mais la sœur refusa de les y accompagner et de rentrer dans le monde. Didier lui fit bâtir un logement plus commode et une petite église où reposent encore les cendres de la pieuse solitaire.

XIII. LE DRACHENFELS.

Le Drachenfels est un des Sept-monts. Ses ruines dominent avec le plus de hardiesse sur les contrées du Rhin qui l'avoisinent. Dans les vieux tems, dit une ancienne tradition, la caverne qu'on y voit servait de retraite à un monstrueux dragon auquel les habitants du voisinage rendaient les honneurs divins, et offraient des victimes humaines. On choisissait à cet effet les prisonniers dont la guerre avait forgé les chaînes. C'était au dire des habitants le culte le plus cher à l'horrible divinité. Un jour il se trouva parmi les captifs une jeune fille des meilleures maisons du pays, et élevée dans le christianisme. Elle était d'une rare beauté; deux des chefs s'en disputèrent la possession. Les anciens décidèrent qu'elle serait offerte au dragon, afin que sa beauté ne devint pas entre leurs jeunes gens comme une pomme de discorde. Vêtue de blanc, couronnée de fleurs, la belle captive fut conduite à la cime de la montagne où gisait le monstre, et liée à un arbre auprès duquel une pierre tenait lieu d'autel. Un nombreux peuple s'était rassemblé à la portée pour être témoin de l'affreux spectacle, mais il se trouvait fort peu de cœurs insensibles à la pitié qui ne plaignissent le sort de la malheureuse fille. Elle était calme et fixait ses pieux regards vers le ciel.

Cependant le soleil lançait ses premiers rayons de derrière les sommets des montagnes du levant et ces avant-coureurs d'un beau jour perçaient à travers l'obscurité de la caverne. Bientôt les ailes déployées le monstre rampe hors de son repaire et redouble ses replis tortueux vers le lieu où il était accoutumé d'assouvir sa sangui-

naire voracité. La jeune fille n'est point émue. Elle tire de son sein l'image du sauveur, l'unique objet de sa confiance, et oppose le crucifix aux premières approches de ce redoutable agresseur. Le dragon recule épouvanté, et poussant d'horribles sifflement il se précipite dans l'abîme profond des bois voisins sans qu'on l'eût jamais revu.

Le peuple stupéfait de cette miraculeuse délivrance s'empresse de rompre les liens de la jeune chrétienne, et voit avec étonnement le petit crucifix. Mais leur captive les instruit du sujet de sa ferme croyance et du pouvoir de celui qu'elle adore.

Ils se prosternent à ses pieds, la supplient de retourner chez les siens, et de leur envoyer un prêtre qui les instruit et les baptisât au nom de ce Dieu tout-puissant. Ainsi le Drachenfels fut le berceau de la foi dans ces cantons, et une chapelle fut érigée dans le lieu où la pierre avait servi en guise d'autel.

XIV. LE TREUENFELS.

ON voit dans un vallon sauvage et impraticable non loin du Rhin quelques vieux débris de murure couverts de mousse et de ronces assis sur une roche escarpée et sur un pan de ces murs une tombe crévassée avec une inscription où le mot *Liba* est encore fort lisible. Le reste des lignes est en caractères à demi-rompus dont on ne peut déchiffrer que quelques traits. Le lieu s'appelle *Treuensfels* et la chapelle qui y avait été construite était à la mémoire d'une fille morte à la fleur de l'âge. Je vais dire ce qu'on rapporte de sa fondation.

Il y avait dans le voisinage des Sept-monts un vieux chevalier, Balther était son nom, et sa jeune fille unique s'appelait Liba. Elle était si belle et si bonne qu'elle n'avait pas de pareille, et beaucoup de chevaliers venaient la demander au père, mais il l'avait accordée au brave Schott de Grunstein, et Liba n'en marquait point d'humeur, car il était beau, bien sage, brave et plein de probité. Le printemps des premières amours fleurissait dans toute sa plénitude autour de l'heureux couple, et ni le chevalier, ni son amante ne remarquaient l'orage qui s'accumulait sur leurs têtes.

Depuis bien-longtems le vieux Balther nourrissait une ancienne haine contre le pieux mais sévère Engelbert, archevêque de Cologne, dont il était vassal, et un jour que d'autres voisins aussi mal disposés contre l'évêque se plaignaient violemment de ce prélat, Balther fronçant le sourcil dit: Si je pouvais encore manier mon épée comme dans le tems de ma vigueur, je ne laisserais pas impuni l'orgueil de ce calotin; ne nous traite-t-il pas comme ses serfs, nous qui ne sommes pas de moins bonne maison que lui?

Qu'y faire? dirent-ils.

Balther remplit sa coupe et s'écrie: Mort à notre ennemi capital! qui est homme m'entend. Il vide la coupe. Et moi! et moi! s'écrient à l'envi tous les convives, et ils jurent de se défaire de l'évêque.

Ils ne tardèrent pas à lui ôter la vie, mais l'empereur fit saisir les coupables et les trainer au honteux gibet. Plusieurs avouèrent en mourant que c'était Balther qui avait excité ce complot. L'empereur irrité commanda d'aller mettre le feu à son château et à tout ce qui pouvait s'y trouver. Une troupe part incontinent, et envahit de toutes parts le château sans que Balther en eût le moindre soupçon.

C'était une nuit sombre et orageuse, il dormait profondément; Liba, à moitié habillée, les cheveux épars, se précipite dans sa chambre et l'éveille en poussant de grands cris.

Balthar saute du lit tout effrayé, car les flammes se répandaient déjà dans les appartements et rendaient toute retraite impossible. Il saisit d'une main tremblante son épée et veut s'en délivrer par une prompte mort du supplice honteux qui le menace. Mais Liba se jette dans ses bras: Fuyons par le souterrain, dit-elle, en l'attirant après elle au bas de l'escalier. Les flammes les atteignent à chaque pas et déjà les cheveux, les sourcils de Balthar sont brûlés. Liba n'est pas touchée des flammes; une main invisible semble la protéger. La voute conduit par dessous un torrent au fond d'une fondrière couverte de buissons impénétrables. Nos deux fugitifs épuisés de fatigues se livrent à un profond sommeil dont ils ne sont tirés qu'au point du jour par le gazouillement des oiseaux. Liba cueille quelques baies de quelques buissons pour réparer ses forces, et Balthar dont les paupières brûlées cuisaient de douleur éprouve une soif horrible et cherche vainement quelques gouttes d'eau pour humecter son gosier desséché. Liba se glisse furtivement entre les ronces et les épines; un petit filet d'eau se présente à sa vue. De quelques écorces déroulées elle fait un vase dont elle remplit la capacité pour porter quelque soulagement au vieillard. C'est ainsi que dans le plus profond silence ils attendent dans ce lieu caché les premières ténèbres de la nuit qui seule peut favoriser leur fuite à travers des abîmes solitaires couverts de bois et parsemés de précipices. Ils arrivent enfin à une caverne au pied du pan de roche où l'on voit encore les mesures de la chapelle. Restons ici, dit Liba; quels sont les humains qui jamais pénétraient jusqu'à cet affreux asile.

Que deviendrons nous? soupirait le vieillard.

Ce que Dieu voudra, réplique Liba dans la plus intime confiance, et baisant la main de son père.

Ainsi se passèrent quelques semaines dans la caverne. Des racines et des fruits sauvages les garantissaient de la faim. Les yeux brûlés de Balthar s'enflamment, s'obscurcissent, s'éteignent, il devient tout-à-fait aveugle. Mais il supportait tout avec patience, aucun murmure ne lui échappe dans son dénuement. Dieu soit loué, disait-il, de me donner le tems de souffrir de mon injustice. Cependant le peu de ressources que leur présentaient les fruits sauvages s'épuisent insensiblement, dans cette stérile solitude, et déjà ce n'était qu'en allant au loin cueillir quelque peu de racines que Liba fatiguée rapportait à la caverne une petite corbeille de fraises ou de framboises. Ses mains délicates avaient fait fléchir le jonc, le besoin lui donnait l'adresse de suppléer aux meubles les plus indispensables.

Un jour dans une de ces pénibles courses elle aperçut un chasseur assis à quelques cent pas, penchant sur ses mains une tête fatiguée et qui paraissait accablé de chagrins. Un javelot, deux fidèles levrettes étaient à ses côtés. Le chevalier se lève, les chiens le rejoignent de leurs caresses, Liba le reconnaît; c'est son amant, c'est le chevalier Schott de Grunstein.

Par un mouvement irréflecti elle étend les bras, veut l'appeler par son nom, mais la parole expire sur ses lèvres. Quoi? pense-t-elle, lui ferai-je partager notre malheureux sort! Il nous presserait

de prendre son château pour asile, et comme nous il serait proscrit, nouveau chagrin pour moi, que de justes reproches aggraveraient encore. Non, souffrons les justes peines que mon père s'est attirées. Je les souffrirai avec lui, afin que la main puissante de la justice vengeresse cesse un jour de s'appesantir sur lui.

La généreuse Liba se sent fortifiée par cette résolution; admirablement reconfortée elle revient à la caverne trouve son père moins agité, et le vieillard lui prenant la main dit: Je ne sais comment je me trouve aujourd'hui si allégé; ah! si seulement je pouvais voir le ciel pour un seul instant! N'est-ce pas, Liba, il est bien sercin?

Sercin! dit Liba, il n'y a qu'un seul nuage noir qui... mais il paraît passer bien vite.

Ne pourriez-tu me mener au soleil? Que je me réchauffe un peu à ses rayons.

Liba regarde de tous côtés. Le soleil ne donne nulle part dans cette fondrière. Mais j'ai découvert un sentier commode sur le rocher, vous y menerai-je?

Elle le conduit à la hauteur; un tapis de mousse couvrait la roche; le vieillard s'assit appuyé sur le tronçon d'un chêne desséché. Liba, s'écrie-t-il, je vois le ciel, je vois le soleil!

Vous revoyez, mon père?

Non de ces yeux morts à jamais; ils sont desséchés! Mais en moi-même je vois un ciel, un soleil!

Liba se prosterne, prie, soupire les mains jointes: Juge suprême des régions célestes! montre que tu nous a pardonné.

Balther joint aussi les mains et dit: Amen! Aussitôt le tonnerre se fait entendre, la foudre éclaire. Le vieillard et sa fille ne sont plus. Le corps de Balther est réduit en cendres; mais Liba est incorruptible, rien n'annonce en elle les symptômes d'une mort violente. Sa face conserve les couleurs de la vie. C'est le repos du sommeil, la paix de l'innocence.

Schott avait entendu le tonnerre, il avait vu le feu du ciel tomber sur le rocher. La curiosité l'entraîne à considérer les traces de ce phénomène. Il grimpe sur le rocher. Hélas! il n'y voit plus que le corps inanimé de son amante, que les cendres de Balther. Quels termes pourraient exprimer sa douleur! La chapelle est un monument de ses justes regrets; il la consacra à Notre-Dame des douleurs. Mais la roche a reçu le nom de *Treuensfels* (roche de fidélité), en mémoire de ce beau trait de la piété filiale.

XV. LES SEPT SOEURS.

Le château de Schönberg domine sur une montagne silencieuse et solitaire derrière Oberwesel la belle vallée qu'arrose le Rhin. C'était avant des siècles la demeure de sept sœurs, a qui des attraits irrésistibles faisaient donner le nom des sept belles comtesses. Le bruit de leur beauté se répandit bientôt dans les pays les plus éloignés, et des bords du Rhin comme des contrées lointaines accouraient des troupes de chevaliers attirés par le désir de contempler leurs attraits. Mais nul ne les voyait sans être épris de l'une d'elles, et sans cesse on voyait arriver de nouveaux amants comme à la cour d'une des plus puissantes reines. Les routes étaient couvertes de chevaliers qui

se faisaient gloire de porter leur chaînes. Les sept sœurs étaient ravies de se voir recherchées par tant de chevaliers d'un si haut parage. Car leur château était si brillant, si vivant qu'elle ne pouvaient souhaiter une plus heureuse vie. Elles passaient des nuits entière à se raconter tout et tant de belles et douces paroles qu'elles avaient entendues de leurs adorateurs, et des traits qu'elles leur avaient joués; car chacune d'elles avait sa manière de les tyranniser, et il fallait bien qu'ils s'en accommodassent. C'est ainsi qu'ils passèrent plusieurs années, toujours belles, toujours adorées, toujours inflexibles, car leur cœur était insensible aux traits de l'amour, et si quelque prétendant lassé de leurs moqueries se retirait plein de dépit, il en revenait bientôt mille autres toujours flattés de l'espoir d'attirer un jour les belles chasseresses dans leurs filets. En effet elles furent enfin obligées de capituler, car les chevaliers lassés d'être leur éternel jouet, s'accordèrent et se donnèrent mutuellement la parole de s'éloigner à jamais du château si fatal à leur repos, si dans un mois les belles ne prenaient d'entre eux sept époux à leur choix. Ils jurèrent aussi de repousser à main armée tout nouveau prétendant qui jamais s'aviserait seulement de lever les yeux vers le lieu qu'habitaient ces beautés dangereuses et révéches.

Ce ne fut pas sans la plus vive inquiétude que nos prudes apprirent cette fatale résolution. Elles tinrent conseil et conclurent à venger par un trait de la plus noire malice l'injure qu'elles prétendaient avoir reçue. Elles lâchèrent donc une de leurs plus belles chambrières avec ordre de répandre le bruit qu'elles étaient toutes prêtes à prendre de sérieux engagements, s'en rapportant au sort sur le choix de leurs époux.

Le jour et l'heure furent bientôt fixés, et les jeunes gens s'exprimèrent de se rendre au salon d'honneur. Alors parut la chambrière ayant dans les mains un plateau de vermeil couvert de vingt billets, car c'était le nombre des prétendants. Ces billets étaient en parchemins roulés et chamarés aux armes des chevaliers assemblés. Sur sept étaient écrits les noms des futures épouses. Ce que les belles comtesses avaient prévu arriva. Chacun des chevaliers prit le billet à ses armes et les plus charmantes demoiselles de la chevalerie de ce tems échurent à sept des plus mal-bâtis de toute cette assemblée. Ce fait la chambrière vint dire aux chevaliers favorisés du sort que ses maîtresses les attendaient avec impatience dans le pavillon du jardin. Ils accoururent pour se mettre en possession de l'heureux lot que la fortune leur avait départi, mais ô! surprise, ils ne trouvèrent dans cette salle que les portraits en pied des sept belles comtesses. Ils se regardèrent tout confus, et de grands éclats de rire partent des bords du Rhin pour les congratuler de l'heureux sort qu'ils avaient en partage. Une gondole couverte de beaux feuillages emmenait au-delà du fleuve les doux objets de leurs vœux, et les conduisit au château qu'elles possédaient sur les rives de la Lahn.

Quelque tems après parurent pour la première fois de mémoire d'homme les sept pointes de rochers qu'on voit encore au-dessous de Wesel dans les eaux basses, et c'est-ce qu'en mémoire de cet événement les bateliers appellent encore jusqu'à nos jours les *sept demoiselles*.

XVI. LA VIERGE DE LURLEY.

DANS les vieux tems il apparaissait quelquefois sur le Lurley au déclin du jour et au clair de la lune une pucelle qui chantait d'une voix si agréable que tous ceux qui l'entendaient en étaient enchantés. Beaucoup de bateliers, qui descendaient alors le Rhin, allaient se briser contre les écueils, ou se perdre dans le goufre, parce que tout absorbés dans l'admiration de ces sons divins ils étaient aussi morts que la tendre fleur qui s'épanouit en répandant ses doux parfums, et négligeaient la conduite du bâtiment. Personne n'avait encore vu la nymphe que quelques jeunes pêcheurs auxquels elle se joignait quelquefois au crépuscule, leur montrant où ils devaient jeter leurs filets et ils faisaient bonne capture lorsqu'ils suivaient son conseil. Ils parlaient alors partout où ils se trouvaient des grâces et de la beauté de l'inconnue et ces recits se répandirent dans tout le pays. Le fils d'un comte palatin, qui tenait sa cour dans la contrée, apprend l'admirable histoire et prenant le chemin de Wesel il monte dans un batelet et se fait descendre jusqu'au lieu dont on faisait tant de bruit. C'était au coucher du soleil, et l'étoile du berger dépassait l'horizon lorsqu'il arriva au Lurley. La voyez-vous, la magicienne, dirent en ramant les bateliers, c'est assurément elle. Le jeune comte l'aperçoit effectivement assise sur le revers de la roche et les boucles de ses cheveux plus éclatants que l'or étaient resserrés par une couronne des plus belles fleurs. Il entend les mélodieux accents, il n'est déjà plus maître de lui même, force les matelots de s'approcher du rivage, et veut franchir l'espace pour saisir la nymphe, mais le pied mal assuré glisse et il enfonce dans les flots écumeux qui l'enveloppent de toutes parts.

La nouvelle de l'évènement funeste ne tarde pas d'arriver aux oreilles du malheureux père. Le comte est saisi d'effroi; la douleur et la colère déchirent son cœur, il ordonne aussitôt de s'emparer de la nymphe séductrice et de la lui livrer morte ou vive.

Le plus valeureux des capitaines est chargé de la dangereuse expédition, mais il se reserva la faculté de précipiter aussitôt la magicienne dans les flots; il craint que dans le trajet elle n'emploie la ruse ou les charmes pour briser ses fers et se mettre en liberté. Le comte y consent. A l'entrée de la nuit la roche est environnée d'un nombreux corps de cavaliers qui forment un demi-cercle jusqu'à la rive du fleuve. Trois des plus courageux l'accompagnent lorsqu'il parvient au sommet du Lurley. La nymphe malfaisante est à la cime; ses mains sont entrelacées d'une ceinture de coraux d'ambre. Elle voit arriver les ravisseurs et leur demande ce qu'ils cherchent? C'est toi, magicienne empestée, viens faire le saut périlleux dans les larges bords du Rhin. Eh bien! qu'il venne lui même à moi, dit la fille en souriant. A ces mots cette nouvelle circé jette le cordon dans le fleuve et chante d'un ton formidable:

Entends ma voix, puissant père des eaux,
Fais partir sans délai tes rapides chevaux,
Qu'attelés à ton char ils conduisent ta fille
Dans les grottes — — —

Sa voix est coupée par les mugissemens d'un violent ouragan. Le Rhin bouillonne; des flots écumeux couvrent la pleine et les hauteurs

de leur blanche écume. Deux vagues ont la forme d'une couple de chevaux d'une blancheur éblouissante. Ils volent, prompts comme l'éclair, ils s'élèvent à la cime du rocher, emmènent dans l'abîme des eaux la nymphe qui disparaît à jamais.

A cet aspect le capitaine reconnaît l'Ondine sur laquelle aucun humain n'a de puissance. — Il revient au palais du comte où il aperçoit le jeune comte qu'une onde bienfaisante vient d'y conduire du fond des eaux.

Depuis ce tems l'Ondine du Lurley ne s'est plus fait entendre, quoiqu'elle continue de fréquenter la montagne et de se jouer des bateliers par la fausse imitation de leurs voix.

XVII. LA COMTESSE DE CLÈVES.

BÉATRICE, jeune et belle comtesse de Clèves, était assise sur son balcon et contemplait tristement le Rhin. Orpheline elle avait perdu son père parti depuis long-tems pour la Palestine, et qui n'était pas revenu. La mort venait de lui enlever une mère chérie, et cette perte avait banni de son cœur tout sentiment de joie. C'était une calme soirée d'été et dans toute sa longueur le Rhin n'était couvert d'aucun bateau, les rives n'étaient fréquentées d'aucun voyageur. La jeune comtesse se regardait comme seule au monde, et son cœur oppressé se répandait en pleures. Tout-à coup un bateau paraît et s'avance à pleines voiles. Il se rapproche de plus en plus et bientôt Béatrice peut tout distinguer sur le pont. Le mât était surmonté d'un cygne au plumage d'or, plus bas était suspendu un écu aux mêmes armes. Un jeune chevalier de bonne mine est sur le pont. Ses yeux immobiles étaient fixés sur la comtesse. Tout-à-coup le bâtiment cingle à la rive dont les flots baignent le château. Béatrice est dans une agitation dont elle ne peut se rendre compte. Elle quitte le balcon dès que les marins touchent au rivage. Elle promène des pensées confuses dans la chambre qui lui sert de retraite. On annonce le chevalier. Le cœur de Béatrice palpite, elle le reçoit. Jamais jeune homme d'un maintien si noble, d'une figure si intéressante n'avait paru devant elle. Elle le voit, son cœur éprouve les premiers et inquiets sentimens de l'amour. L'étranger dit son nom, et le sujet qui l'amène. C'est Erlin de Schwanenbourg. Il vient d'Antioche, il a vu le père de Béatrice et vient lui dire que le vicillard vit encore, mais s'est voué à jamais au service des chrétiens de la Palestine. Cette nouvelle inattendue pénètre Béatrice de tristesse et de joie; mais elle sent plus que tout le chagrin de ne jamais oser espérer de revoir son père.

Erlin jouit pendant trois jours de tous les charmes de l'hospitalité, et ces trois jours sont bien courts pour le recit de tout ce qu'il peut avoir appris du vieux chevalier. La troisième soirée il présente une petite lettre. Lisez, comtesse, et dites-moi si demain je dois partir, ou . . . C'était une lettre du père: Si le chevalier de Schwanenbourg peut faire sur ton cœur l'impression qu'il mérite, je te le donne pour époux. Le cœur de Béatrice n'a rien à refuser au chevalier; Erlin obtint sa main. Ils vécurent heureux. Trois fils, Didier, Géofroi et Conrad mirent le comble à leur bonheur. Lorsqu'ils furent en âge d'être faits chevaliers, le père donna à l'aîné son écu

et son épée et le nomma son successeur. Il fit au second le présent du cor qu'il avait porté à sa ceinture en revenant en Allemagne, et lui abandonna le comté de Loën. Le troisième eut l'anneau et le comté de la Hesse. Il disparut bientôt après en laissant ces lignes à son épouse :

« Un vœu me ramène vers ton père. Conserve comme un précieux souvenir les trois fils que tu m'as donnés. J'emporte
« ton portrait et ton fidèle amour. »

Béatrice fut saisie d'une douleur sans réserve. Chaque jour se passait sur le balcon, et les yeux fixés sur le Rhin demandaient si le tendre époux ne revenait pas. Des bateaux naviguaient, mais point d'époux. La douleur mit bientôt fin à ses peines.

Cet événement fit donner au château le nom de Schwanenbourg. Un cygne d'or est encore perché depuis ce tems sur la cime de la tour.

XVIII. LA VIEILLE DU ROCKEN.

Le *Rocken* est un rocher de la vallée de la Mourg qui tourne le dos (*Rucken*) au château d'Eberstein, de la vient son nom de *Rockenfels*. Une Orcade habitait un jour une des cavernes souterraines du rocher. Elle était ni jeune, ni belle, mais bonne et serviable au possible. Elle venait souvent dans les veillées des paysannes du voisinage et racontait aux jeunes filles des histoires merveilleuses, et partout où elle venait la quenouille se vidait plus vite, le fil était plus menu et plus égal.

Le châtelain d'Eberstein était un homme rude qui faisait travailler les chambrrières jour et nuit et ne leur donnait ni repos, ni une miette de pain. Il y en avait une toute jeune et gentille qu'on appelait Claire; le jardinier l'aimait bien et elle l'aimait aussi; mais elle était des gens et ils ne pouvaient se marier sans le consentement du châtelain, et quand ils venaient pour l'en prier il avait toujours de quoi leur dire que non. Un jour que la fillette se mettait à pleurer en le priant il lui dit d'un ris moqueur en la menant à la fenêtre: Vois tu la fosse là-bas?

Ah! soupira Claire, et des fontaines de larmes coulaient de ses yeux: c'est la fosse de mes parents.

Les orties viennent bien sur la fosse, continua le châtelain; on dit que cela fait de bon fil, eh bien! file moi une pièce de deux chemises, ni plus ni moins, l'une la chemise de nœces et l'on m'entertera dans l'autre.

Et le voilà qu'il s'en va en riant méchamment, et la pauvre toute ébahie ne savait comment faire. Elle s'en va toute bien triste sur la fosse de son père et de sa mère et se mit à pleurer, puis elle pria, puis elle pleurait encore que les roches en auraient fendu. Et voici qu'arrive la bonne Orcade et qu'elle lui demanda ce qu'elle avait tant à pleurer. Claire lui dit la dureté du châtelain et sa méchante proposition, et la bonne Orcade de se troubler le visage et de dire à la chambrrière: nous verrons, et la voilà qui arrache les orties et les emporte bien loin dans la montagne.

Un autre jour le méchant châtelain chassait au bois hors de la Mourg et suivit son lièvre jusqu'au *Rockenfels*, où l'Orcade était assise à filer devant sa grotte, qu'elle tournait bien vite le fuseau: Bon jour, bonne vieille, vous filez sans doute votre chemise de nœces?

Chemise de noces, chemise de mort, à votre service, marmota la vieillotte.

C'est du beau lin : vous me l'avez volé.

Point du tout, c'est du crû de la fosse du bon homme Gottfried.

Et voilà que le châtelain se sentit remuer la conscience, et il s'en revint tout troublé à Eberstein, et il se combattait en lui même, et il ne savait s'il devait tenir parole à Claire ou lui refuser tout net, et les jours se passaient et il ne savait dire ni oui, ni non ; et un soir, comme il faisait son estaminet dans sa chambre, la pauvrette entra avec deux belles et fines chemises. Messire châtelain, se prit-elle à dire, j'ai fait ce que vous avez commandé ; voilà les deux chemises de la fosse de mon pauvre père et de ma pauvre mère, l'une pour vous, l'autre pour moi.

Bon ! je tiens parole ; à demain tes noces. Il riait bien de bouche, mais son cœur n'y était pour rien, et il était tout en crainte, et ses yeux se troublaient. On aurait dit qu'une main invisible lui faisait tout faire, et il ordonna les noces de Clairon et du garçon du jardin et il promit de les conduire à l'église. Mais le lendemain il était bien malade à la mort, et quand Clairon et le marié s'en revenaient de recevoir la bénédiction nuptiale, voilà que la cloche des morts sonnait, et que le châtelain avait quitté la vie.

XIX. LE MUMMELSEE. *

Sur une haute montagne de la Forêt-noire, non loin de Bade, il y a un lac dont on ne trouve pas le fond. Si l'on noue dans un linge des pois, de petites pierres ou d'autres choses-pareilles à nombre impair et qu'on le suspende dans l'air, cela devient pair et ce qu'on met pair devient non-pair. Si l'on jette dans le lac une ou deux pierres, le ciel se trouble ; il fait un orage avec des grêlons et un grand vent de tempête.

Un jour les pâtres gardaient leurs troupeaux sur le lac ; il en sortit un taureau brun qui vint se mêler aux bêtes, mais il vint un petit hommelet pour le ramener dans l'eau et comme il ne voulait pas retourner, le petit homme le maudit et il s'y en retourna.

Un paysan a passé un jour sur le lac glacé avec ses bœufs qui conduisaient quelques troncs d'arbres. Il n'y éprouva aucun danger, mais son petit chien, qui courait après lui, eut la glace rompue sous ses pieds, et il se noya.

Un chasseur vit en passant un homme des bois qui y était assis le giron plein d'argent dont il jouit. Voulant faire feu l'homme des bois plongea et lui cria que s'il l'en avait prié, il auroit eu bientôt fait de le rendre riche, mais qu'il resterait pauvre, lui et toute sa postérité.

Un jour un petit homme vint demander à coucher dans la ferme d'un paysan. Le paysan qui n'avait point de lit lui offrit un banc de bois ou une jonchée dans la grange. Mais le petit homme voulut coucher dans la fosse au chanvre. Comme tu voudras, répondit le paysan, si ça te fait plaisir, tu pourras même coucher dans le réservoir ou dans l'auge de la fontaine. Voyant que le paysan y consentait

* On a vu un petit conte sur le Mummelsee dans le voyage à Bade. En voici quelques autres tels qu'on se les fait tout bonnement dans le pays. Mrs Grimm les ont inédits dans leurs traditions allemandes.

Le petit homme alla se coucher dans les joncs et l'eau bourbeuse et s'y enfonça comme dans un lit de bon foin pour s'y réchauffer. Le lendemain il revint avec des habits tout secs, et comme le paysan marquait sa surprise de voir un hôte si singulier, le petit homme répondit qu'il se pouvait bien qu'aucun de ses pareils ne revint coucher dans la ferme dans des centaines d'années. De propos en propos il lui raconta et confia qu'il était un homme des eaux qui allait chercher sa femme dans le Mummelsee et il le pria de l'accompagner. Il lui raconta encore en chemin des choses bien merveilleuses, et comment il avait déjà cherché sa femme dans bien des lacs, et comment tout était fait dans ces endroits là. Arrivé au Mummelsee il s'y plongea priant cependant le paysan d'attendre qu'il revint ou au moins qu'il lui fit un signal. Au bout de deux heures le paysan vit le bâton, qu'avait eu le petit-homme, surnager avec deux poignées de sang au-dessus du lac, puis s'élever quelques pieds en l'air; ce qui fit juger au paysan que c'était le signal promis.

Un duc de Wurtemberg fit construire un radeau pour aller sur le lac en sonder la profondeur. Mais ayant jeté la sonde à neuf pelotons de fil sans trouver de fond, le radeau, contre la nature du bois commença à s'enfoncer, de sorte qu'il fallait renoncer à l'entreprise et penser à son salut. On voit encore au bord quelques débris du radeau.

XX. L'ORIGINE DU MONASTÈRE DE FRAUENALB.

Le comte Erching habitait son château de Magenheim ou Monheim dans le Zaberngau, canton voisin de ceux de la Craich et du Nècre. Il reçut la visite de Frédéric duc de Souabe, d'Albert de Simmern, de Bertrand d'Eberstein et d'autres seigneurs qui venaient pour se divertir. La forêt de Stromberg pleine de gibier n'est pas éloignée du château. Il y paraissait de tems à tems un grand cerf, mais que ni le comte, ni ses gens n'avaient jamais pu forcer. Le comte était à table avec ses convives lorsqu'un serviteur vint annoncer que le cerf venait de paraître. Toute la compagnie fut ravie, et tous tant qu'ils étaient et tous leurs gens accoururent pour le prendre mort ou vif. Albert de Simmern poussait son cheval écarté de tout le monde et aperçut tout-à-coup ce grand cerf tel qu'il n'en avait vu de la vie. Il le courut au galop dans tout le désert, jusqu'à ce qu'il le perdit de vue sans qu'on pût deviner ses erres. Alors il se présenta un homme d'une figure épouvantable. Albert frémit à son aspect, quoiqu'il fut bien le moins peureux des chevaliers. Il se signa de la croix et l'homme l'aborda et lui dit: de ne point s'inquiéter, mais de le suivre, étant envoyé pour lui faire voir des choses bien surprenantes. Albert n'en fit aucune difficulté et l'homme alla devant lui jusqu'au sortir de la forêt. Alors Albert se crut dans une prairie bien fleurie, et devant lui un château, mais plus magnifiques qu'il n'eût vu de la vie. Comme il suivait son guide jusques près du château vinrent plusieurs domestiques au-devant d'eux, mais aucun ne disait mot. Mais ils lui prirent en silence le cheval. Sur quoi son guide lui dit de ne pas s'étonner de la taciturnité de ces gens, ni leur parler, mais de le suivre et de faire ce qu'il lui dirait. Ils entrèrent et furent conduits dans une grande et belle salle où un grand seigneur était assis avec ses courtisans. Ils se levèrent tous à la vue d'Albert, le saluèrent,

s'assirent, et se mirent à boire et à manger. Albert avait l'épée à la main et ne voulait pas la remettre dans le fourreau. Il considérait avec admiration les vases d'argent si précieusement travaillés et regardait comme ils allaient et revenaient, mais toujours en silence.

Après qu'il s'y fût arrêté long-tems sans que les convives parussent s'inquiéter de lui, le guide lui fit signe de s'écarter. Albert salua la compagnie qui lui rendit le salut, suivit l'homme jusqu'à la cour où les gens gardaient son cheval. Ils lui tinrent les éperons et entrèrent sans rien dire dès qu'il eut piqué. L'homme le ramena par le même chemin à la forêt du Stomberg, et Albert le questionnait sur le château et ce qu'il y avait vu. Voici ce que lui répondait le guide. Le seigneur qui était à table est ton oncle Frédéric qui a vaillamment combattu contre les infidèles. Mais comme il opprimait ses vassaux et que nous ses serviteurs lui aidions fidèlement à exprimer la sueur de leurs travaux, nous souffrons une juste peine jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu de nous faire pardon. Je vous le fais connaître pour que vous ne souilliez pas votre cœur généreux des mêmes vices. Reprenez ce chemin qui vous remenera rejoindre vos amis. Mais regardez encore un peu en arrière, que vous voyez comment passe la gloire du monde.

A ces mots le fantôme disparut. Albert se retourne et ne voit que feu et flammes là où était le château entendant de longs gémissemens comme du milieu de l'embrâsement. Saisi d'effroi il galoppe jusqu'à Monheim, mais ne fut reconnu qu'avec peine par le duc Frédéric et les autres, tant sa barbe et ses cheveux avaient blanchi. Il raconta son aventure et demanda à Erchingen la permission de bâtir une église à la place où il avait eu l'apparition. Erchingen y consentit, et Bertold d'Eberstein qui était présent fit aussitôt vœu de bâtir un couvent de femmes dans la vallée de l'Alb. Telle fut l'occasion de la fondation de Frauenalb.

XXI. LE SIÈGE D'EBERSTEIN.

EN 938 l'empereur Otton ayant battu en Alsace Gibert duc de Lorraine et pris la ville de Strasbourg, mit le siège devant le château d'Eberstein, le fit bloquer pendant dix-huit mois par ses généraux, sans en être plus avancé. Ce que voyant un des principaux officiers de sa cour, il fut d'avis que l'empereur devait convoquer une diète et annoncer un tournoi à Spire, ne doutant pas que les comtes d'Eberstein, comme preux et renommés chevaliers qu'ils étaient, ne manqueraient pas de s'y trouver pour faire essai de prouesses, et qu'en leur absence on pourrait redoubler d'efforts pour attaquer sérieusement la forteresse, la conquérir et s'en emparer. La proposition plut à Otton, et l'officier fut chargé de l'exécution. L'empereur et les autres princes et seigneurs s'étant donc rendus à Spire pour le tournoi, trois comtes d'Eberstein y vinrent et confièrent à d'autres la défense de leur château. La première soirée du tournoi fut consacré à un bal royal où l'empereur se trouva. Il y fit grand honneur et bonne mine aux comtes qui eurent les gands de la première danse. Or une gentille demoiselle qui dansait avec un des comtes avait ouï quelque chose du propos de l'officier et des projets d'Otton, elle l'en avertit par deux mots en lui donnant la main. Le comte aussitôt la danse finie en fait

part à ses frères et sans beaucoup délibérer ils convinrent de s'éclipser aussitôt en secret. Mais pour qu'Otton ne pût pénétrer à tems leur dessein ils mirent un gage de 100 florins d'or pour le prix du tournoi qu'ils donneraient le lendemain, somme que devait payer celui qu'ils démonteraient, et l'argent fut mis en dépôt entre les mains de la demoiselle, pour fortifier dans la pensée qu'ils ne s'écarteraient pas de la lice. Et le même soir ils quittent la ville, passent le Rhin et galoppent à bride abbatue jusqu'au château, où ils trouvent que la demoiselle a dit vrai. Car tout le jour les gens de l'empereur avaient redoublé d'efforts, et même tenté inutilement un assaut. Le lendemain lorsque le signal de la joute fut donné et que les comtes d'Eberstein ne parurent pas, Otton ne douta pas que son projet ne fût éventé, et bientôt un des gens de l'officier vint en hâte lui annoncer que l'assaut manqué avait coûté bien de sang à son monde, et avait été repoussé partout avec la même vigueur. Alors Otton considérant ses grandes pertes et la valeur éprouvée des comtes d'Eberstein, fut conseillé de se réconcilier avec eux, de se les attacher par toutes sortes de faveurs, et pour signe de raccommodement d'accorder sa sœur Hedwige, fille du roi Henri, à Eberhard le plus jeune des trois comtes. Les comtes apprenant par un messager les pensées et la résolution d'Otton ne purent qu'être sensibles à des marques de faveur aussi insignes. Ils acceptèrent les offres avec reconnaissance, et les nocés se célébrèrent en Saxe.

XXII. PIERRE DE STAUFFENBERG.

PIERRE Dirminger, qui habitait son château de Stauffen dans l'Ortenau et se nommait Messire de Stauffen, revenait un jour de la chasse au coucher du soleil, lorsqu'arrivé au village de Nussbach il se trouva accablé de soif et épuisé de fatigues. Il descendit donc à une source qui était sur le chemin et ombragée de beaux chênes. Il y trouva une demoiselle de grande beauté qui y était assise et lui rendit modestement le salut, le nommant par son nom. Le chevalier stupéfait lui demanda qui elle est et d'où elle venait? Je demeure tout près d'ici, répondit-elle, je vous ai vu plusieurs fois que vous venez puiser avec vos chasseurs à cette fontaine, et c'est ce qui m'a fait connaître votre nom.

Stauffen, encore jeune et sans engagement, fut émerveillé de la gentille fille et de ses sages discours, et l'amour s'empara de son cœur.

Les jours suivans à la même heure il allait à la fontaine, mais l'inconnue n'y était jamais. Le quatrième jour au soir, comme il y était assis dans des pensées chagrines appuyé à un chêne, il entendit une voix comme toute céleste qui semblait venir du fond de l'eau. Il se lève, regarde avec une impatiente curiosité de tous les côtés, ne peut découvrir personne et la voix cesse de se faire entendre. Il allait se rasseoir sous le chêne dans l'espoir qu'enfin la voix de l'invisible se ferait encore entendre, lorsque tout-à-coup il voit l'inconnue assise sur la même pierre qu'il venait de quitter. Elle paraissait d'une humeur charmante, car à chaque question qu'il lui faisait au lieu d'une réponse précise elle ne faisait que des plaisanteries; ce qui ne laissait pas que de beaucoup embarrasser le chevalier. Mais elle était dans toutes ces paroles si engageante, qu'elle ne fit aucune difficulté

d'ouvrir son cœur, et d'avouer de doux sentimens en sa faveur. Puis d'être pensive et elle finit par lui donner un rendez-vous pour le lendemain matin au même endroit. — Le chevalier s'y trouva que les étoiles avaient à peine disparu. La fille sortit du taillis au point du jour, si gracieuse, si belle que le chevalier crut voir quelque ange descendu du ciel. Les boucles de ses beaux cheveux blonds paraissaient humectées des pleurs de l'aurore et relevées par une tresse d'éclatantes bluettes; deux boutons de roses couvrent son beau sein. Elle fixa des yeux pleins d'innocence et de feu sur le chevalier émerveillé et muet. Enfin il hasarda de saisir sa main et lui parla de son amour. Elle le fit asseoir et lui dit :

Je ne suis point un enfant des hommes; les eaux m'ont donné la naissance. Je suis une nymphe, une fée des eaux ou tout ce que vous voudrez m'appeler. Nous n'accordons notre amour qu'avec notre main, et notre main qu'avec notre amour. Mais pensez-y, sire chevalier. Si vous me donnez votre foi, votre fidélité doit être pure comme cette eau limpide, et ferme comme l'acier de votre épée. Une seule infidélité causerait votre mort et à moi des regrets éternels. Car et nos amours et nos douleurs n'ont point de terme.

Le chevalier confirma par serment qu'il lui était aussi impossible de vivre sans elle qu'impossible d'être jamais infidèle. La nymphe lui donna alors un anneau précieux. Il la serre avec tendresse sur sa poitrine et lui parle de la charmante situation de son château, et comment elle y vivrait en paix et dans un cercle continu de plaisirs. Ils fixent le jour où il la conduirait en qualité d'épouse. Le lendemain de ce jour commençait à peine, que le chevalier passant de son lit dans la salle vit sur la table trois corbeilles artistement tressées, l'une pleine d'or, l'autre d'argent et la troisième de pierreries de toute espèce. C'était la dot de l'épouse. Elle parut bientôt elle-même suivie de nombreuses compagnes et les amants furent unis. La nymphe voulut auparavant parler en particulier au chevalier, le conduisit dans un cabinet et lui dit : Pensez encore une fois à ce que vous faites; si jamais votre cœur se refroidit pour moi ou s'échauffe pour une autre, vous êtes perdu et vous aurez un signe de votre mort prochaine: c'est que vous ne pourrez plus rien voir de toute ma personne que le pied droit que voilà.

Le chevalier l'embrassant tendrement renouvelle ses sermens dans toute l'ivresse d'un premier et violent amour. Ils s'épousent. Ce jour et les suivans et beaucoup d'autres s'écoulèrent dans les plaisirs et la sérénité. La jeune épouse ne faisait qu'embellir. C'était une fleur qui se développait toujours avec de nouveaux charmes. L'année n'était pas encore révolue lorsqu'elle fit jouir le chevalier d'un nouveau surcroît de bonheur en lui donnant un fils. Bientôt après une guerre terrible se fit aux frontières de la France. Pierre était brave et aimait la gloire. L'ambition se plaça dans son cœur à côté de l'amour. La comtesse ne crut pas convenable de s'opposer à ces nobles sentimens, mais elle ne le laissa pas partir sans l'inonder de larmes, le conjurant de n'oublier ni son épouse ni l'unique gage de leur tendresse.

Pierre passe le Rhin à la tête d'une troupe d'élite et va combattre sous les enseignes d'un duc des Francs. Dès les premiers combats il montre la force de son bras et son intelligence dans la conduite des braves. Le duc sut l'apprécier, et dans une forte mêlée ce fut au

chevalier qu'il fut redevable de la conservation de sa vie. Ce fut aussi la bravoure du chevalier qui décida la victoire et amena promptement la conclusion de la paix. Le duc plein de reconnaissance crut ne pas trop faire en lui proposant la plus jeune et la plus belle de ses filles. Pierre n'était pas resté insensible à ses attraits; il le fut encore moins à l'honneur de l'alliance d'une illustre maison. Mais il n'était pas encore assez corrompu pour dissimuler son mariage. Il raconta naïvement tout ce qui s'était passé. Le duc secouant la tête dit que l'esprit malin s'en mêlait, que le chevalier n'était point tenu de garder parole à des êtres fantastiques, et que pour le bien de son ame il désirait le voir dégagé d'une si dangereuse liaison. On consulta le chapelain qui assura qu'aussitôt que le chevalier aurait reçu la bénédiction de l'église cette illusion magique disparaîtrait. Pierre n'eut pas de peine à se laisser persuader, et l'on fit les fiançailles. La nôce fut remise à la quinzaine. La veille du jour fixé arriva un des gens de Stauffenberg avec la nouvelle que sa femme et son enfant avaient disparu du château. Pierre s'informa des circonstances, et apprit que s'avait été justement à l'instant des fiançailles. Ce rapport le confirma dans le soupçon de magie qu'on lui avait inspiré, et il alla le cœur assez dégagé célébrer le mariage dans une maison de campagne voisine. Comme on était gaiement à table et le chevalier d'assez bonne humeur, il jeta par hasard les yeux sur le mur de la salle et y vit paraître comme sortant du mur un joli pied de femme. Il se frotte les yeux, mais voit clairement et long-tems ce funeste avant-coureur. Il est saisi de trouble, boit coup sur coup pour dissiper de noirs pressentiments, et y réussit en quelque sorte. Le soir on revient au château. Il fallait passer un pont, mais Pierre préfère de faire passer son cheval à gué. A peine au milieu de l'eau qu'elle s'agit et écume comme dans une tempête; les flots s'élèvent comme des murailles; le cheval prend de l'ombrage, se cabre, renverse le chevalier et gagne le rivage. La tempête augmente encore un instant, puis tout devient calme comme apaisé par une main invisible, et les eaux reprennent leur clarté et leur paisible cours. — Le chevalier avait disparu et jamais son corps ne fut retrouvé.

XXIII. L'ÉGLISE DE ROCHE.

On passe par une vallée sauvage pour aller d'Oberachern à l'abbaye d'Allerheiligen, et l'on voit près d'un bois isolé une énorme roche qui a toute la forme d'une église. Une vieille tradition dit que ce fut la première église chrétienne du canton, bâtie par un des chefs de l'Allemagne. Celui ci laissa sept filles aussi belles que vertueuses, et qui vivaient en paisible retraite dans le château. C'était le tems qu'Attila roi des Huns arrivait sur le Rhin pour la conquête des Gaules. Il fit faire quantité de radcaux pour faire passer le fleuve à son innombrable armée. Un des détachements chargé de l'opération arriva par hasard au château des sept sœurs. C'étaient des guerriers barbares qui n'avaient respect ni pour la vertu, ni pour la faiblesse, et ne mettaient aucun frein à leur brutalité. Les sept sœurs n'avaient de choix qu'entre le déshonneur et la mort. Pleines de vertu, elles voulaient se tuer, lorsqu'un vieux serviteur leur indiqua le souterrain qui conduisait du château à l'église; qu'il ferait boire les barbares et

que sûrement elles ne seraient plus exposées à leur lubricité. Car que ces misérables osassent profaner le temple du Seigneur, c'est-ce que l'on se gardait bien d'appréhender.

Mais un domestique infidèle trahit le secret, et les Huns en fureur accourent à l'église, et la trouvant fermée, ils vont à la forêt, coupent un long sapin, en ôtent les branches et la cime et reviennent en triomphant et en insultant les pauvres chrétiens, comme pour faire sauter la forte porte qui était de chêne. Mais ils furent tout ébahis en arrivant auprès de l'église, car il n'y avait plus ni porte, ni fenêtre, ni moyen d'y pénétrer. L'église était bien là, mais comme une roche toute d'une pièce et l'on entendait seulement des voix basses et tristement chantant, comme le chant des morts. Et les habitans isolés de la montagne entendent encore dans le silence de la nuit la douce voix des sept sœurs vertueuses, comme si elle sortait de la pierre, et les voix n'inspirent ni crainte ni frayeur, mais elles touchent admirablement le cœur, pour qu'on se réjouisse de penser à une meilleure vie.

XXIV. LA GROTTTE S^e ODILLE PRÈS DE FRIBOURG.

ODILLE était fille d'Attich, duc d'Alsace. Elle avait été élevée au couvent de Mayenfeld et s'était résolue dans son cœur de prendre le voile. Un jour elle vint du couvent à la cour du duc son père, et tous les jeunes seigneurs furent épris de sa beauté. Bientôt il se trouva bien des amans et surtout un prince allemand que le duc approuva en ordonnant à sa fille de le prendre pour époux. Mais Odille pensait à son vœu, et ne sachant d'autre moyen que la fuite elle se dépouilla de ses précieux vêtemens, prit l'habit d'un pauvre et arriva au Rhin où une nacelle la passa heureusement à l'autre rivage. Sa fuite fut bientôt découverte et le duc envoya partout ses gens pour la retrouver. Il monta lui même à cheval et prit par hasard le chemin qu'Odille. Le batelier la dépeignit si bien qu'il ne laissa point de doute, et le père se fit passer avec toute sa suite.

Odille était déjà arrivé à mi-côté de la montagne d'où l'on voit le Rhin, et fatiguée d'une route si peu accoutumée elle s'assit sur une roche, leva les yeux au ciel et joignit les mains pour prier. Mais voilà qu'elle entend du bruit, et c'était une troupe de cavaliers qu'elle reconnut aux couleurs de son père. Elle se lève, court dans les épais buissons pour se cacher. D'abord la crainte lui donnait des ailes, mais elle perdit les forces, et tomba toute épuisée. Une roche la dérobaît encore aux poursuites de ceux qui la cherchaient. Odille tremblante étend les mains vers le ciel dont elle implore sa délivrance, et la roche s'ouvre subitement, Odille entre et la roche se ferme.

Alors elle entend le trot des chevaux et la voix de son père qui l'appelle par nom. Mon père, répond Odille, et Attich est surpris d'entendre la voix de sa fille raisonner à travers la roche toute d'une pièce. Odille, crie-t-il encore, et il est saisi d'un frémissement en entendant pour une seconde fois la voix de sa fille percer le rocher.

Vous persécutez celui qui me protège, dit Odille, et elle dit comme cela s'était passé, et Attich reconnut la volonté de Dieu, et

jura de respecter le vœu de sa fille, et de lui bâtir un couvent à Hohenbourg.

La roche se rouvre. Odille reparait rayonnante d'une lumière céleste et tombe dans les bras de son père.

La roche reste ouverte jusqu'à ce jour, et dans la grotte qui avait caché Odille sourdit une source qui est encore bonne pour le mal des yeux.

On vient encore fréquemment en pèlerinage à Ste Odille dont le nom est dans la bouche du peuple comme dans les fastes de l'histoire.

XXV. LA FRÈLE DE FLOERSHEIM.

Le château de Floersheim était près du lieu de ce nom dans le Palatinat d'outre-Rhin. Le bruit de la beauté d'une héritière de cette maison se répandit au loin. Mais en vain les jeunes chevaliers de la contrée cherchèrent ils à obtenir sa main, elle n'était plus libre; son cœur était engagé à un beau berger qui gardait le troupeau de l'abbaye voisine. Un beau jour de printemps qu'elle se promenait dans la campagne elle aperçut pour la première fois ce jeune berger qui dormait sur le bord d'une fontaine, et souvent elle revint au même lieu, car nuit et jour l'intéressante figure de l'inconnu était présente à sa pensée. Quelquefois elle lui adressait de douces paroles: le plus souvent elle se tenait cachée derrière un buisson pour saisir quelques sons de sa voix et le contempler sans interruption lorsqu'il entonnait de saints cantiques. C'est ainsi qu'insensiblement la pauvrete sans expérience enfonçait de plus en plus en son cœur le trait empoisonné de l'amour.

Personne ne pouvait lui dire quel était le joli berger. Il s'était présenté à la porte du cloître pour être reçu religieux, et sur le refus qu'il essuya, comme étant inconnu, il s'offrit pour gardien des troupeaux du monastère. Des traits pleins de noblesse, la délicatesse et la blancheur de son teint, une modestie peu commune faisaient conjecturer qu'issu de quelque illustre maison, l'humble piété seule l'avait porté à se dévouer à la bassesse de cet emploi. On reconnut bientôt qu'il était parfaitement formé aux nobles exercices de la chevalerie, car deux loups monstrueux s'étant jetés inopinément sur son troupeau, il saisit promptement le dard du chasseur intimidé, se précipita sur les animaux ravissant et perça si promptement l'un d'eux au poitrail que l'autre s'enfuit effrayé de ses horribles hurlemens.

Le père de la Frêle avait résolu d'engager cet unique rejeton de sa maison à se choisir un époux. Il donna à cet effet un tournois où se trouvèrent plus de cinquante chevaliers que la fête avait appelés du pays et des châteaux les plus éloignés. Plusieurs jours s'écoulèrent dans les joutes et les divertissemens. Mais la Frêle s'abandonnait toujours à ses tristes rêveries; aucun de ces nombreux chevaliers si riches, si magnifiques ne put fixer pour un instant son attention. Elle ne pensait qu'à se dérober au tumulte de la société; elle errait dans les bois d'alentour, allait s'asseoir au bord de la fontaine, et même elle s'y délectait à répéter les cantiques qu'il y avait chantés.

Le père conçut de vives inquiétudes; il voyait se flétrir les roses des joues de sa fille, se ternir insensiblement l'éclat de ses yeux. Il

la questionna sévèrement sur la cause de ses chagrins; des larmes abondantes accompagnèrent les instances les plus vives d'oser prendre le voile dans quelque couvent. Mais le chevalier sourd à toutes ces prières la pressait plus fortement de se choisir un époux parmi les nombreux chevaliers dont la plupart n'étaient venus à Flörsheim que pour l'amour d'elle.

Un jour elle trouva le troupeau du monastère sous la garde d'un nouveau berger qui lui apprit que le beau jeune homme avait été mordu d'un serpent et ne vivait plus. Le cœur de la Frêle pensa se fendre à cette désolante nouvelle, mais levant les yeux vers le firmament elle y trouvait quelque motif de consolation; elle reprit courage et dit: Nous nous reverrons bientôt dans cette demeure céleste.

Guidée par un sombre pressentiment elle se traîne vers le cimetière de l'abbaye, fait sa prière sur la tombe du bien aimé, et fait appeler un prêtre auquel elle confie tout le secret des soucis qui la consomment. Le vieil et vénérable moine verse dans cette ame affligée le baume de la parole de salut et lui offre de l'accompagner au château pour solliciter le père de ne plus mettre d'obstacle au désir qu'elle a de se retirer dans un cloître. Le sentier du vallon traversait un torrent; la Frêle glisse sur la poncette qui servait de passage, elle est entraînée par la rapidité des flots. Le vieillard hors d'état de lui porter secours, se rend profondément affligé à Flörsheim, et annonce au père le funeste accident qui vient de trancher les jours de son enfant. Tous s'acheminent pour chercher l'infortunée — mais à une petite distance du château ils voyent déjà le cadavre, que le torrent a jeté à terre. La figure blanche comme la neige était sous la jonchée des fleurs de la prairie, et le soleil couchant éclaira la face pâle. Les chevaliers la portèrent sur un bar de branches verdoyants à la chapelle du château, et y firent ses funérailles. Apprenant les peines secrètes qui avaient rongé la fleur de sa vie, et comment elle s'était consumée en amour pour le beau berger de l'étranger, ils voulaient construire sur les lieux où le torrent l'avait engloutie, une église, et l'y enterrer. Le rocher de la fontaine, où la belle de Flörsheim avait vu la première fois le berger, conserve jusqu'à nos jours en style lapidaire l'histoire touchante, et une pierre de l'église les figures des deux amants.

XXVI. LE FALKENBOURG.

La belle Liba était à sa quenouille, et regardait fréquemment par la fenêtre en saillie du château de Falkenbourg, sur le chemin qui conduisait à travers la chênaie. Elle était fiancée à Guntram, jeune chevalier du voisinage, et lui était attachée d'un amour fidèle. Guntram allait se rendre à la résidence du Comte Palatin pour y recevoir l'investiture de son fief, mais auparavant il voulait prendre congé de sa fiancée. Il pouvait y avoir une heure qu'elle était ainsi assise, lorsqu'elle le vit monter la vallée au galop sur son cheval grison. Et Liba de jeter son fuseau pour voler à sa rencontre; mais elle s'embrouille dans son fil et avant de s'en être déagée Guntram paraît à la porte. Liba fut dans ce moment saisie d'une anxiété qu'elle ne put maîtriser et Guntram eut bien de la peine à la rassurer par ses paroles et par ses caresses. Il partit en lui promettant de revenir dans quinze jours.

Guntram était fermement résolu, de revenir le plus tôt qu'il pourrait, car Falkenbourg possédait ce qu'il avait de plus cher; mais son espoir fut trompé. Il arriva justement à la capitale comme le Comte-Palatin allait envoyer une ambassade en Bourgogne. Guntram avait une figure prévenante et des manières pleines de noblesse: le prince le choisit pour en faire partie. Six semaines entières s'écoulèrent dans ce voyage; en s'en revenant Guntram s'égara dans un bois touffu avec ses compagnons; la nuit vint, et le chevalier séparé des siens, fut obligé de chercher son chemin au hasard parmi les ténèbres et les broussailles. Enfin il entend le murmure d'un ruisseau, et s'en approche. Le torrent coulait au pied d'une colline où les donjons et les murs d'un vieux burg offraient un aspect lugubre. Guntram demanda à entrer, et après avoir décliné son nom il fut introduit. On le mena dans un appartement magnifique, tapissé de tableaux. Guntram considéra ces peintures avec beaucoup d'attention. On voyait sur l'un poser la première pierre d'une église, sur un autre c'était un chevalier combattant contre une troupe de Sarrasins; le troisième en représentait un autre changeant l'épée pour le bourdon. Le tout paraissait être l'exposition des principaux événemens de la famille, à la quelle appartenait le burg.

Après avoir vu ces tableaux, Guntram en aperçut dans un coin encore un autre voilé de crêpe noir. Il s'en approcha avec curiosité, et tirant le rideau, il vit une belle personne debout devant un tombeau ouvert. Un air de fraîcheur et de gaieté se peignait dans ses traits, et elle était occupée à ajuster ses cheveux blonds avec élégance. Guntram se rompit la tête à chercher l'interprétation de cette peinture, mais en vain. — Dans ce moment le maître du château entra dans le salon et fit un très-bon accueil à son hôte. Sire Bodon, c'est ainsi qu'il se nommait, était un homme très-avancé en âge, comparable à une vieille tige dont les fleurs et les feuilles sont tombées avant le tems, parce qu'un ver en a rongé la moelle. C'était un bon coeur; et bientôt il eut mis toute la maison en mouvement pour faire à l'étranger les honneurs qu'il méritait. Il parut aussi prendre plaisir aux discours et aux récits du jeune chevalier, et ne le quitta que sur le minuit où il céda au besoin du sommeil. Un vieux domestique conduisit Guntram à sa chambre à coucher. Il fallait passer par une arcade longue, déserte et lugubre, dont les fenêtres étaient couvertes de toiles d'araignées; et les chauves-souris, attirées par la lumière, venaient voltiger autour de Guntram et du valet qui l'accompagnait.

Monsieur le chevalier, dit le vieux serviteur, vous allez croire que vous êtes dans un château enchanté, où reviennent des sorciers et des esprits malins. Notre maître est sans enfans, et ses pensées ne peuvent plus s'attacher à rien de terrestre. Depuis trente ans que sa dernière fille, la belle Erlinde, est morte, il laisse tout tomber en ruines, et l'appartement où je vous mène est le seul où nous puissions loger un hôte comme vous. Cependant, poursuivit le vieillard après une petite pause, cependant il est rare que des étrangers nous demandent l'hospitalité, et depuis cinq ans vous êtes le premier.

Pendant ce discours ils étaient arrivés à l'appartement. Guntram aurait bien voulu savoir plus de l'histoire du maître du château et des événemens de sa vie, mais le vieillard éluda ses questions, et en souhaitant une bonne nuit au chevalier, il lui dit à voix basse: Si par

hasard vous entendez du bruit dans la pièce voisine, que cela ne vous trouble pas ; faites le signe de la croix, et dites un pater-noster.

A ces mots il s'éloigna, laissant le chevalier assez mal à son aise ; car il pensait à une apparition de revenans, et le vieux burg était tout-à-fait propre à éveiller une telle crainte. Aussi suivit-il religieusement le bon et pieux conseil du vieux valet ; il dit un pater et fit le signe de la croix. Il laissa aussi brûler la bougie, et ne pouvant se résoudre à se mettre au lit, il se jeta dans un fauteuil. Peu après, il lui sembla entendre marcher doucement dans la chambre attenante, et bientôt il distingua le chant harmonieux d'une voix féminine. Cela n'est point un revenant, pensa en lui-même sire Guntram ; et le bon homme de vieillard peut bien avoir caché là une jolie fillette que je ne dois point voir.

Plein de cette idée il ouvre doucement la porte de sa chambre, dans l'espoir de découvrir par le trou de la serrure, qui pouvait être logé dans la chambre voisine. La porte en était entr'ouverte, et une lampe brûlait sur un chandelier. Guntram vit avec surprise une jeune personne parfaitement belle, assise à table devant un miroir. Elle jouait avec ses grandes boucles blondes, et semblait prendre un plaisir extrême à regarder les beaux traits de son visage fleuri. Guntram restait comme cloué, et ne pouvait se rassasier de voir cette charmante apparition. Il allait céder à l'envie de l'aborder, mais l'inconvenance de l'heure et du lieu le retint. Il se retira doucement dans sa chambre et se jeta sur son lit ; mais le sommeil le fuyait, car son imagination ne cessait point de lui montrer la charmante personne, dont la figure avait fait un effet magique sur son cœur.

Le matin le vieillard ayant demandé à Guntram s'il avait passé tranquillement la nuit, celui-ci répondit affirmativement et ne dit rien de ce qu'il avait vu. Le maître du château l'ayant invité à se reposer encore quelques jours chez lui, il l'accepta, quoique dans cet instant l'image de Liba vint, comme un génie tutélaire, le dissuader de rester plus long-tems. Il passa le jour à voir le château et ses alentours. En poursuivant un sentier solitaire à travers les sombres sapins il arriva à une chapelle qui paraissait peu fréquentée. Les orties et les ronces croissaient tout autour, et un érable étendant une de ses branches dans l'intérieur, ombrageait un autel à-demi éboulé. Près de l'autel et à côté des murs de la chapelle se trouvaient plusieurs tombeaux dont l'un était ouvert et vide. Sur la pierre sépulcrale, appuyée contre le mur, étaient les paroles suivantes : Arrête, passant, et prie pour mon repos, mais garde-toi de ma vue.

Guntram ne savait que penser de cette singulière épitaphe, lorsque le tableau couvert d'un crêpe lui revint en mémoire. Il ne put se défendre d'une secrète horreur sur le mystérieux de ce château isolé, et se rappelant aussi sa fiancée il résolut de poursuivre son voyage dès ce soir même. Par malheur le seigneur du château était absent quand il rentra, et ne voulant pas partir sans prendre congé, il lui fallut se résoudre à passer encore une nuit dans ce lieu sinistre. Comme il allait se coucher, il entendit dans la pièce attenante le même bruit que la veille, et bientôt une chanson résonna dans de si doux accens que Guntram se sentit entraîné malgré lui vers l'adorable chanteuse. La porte de sa chambre était entr'ouverte comme la veille ; mais le chevalier lui trouva des grâces nouvelles ; elle portait un léger vêtement

de nuit, qui dessinait parfaitement sa taille élégante, et son oeil nageait dans une douce mélancolie. Le chevalier ne put se posséder plus long-tems; il entre dans la chambre, et balbutie quelques excuses, tandis qu'elle le regardait et l'écoutait avec un sourire gracieux, sans toutefois rien répondre. Sur quelques questions qu'il lui fit, elle lui montra des caractères gravés sur la table de marbre noir où elle était assise. Il lut les paroles suivantes :

« Il faut me taire. L'amour peut melier, l'amour peut me délier. »

Guntram fut un moment pensif — la jeune dame le regardait tristement, mais avec un regard qui embrasa son coeur. Il prit sa main et la pressa sur ses lèvres — elle le laissa faire. Il hasarda un baiser sur sa joue — aussitôt elle tira une bague d'un tiroir, et la présenta au chevalier. Dans l'ivresse du moment il la mit à son doigt, et tira la dame brusquement dans ses bras. Aussitôt on entend voltiger à la fenêtre une chouette qui se prit à crier horriblement. La dame se dégagea précipitamment des bras du chevalier, appliqua un baiser sur ses lèvres et s'enferma dans un cabinet voisin.

Cet incident mit le chevalier assez mal à son aise, mais l'ivresse de ses sens n'était pas encore entièrement disparue, et il se jeta inquiet sur son lit. Il se réveilla le matin avec sa tranquillité d'esprit ordinaire, mais un tel serrement de coeur le saisit, qu'il ne put rester plus long-tems au château. Ayant donc pris congé de son vieux hôte il partit. Il poussa son cheval sans relâche, et ce ne fut qu'après avoir perdu de vue les tours grisâtres du château, et lorsqu'il sortit du bois pour gagner la campagne, qu'il put respirer avec liberté.

Ayant aperçu quelques bergers, il descendit de son cheval, qui était bien fatigué, et se joignant à eux il leur fit quelques questions sur le château de la forêt. C'est une affreuse histoire, répondit l'un des bergers. Le vieux Bodo, qui est encore au château, avait une belle fille, nommée Erlinde. Un grand nombre de jeunes seigneurs, riches et d'un rang distingué, brigüèrent sa main, mais elle était vaine et extravagante, exigeant de ses amans des choses périlleuses. Quelques uns s'y engagèrent et payèrent de leur vie leur témérité. De ce nombre fut un beau jeune homme irréprochable dans ses moeurs et le fils unique d'une mère avancée en âge. Elle l'avait chargé d'aller, la nuit de la veille de Sainte Vaubourg, là-haut au Königsbann, dans le carrefour, et de lui rapporter le lendemain ce qu'il aurait vu et entendu. Le jeune chevalier regarda cela comme une bagatelle, et se rendit sans armes dans la forêt. Mais le lendemain on ne retrouva que quelques lambeaux de son cadavre. Plusieurs prétendirent que les sorciers, qui y font leur sabbat dans la nuit de Sainte Vaubourg, l'avaient tué; d'autres croient cependant qu'il a été dévoré par les loups. La mère du jeune homme tomba en démence à cette triste nouvelle, et maudit la demoiselle à l'heure de sa mort, et cette malédiction s'accomplit. Neuf jours après Erlinde tomba malade et mourut subitement. Mais lorsqu'on voulut l'enterrer et qu'on ouvrit encore le cercueil devant la fosse, son corps était disparu. Elle revient encore dans le château, et cherche à captiver les étrangers qui y logent. Mais quiconque tombe dans ses filets, meurt après trois fois neuf jours, et il n'y a que celui qui résiste à sa figure séductrice qui puisse la délivrer et lui procurer le repos éternel.

Ce fut un poids accablant que ce récit pour le chevalier. Il con-

sidéra la bague que la dame lui avait donné. Un frison de terreur se glissa dans ses veines, quand il y lut les mots suivants : *Tu es le mien!*

Il était nuit tombante, et le chemin menait par un sombre bois de pins. Le plus profond silence régnait autour des arbres. nul rameau n'était agité. Guntram continue sa route dans l'espoir de gagner le gîte de la forêt, et bientôt il découvrit à quelque distance, près d'un tombeau de géans, un feu, autour duquel s'agitaient quelques figures ressemblantes à des fantômes. S'étant approché, il vit trois petites vieilles, qui paraissaient faire quelque chose d'étrange. Il arrête son cheval pour considérer cette apparition. L'une des petites femmes chanta :

Sur la tombe du géant
J'ai cueilli trois orties
Qu'en fil j'ai converties.
Premez, ma soeur, ce présent.

La seconde chanta ensuite :

Dans des pleurs je le cuirai,
J'ai d'os une navette,
Et de toute propreté
Cinq aunes vous donnerai.

A quoi la troisième répondit :

La chemise j'en veux faire
D'un dormeur qui l'évite.
Chevalier, pas si vite;
Je te porte ton suaire.

Guntram éprouvait les trances d'un fâcheux songe. — Il piqua involontairement son cheval, qu'il semblait que le vent l'emportât. Haletant il gagna l'hôtellerie du bois, où il passa la nuit.

Le lendemain, sur la brune, il arriva au Falkenbourg, où demeurerait sa fiancée. Il s'avancait sur le pont, lorsqu'il vit devant lui deux hommes portant un cercueil. Saisi d'une frayeur indicible, il les appela, mais il se dérochèrent soudain à sa vue. Il monte les genoux tremblans l'escalier — Liba vole, avec un cri de ravissement, dans ses bras. Guntram parla des hommes qu'il avait vus portant un cercueil. Eh, dit Liba en riant, c'est sans doute le lit nuptial que tu aurais vu. Elle ouvrit la porte d'un appartement, et lui montra le bois de lit qu'on venait d'apporter. Guntram branla la tête et son aisissement ne fit que s'accroître. Il se fit violence pour paraître gai, et pria son amante de ne plus différer les épousailles.

Elle y consentit, et le jour fut fixé pour cette cérémonie. Plus l'heure approchait, plus Guntram sentait son coeur soulagé. Quelques personnes du voisinage furent invitées, et l'on se rendit à la chapelle. Il fallait traverser la cour du château. En sortant de la porte, Guntram crut voir marcher, devant la fiancée, une femme voilée, que conduisait un chevalier habillé de noir. Il se rappelle aussitôt le cercueil et le vieux château, et il n'eut pas le courage de demander aux personnes qui l'accompagnaient, qui était cette dame voilée, qu'il n'avait point vue dans le salon. On entre; on s'approche de l'autel. — Guntram voulant présenter sa droite à la fiancée, sent une main froide dans la sienne — c'était celle de la pucelle du château de la forêt, que voilait entre lui et Liba. Là-dessus son regard se trouble, un frisson mortel s'empare de ses membres, et poussant un cri d'horreur, il se laisse tomber par terre. On le reporta au château,

et ce ne fut que long-tems après qu'il reprit ses esprits. Il demanda un prêtre, et s'étant confessé il fit appeler Liba auprès de son lit et lui raconta ce qui lui était arrivé au château de la forêt. Sois l'ange de ma dernière heure, ajouta-t-il et chasse par tes prières l'imag effroyable s'il s'approcherait de nouveau de moi.

Liba tomba à genoux en priant à haute voix. Le visage de Guntram reprit sa sérénité et la paix céleste vint dans son ame. Ayan repris quelques forces il dit à Liba: Il me semble que je ne puis ni vivre ni mourir que vous ne soyez mon épouse.

La demoiselle sortit sans rien dire, et ramena le prêtre, qui réunit leurs mains. Cette sainte action fut à peine exécutée que les ombres du tombeau obscurcirent les yeux de Guntram. — Il étend encore une fois la main vers sa bien-aimée — elle tombe sur son sein et son ame s'enfuit.

Liba passa ses jours dans la tristesse et dans le deuil, et suivit bientôt son malheureux époux.

XXVII. L'ÉGLISE DE ST CLÉMENT.

Au-dessous de l'horrible gouffre de rochers, près de Bingen, et après avoir passé devant la tour d'Hatton et laissé derrière soi Asmannshausen, on voit le Rhin se courber tout à coup et la rive gauche offrant l'aspect d'une presqu'île. Tout près du fleuve, au milieu de noyers, se présente l'église désert de St Clément, derrière laquelle s'élèvent les bourgs de Rheinstein et de Reichenstein que Rodolphe de Habsbourg fit démolir comme repaires de brigands et dont l'une a été rebâtie par le Prince royale Frédéric de Prusse.

Une vieille chanson nous a conservé, sur la fondation de cette église, la tradition suivante.

Dans un château de la vallée du Sauerthal, qui est tout près de là, vivait une demoiselle, belle et vertueuse. Le chevalier de Rheinstein la demanda en mariage, mais on la lui refusa et voilà qu'il forma le dessein, de se saisir de la frêle par force. Cela lui réussit. Mais à peine embarqué avec la demoiselle, il s'éleva sur le Rhin une violente tempête, telle que les bateliers n'en avaient jamais vu; tous ceux qui étaient dans la chaloupe désespéraient de leur salut. Dans un danger si pressant la jeune dame fit voeu de bâtir sur la rive une chapelle en l'honneur de St Clément, s'il la délivrait de ce péril et des mains de son ravisseur. Aussitôt voilà paraître sur l'onde le saint dans ses habits pontificaux. Il tend la main à la jeune fille et la mène jusqu'à la rive marchant sur les vagues écumantes, comme si c'eût été la terre ferme. Mais le bateau fut englouti par l'abîme.

FIN DE L'OUVRAGE.

